Aristote, ou le Complexe de trahison / René Allendy

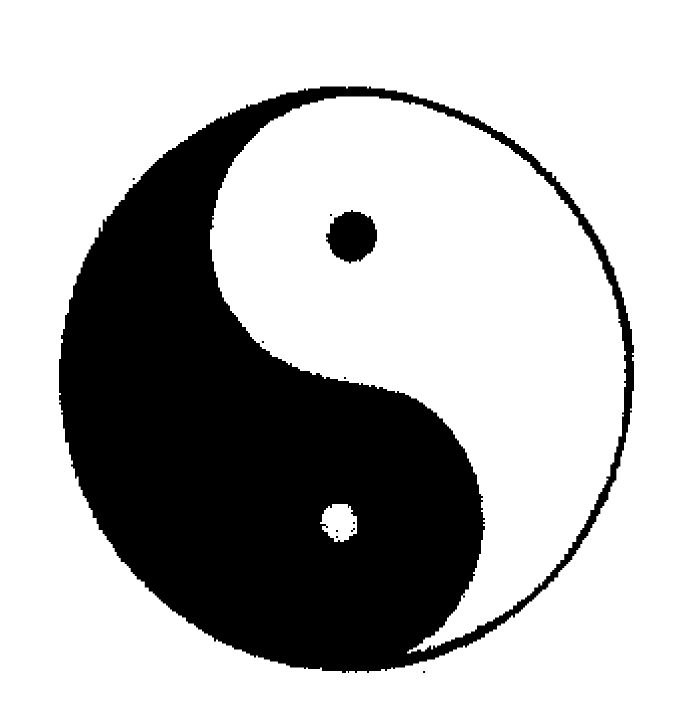

BnF Gallica

Dr RENÉ ALLENDY

ARISTOTE

OU LE

COMPLEXE DE TRAHISON



COLLECTION ACTION ET PENSÉE

9

ÉDITIONS DU MONT-BLANC, GENÈVE (SUISSE), ANNEMASSE (Hte-SAVOIE, FRANCE)

Les circonstances présentes ont accru sans nul doute l'intérêt porté à l'étude des causes profondes du comportement humain, aux problèmes de la *Personne*, et aux applications précises dont se montre toujours plus susceptible la *Psychologie nouvelle* dans la conduite de la vie. Nous n'en voulons pour preuve que la faveur grandissante rencontrée, malgré des conditions si défavorables, par la revue *Action et Pensée* et les diverses publications patronnées par l'*Institut de Psychagogie.*

Ces dernières années, notre périodique a vu venir à lui des collaborateurs distingués qui lui ont permis d'ouvrir des rubriques spéciales. C'est ainsi que, sous la direction de M. Jean Herbert, nous avons abordé la *Philosophie hindoue moderne.* Grâce à la collaboration du Pr Vycheslavzeff, puis de Me Jean Desplanque, nous avons pu nous tourner vers cette *Psychologie sociale* que rénovent les travaux du Pr C. G. Jung sur l'inconscient collectif et qui jette sur toutes les branches de la sociologie et les fondements mêmes du droit de saisissantes clartés.

Il nous a semblé que le moment était venu de consolider et d'élargir notre action en assurant nous-mêmes la parution d'une *collection de volumes* où seront réunies les œuvres de M. Charles Baudouin et de ses collaborateurs, et qui appuiera notre effort de construire et de promouvoir une philosophie pratique de la vie, accordée tant aux données récentes de la science qu'aux exigences éternelles de l'esprit.

Cette collection comprend des ouvrages de *psychologie* (série orange), de *philosophie* générale (série bleue), de *littérature* et de *critique* (série beige).

Ainsi est née cette *Collection Action et Pensée;* sans avoir à l'apprécier, nous la proposons avec confiance, comme une œuvre de bonne volonté, à tous les lecteurs soucieux des destinées de l'homme.

Action et Pensée
Genève, 3, place de la Taconnerie.

OUVRAGES DU Dr ALLENDY

L'ALCHIMIE ET LA MÉDECINE. — *Etude sur les théories hermétiques dans l'histoire de la médecine.* Thèse doctorat, Paris (Chacornac), 1912. 157 pages. *Epuisé.*

LE GRAND ŒUVRE THÉRAPEUTIQUE DES ALCHIMISTES ET LES PRINCIPES DE L'HOMÉOPATHIE. — Paris (Chacornac), 1920. 32 pages. *Epuisé.*

LA THÉRAPEUTIQUE POSITIVE : L'HOMÉOPATHIE. — Paris (Longuet), 1920. 16 pages. *Epuisé.*

LA TABLE D'ÉMERAUDE. — Paris (Chacornac), 1921. 50 pages. *Epuisé.*

LE SYMBOLISME DES NOMBRES. — Paris (Chacornac), 1921. XVII-408 pages. *Epuisé.*

LES TEMPÉRAMENTS. — *Essai sur une théorie physiologique des tempéraments et de leurs diathèses, avec applications pratiques à l'hygiène et à la thérapeutique. Précédé d'une étude historique.* Paris (Vigot), 1922. 366 pages.

LA PSYCHANALYSE ET LES NÉVROSES. — (En collaboration avec le docteur R. LAFORGUE), Paris (Payot), 1926. 251 pages.

LE RÊVE ET LA PSYCHANALYSE. — (En collaboration avec les Drs LAFORGUE, PICHON, R. DE SAUSSURE), Paris (Maloine), 1926. XLIV-248 p.

LES RÊVES ET LEUR INTERPRÉTATION PSYCHANALYTIQUE. — Paris (Alcan, Bibl. de Philosoph. contemp.), 1926 et (2e éd.) 1930. 160 p.

PRÉCIS DE THÉRAPEUTIQUE ALIMENTAIRE. — (En collaboration avec le docteur G. REAUBOURG), Paris (Vigot), 1926. 203 pages.

LE PROBLÈME DE LA DESTINÉE. — *Etude sur la fatalité intérieure.* Paris (*Nouvelle Revue Française*, Documents bleus, n° 37), 1927. 221 pages.

ORIENTATION DES IDÉES MÉDICALES. — Paris (Au Sans Pareil : *Les manifestations de l'esprit contemp.*, n° 2), 1927. 235 pages. — (Traduction japonaise, Tokio, 1932.)

WILLE ODER BESTIMMUNG. — Stuttgart (Hippokrates Verlag), 1930. 180 pages (trad. allemande du *Problème de la destinée*, ci-dessus).

LA JUSTICE INTÉRIEURE. — Paris (Denoël et Steele), 1931. 288 pages.

LA PSYCHANALYSE. — Paris (Denoël et Steele), 1931. 248 pages.

CAPITALISME ET SEXUALITÉ. — (En collaboration avec Y. ALLENDY), Paris (Denoël et Steele), 1932. 288 pages.

ESSAI SUR LA GUÉRISON. — Paris (Denoël et Steele), 1934.

PARACELSE, LE MÉDECIN MAUDIT. — Paris (N. R. F.), 1938.

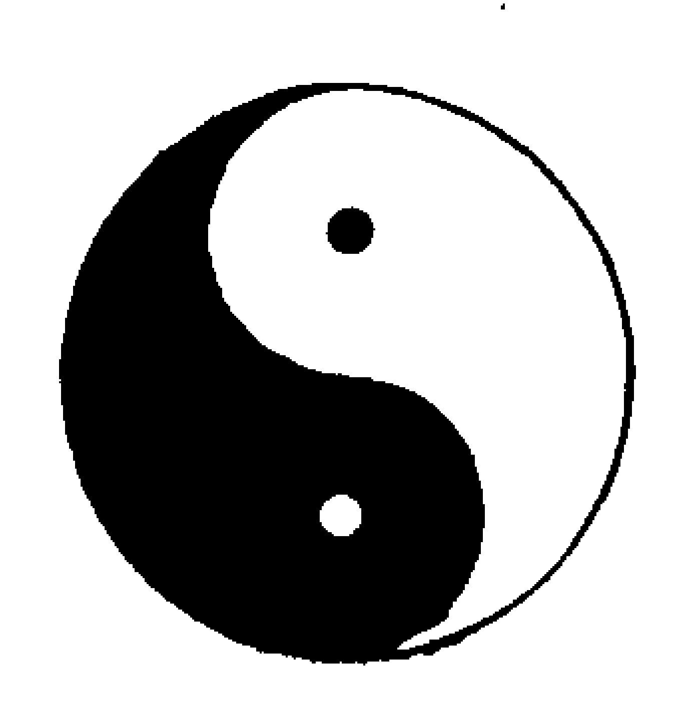
RÊVES EXPLIQUÉS. — Paris (N. R. F.), 1938.

L'AMOUR. — Paris (Denoël et Steele), 1942.

L'ENFANCE MÉCONNUE. — Genève et Annemasse (Collection Action et Pensée. — Editions du Mont-Blanc), 1942.

Dr RENÉ ALLENDY

ARISTOTE
OU LE
COMPLEXE DE TRAHISON

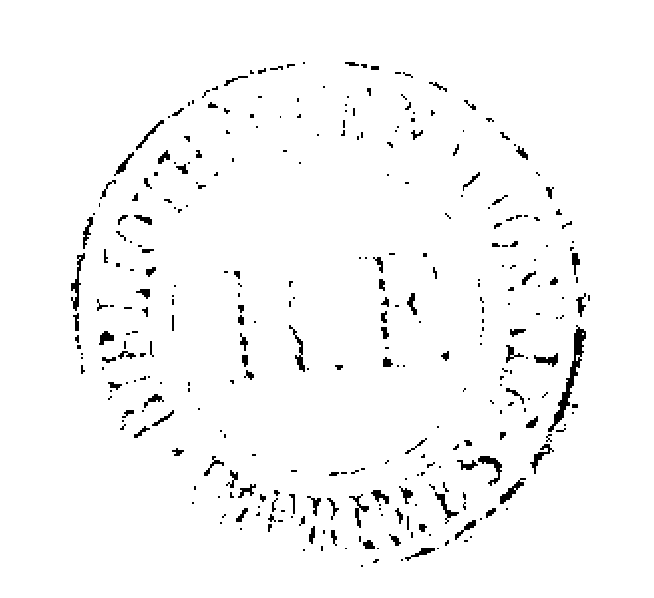


COLLECTION ACTION ET PENSÉE
publiée sous la direction de
CHARLES BAUDOUIN ET JEAN DESPLANQUE
9

ÉDITIONS DU MONT-BLANC
GENÈVE (SUISSE), rue de Lausanne, 37
ANNEMASSE (Hte SAVOIE, FRANCE), avenue de la République, 6

En souvenir d'un beau voyage en Grèce (Corcyre, Phocyde, Attique, Chalcidique, Pont, Iles, Péloponèse), je dédie ce livre à mes compagnons de l'Hellas, à mes amis Athéniens, aux organisateurs du voyage.

St-Pair, 1939.



ARISTOTE

OU LE

COMPLEXE DE TRAHISON



ILLYRIE
MACEDOINE
Aegai
Pella
Mieza
Mt Pang
mphipolis
Stagire
ROYAUME
DES ODRYSES
Bysance
Bosphore
BYTHINIE
Cysique
CHALCIDIQUE
Olynthe
Abydos
TROADE
Troie
Skepsis
Assos
MYSIE
EPIRE
MOLOSSIDE
CORCYRE
THESSALIE
Crannon
MAGNESIE
LESBOS
Mythylène
Atarnée
LEUCADE
ACARNANIE
ETOLIE
MALIDE
Lamia
Thermopyles
LOCRIDE
Amphissa
PHOCIDE
Chéronée
Delphes
EUBEE
Chalcis
Thèbes
BEOTIE
Leuctra
Platée
Oropos
Marathon
CHIOS
Erythrée
Téos
GOLFE DE CORINTHE
ACHAIE
ELIDE
Olympie
ARCADIE
ARGOLIDE
Corinthe
Mégare
Athènes
Salamine
Egine
Trézène
CARIE
MER
IONIENNE
Sparte
LACONIE
CHERSONESE
RHODES
0 20 40 60 80 100km

AVERTISSEMENT

Lorsqu'un personnage fut grand par certains côtés et qu'il s'est recouvert de la patine du temps, les historiens et les critiques ont l'habitude, avec un pieux respect, d'arranger tous les détails de son œuvre ou de sa vie pour leur donner le maximum de perfection en toutes choses. Semblables à ces mauvais photographes qui retouchent indéfiniment leurs portraits pour les ramener à un canon unique, réduisant les bouches trop grandes, allongeant les nez trop courts, ces écrivains jettent un voile sur tout ce qui leur paraît discordant, erroné, condamnable; ils oublient les traits malséants et, lorsqu'ils ont une interprétation à risquer, c'est toujours les plus nobles mobiles qu'ils prêtent à leurs héros. Les grands hommes, surtout lorsqu'ils appartiennent à des siècles lointains et que leurs querelles n'éveillent plus rien de vivant en nous, en arrivent à ressembler à de bons saints sculptés sur des piliers de cathédrales; bien mieux, ils finissent par se ressembler entre eux, au point que nous rangeons sur la même tablette les pires adversaires : César et Vercingétorix, Démosthène et Philippe. — Chaque nouveau polissage enlève un peu plus de leur vrai caractère. Les souvenirs truculents de leur humanité, nécessairement vacillante et troublée, s'effacent définitivement : un filtrage répété fait disparaître toutes les ombres. Tout finit par entrer dans le cadre des conventions rassurantes et leur figure, gagnant en auréole ce qu'elle perd en vérité, devient un plat motif de broderie pour couvents. Comme chaque individu, l'humanité, par la plume des historiens, se forge un passé glorieux en oubliant ses turpitudes.

En examinant quelque peu la figure d'Aristote à propos des destinées de l'Hippocratisme, j'ai été amené à discerner certains traits, assez peu conformes à la majesté figée de l'antique que je m'étais représentée, sur la foi des livres expurgés, lus jusqu'alors. Et le personnage s'est dessiné, si proche de certains cas psychologiques qu'il m'avait été donné d'étudier

cliniquement, que j'ai pensé le prendre pour exemple de ce que j'appellerai le complexe de trahison.

C'était d'abord l'occasion d'appliquer la nouvelle psychologie de l'inconscient à un cas historique; c'était aussi une tentative pour remettre à plus juste place un personnage dont l'influence me paraît avoir été néfaste, non seulement à la médecine, mais à toute la pensée humaine pendant de longs siècles. Il ne s'agit pas seulement d'une œuvre intellectuelle; il s'agit d'un état d'esprit, d'un mode affectif qu'on rencontre en tous temps. N'étant ni hélléniste, ni philosophe, ni historien, encore moins métaphysicien, je n'ai pas la prétention d'être sans reproche dans ces domaines : c'est simplement un essai psychologique que je présente, mais avec les aperçus généraux qu'il peut découvrir.

I

L'ÉPOQUE ET LE CADRE

Bien que l'histoire procède selon une continuité certaine et que les moments historiques qu'on veut chercher dans les batailles ou les traités ne soient que l'aboutissement visible de longs processus, il existe pourtant, de loin en loin, des périodes où l'échelle des valeurs humaines se trouve subir un remaniement rapide. A ce point de vue, on pourrait parler de mutation.

Il est assez difficile, pour des hommes clairvoyants et informés, d'évoluer dans de pareilles circonstances, comme il est sans doute difficile aux poissons de franchir une cascade. Aristote vécut à une époque de transformation rapide quant à la mentalité et aux principes moraux, époque fort comparable à la nôtre d'ailleurs. A ce point de vue, sa vie psychologique, située dans le courant des événements qui l'ont déterminée, peut donner tout un reflet d'actualité.

Un profond changement s'opérait en Grèce et dans le Proche-Orient, aussi bien dans le domaine politique que dans le domaine des idées.

Athènes, qui s'était montrée, depuis Périclès, la plus civilisée, et peut-être la plus puissante des cités helléniques, avait déjà trouvé la limite de son ambition et laissait pressentir sa décadence. Elle avait rêvé d'être, selon l'expression de Thucydide, « l'école de la Grèce » et, comme l'avait annoncé Eschyle, « le rempart de ses saints autels », mais les autres cités n'avaient pas accepté cette hégémonie du prestige, d'autant plus que la métropole prétendait leur fixer de lourds impôts et que ces contributions, en définitive, ne servaient qu'à elle, à ses grands travaux, aux allocations de ses citoyens nécessiteux. Après la révolte de Mitylène, le neveu de Périclès lui-même, Alcibiade, avait voulu, à la fois pour rétablir la réputation et les finances, engager une aventure

en Sicile, mais son général Nicias y avait connu la défaite de Syracuse (413), et ses soldats, le désastre des Latomies. Aussi, un grand nombre de cités s'étaient-elles détournées de la métropole en difficultés et s'étaient-elles révoltées en union avec Sparte, l'ennemie séculaire d'Athènes. Cette dernière avait senti ses faiblesses. Elle avait dû abandonner son programme d'hégémonie et même, sous la pression de la nécessité, elle avait dû renoncer partiellement à son idéal démocratique.

Périclès avait voulu faciliter l'accès de tous les citoyens à toutes les magistratures, en les rétribuant; il avait multiplié les partages de la terre, les pensions, les distributions, entreprenant de grands travaux comme les Longs Murs, les Propylées, construisant des vaisseaux, instituant toutes sortes de colonies ou *clérouquies*, à la fois pour faire vivre des citoyens pauvres et pour prendre possession des points névralgiques de la confédération.

Athènes avait réalisé au maximum, avec Périclès, la formule politique qui était essentiellement sienne et avec laquelle elle avait connu une grandeur incomparable. En 411, Alcibiade persuada les Oligarques et les démocrates les plus tièdes qu'une réforme de constitution lui donnerait l'assistance du roi des Perses contre Sparte. Alors on profita de ce que les citoyens les plus nécessiteux servaient de rameurs sur la flotte pour obtenir de l'Assemblée un vote abolissant les magistratures ordinaires et la rétribution des fonctions publiques, ce qui était un moyen d'éliminer les pauvres. C'est en vain qu'un peu plus tard, après l'effondrement du Conseil des 400, la république avait restauré la démocratie : l'exemple avait été donné et, lorsque survint la défaite navale d'Aigos Potamos en 404, l'oligarchie s'était emparée à nouveau du gouvernement et y avait installé les Trente Tyrans réduisant le nombre des électeurs de 20,000 à 3,000. Pourtant le principe démocratique était toujours vivant et devait s'affirmer en de nouvelles oscillations.

Peu après, dans Athènes soumise à Sparte, le démocrate Thrasybule avait réveillé le vieil idéal de la cité républicaine. C'est alors que Socrate, qui avait été élu sénateur trois ou quatre ans plus tôt, avait été condamné pour avoir formé de mauvais élèves comme Alcibiade ou l'aristocrate Critias, et surtout pour avoir tourné en dérision l'ignorance du peuple et le tirage au sort des magistrats. Ces retours à gauche ne s'accompagnaient malheureusement pas d'un regain de forces et Athènes, obligée d'accepter la Paix du Roi en 386, sous la pression de la Perse

et de Sparte alliées, avait essayé une nouvelle formule de confédération, renonçant au tribut et aux privilèges judiciaires. On voyait ses prétentions se réduire peu à peu.

Lorsqu'une individualité humaine ou politique ayant manifesté une supériorité incontestable commence à perdre ses moyens, tous ceux qui l'avaient admirée ou soutenue à ses beaux jours laissent alors s'exprimer le côté négatif de leurs sentiments ambivalents et les vieilles jalousies se réveillent. C'est à qui hâtera sa ruine et briguera sa place. La mort de l'ancêtre allume les convoitises des héritiers et, dans ce reflux de la puissance, ce sont souvent les derniers venus, les plus neufs et les moins éduqués, qui se montrent les plus audacieux, précisément parce qu'ils ont été les plus jaloux.

La question de la succession d'Athènes pouvait déjà se poser aux hommes politiques clairvoyants, mais qui serait de taille à lui succéder ? Sparte, sa rivale séculaire, était bien fatiguée par ses luttes incessantes. Au demeurant, son idéal politique commençait à être désuet. Cet idéal avait été de maintenir toujours l'autonomie des cités helléniques contre l'ambition athénienne de grouper en un vaste empire démocratique toutes les villes et tous les Etats. A maintes reprises, dans ses démêlés avec la Perse, on avait vu la fragilité de ces Etats autonomes contre le poids massif de l'immense empire. Le souvenir des victoires de Xerxès et de Cyrus était présent à tous les esprits.

A défaut de Sparte, des cités comme Thèbes, qui venait de jouer un rôle assez important, auraient pu se mettre sur les rangs, et s'y étaient mises en réalité, mais Thèbes n'avait pas une formule nouvelle à opposer et c'était sa faiblesse. On ne peut dire en effet que l'égalité absolue entre toutes les cités de la Béotie, chacune ayant d'ailleurs un gouvernement oligarchique, ait été une formule assez caractéristique. Tous ces Etats étaient en vérité trop vieux, l'avenir devait appartenir à un plus jeune.

C'est ainsi que l'espoir de jouer un rôle prépondérant dans l'Hellade put venir à un pays jusque là à demi barbare, d'ailleurs assez peu hellénique et quant à sa position géographique et quant à la race de ses habitants, la Macédoine. Ce pays aux montagnes sauvages et aux vastes plaines avec un climat continental assez rude et très différent de la douceur particulière à la péninsule hellénique, était peuplé d'un mélange d'autochtones plus ou moins slaves ou orientaux : Illyriens, Thraces, Epirotes, avec des colons grecs. On y parlait un dialecte où les éléments étrangers se mêlaient

également à l'idiome grec. Dans les montagnes surtout, le dialecte macédonien était déformé au point de rendre douteuse l'idée d'une communauté de races entre leurs habitants et les autres tribus grecques [1]. Au demeurant, les Macédoniens ne montraient ni dans leur langue, ni dans leurs mœurs, de différence avec les barbares et Démosthène était fondé à les considérer comme tels [2]. Ils menaient une vie rude, égayée d'exercices violents et d'orgies sans mesure. Cependant leur pays, jusque là inexistant, une fois débarrassé de la tyrannie des Perses qui l'avaient envahi et occupé, avait réagi en prenant conscience de son unité.

Il y avait en effet un siècle que Darius I avait envahi la Macédoine et, croyant son pays invincible depuis les exploits de Cyrus, s'était jeté sur la Grèce. Mais, ni lui, ni son fils, l'orgueilleux Xerxès, n'avaient pu s'y maintenir. Après leurs défaites de Marathon, de Salamine et de Platée, la Macédoine avait été délivrée et s'était rangée aux côtés des vainqueurs en adhérant à la confédération hellénique, mais les douze années de joug asiatique qu'elle avait subies lui avaient pesé très lourdement et lui avaient donné conscience de sa destinée et de son unité nationale. Les vieux Macédoniens d'alors tenaient de leurs pères qui en avaient été témoins, une rancune profonde contre la Perse et, pour renverser leur humiliante situation de vaincus devant des conquérants prestigieux, ils avaient cultivé le rêve néfaste de devenir à leur tour des conquérants. C'est ainsi que d'Asie était venue sur l'Europe une contagion de bellicisme impérialiste. La Macédoine, qui en avait souffert, devait, par réaction, en devenir le premier foyer européen.

En vérité, on n'avait guère cessé de se battre en Grèce depuis le temps lointain où les Hellènes étaient venus se substituer aux Pélasges. Il y avait eu, aux temps héroïques, des batailles célèbres à Thèbes, à Troie, au Péloponèse et, après une longue période de prospérité et de civilisation remarquable, les Grecs s'étaient vaillamment défendus contre les Perses. Puis Athènes et Sparte n'avaient cessé d'ensanglanter tous les champs de bataille pour des questions de priorité, mais toutes ces guerres avaient été dictées par des nécessités vitales ou des questions sentimentales.

[1] Rob. Cohen. *La Grèce et l'Hellénisation du Monde antique.* Paris 1934. Plutarque (vie d'Alexandre LXXXVII) fait allusion à cette langue macédonienne.

[2] *III Olynth.* 33-35; *III Philip.* 119.

La guerre avait été menée jusque là soit pour affirmer jalousement une liberté ou une indépendance. Elle avait conservé un caractère héroïque, presque sportif, et n'avait rapporté, depuis des siècles, que des satisfactions tout affectives : affirmation de puissance ou gloriole militaire. Il suffit de considérer l'importance morale qu'avaient les compétitions olympiques pour comprendre l'esprit de toutes ces batailles. Or, d'Asie était venue une autre tendance : la guerre d'annexion ou d'enrichissement, guerre sans rancune, sans colère, sans besoins, sans panache, guerre de profit, méthodique, systématique, industrielle, on pourrait dire pré-capitaliste. Tel était le poison qui couvait en Macédoine depuis le départ des Perses et la chute de Xerxès.

Naturellement, le redressement n'avait pas été instantané. Avant de s'attaquer à d'autres, le pays avait besoin de se refaire des forces. Cependant l'esprit de violence et de spoliation avait commencé à l'intérieur de ses frontières et sur les marches du trône. Dans la longue dynastie des rois de Macédoine, depuis leur fondateur Caranus (796) passant pour descendre, à dix générations, d'Hercule et de Déjanire, le scandale était apparu avec l'usurpation d'Archelaüs, le fils naturel du roi Perdiccas, qui avait tué les enfants légitimes de ce dernier pour prendre le pouvoir et finir par être assassiné lui-même (405). Puis avait succédé une période de troubles telle qu'en dix ans cinq souverains s'étaient succédé sur le trône : Oreste, Philippe, Amyntas II, Menelaüs, Amyntas III. Ce dernier régnait depuis douze ans, au moment de la naissance d'Aristote. Avec lui, l'ordre intérieur s'était rétabli; la violence allait se répandre à l'extérieur. D'ailleurs, si les Perses avaient été définitivement vaincus, on aurait pu oublier leur brutale intervention du siècle précédent mais, après quelque répit sous le règne d'Artaxerxès-Longue-Main, fils de Xerxès, ils avaient recommencé à batailler avec les Grecs. Les deux adversaires n'avaient pu se pardonner : les Grecs avaient envoyé les Dix Mille soutenir Cyrus contre son frère qui avait pris le pouvoir et ce frère, Artaxerxès II, s'était vengé en imposant à Sparte, qui avait pris la tête de la confédération grecque, le fameux traité d'Antalcidas, il n'y avait pas plus de trois ans. Ainsi les Perses étaient trop redoutables et les Grecs avaient perdu, aux yeux des Macédoniens, le prestige qu'ils avaient conquis à Marathon, à Salamine et à Platée puisqu'ils se montraient affaiblis par les guerres intestines et vaincus par l'Asiatique. Amyntas III vit son programme de politique extérieure se dessiner nettement. Il

s'agissait de prendre la tête de la confédération hellénique et d'utiliser les soldats de tous ces Etats, guerriers éprouvés, entraînés et qui avaient fait leurs preuves, pour faire de magnifiques conquêtes et se venger des Perses. C'était un plan de longue haleine.

Il ne s'agissait pas seulement d'une vengeance : il fallait encore résoudre un problème économique. Les temps étaient bien changés depuis que les Sages de la Grèce faisaient profession de mépriser les richesses et de ne vivre que pour les valeurs spirituelles. La vie matérielle prenait de plus en plus d'importance au fur et à mesure que la civilisation développait les échanges. En même temps, la monnaie était devenue toujours plus nécessaire et la course aux richesses commençait. La question était tellement à l'ordre du jour que six ans avant la naissance d'Aristote, Aristophane avait donné à Athènes la première représentation de son Plutus, cette satire des nouveaux riches et des assoiffés d'or et, à peu près à cette même date, Diogène s'exilait de Paphlagonie, accusé avec son père d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, lui qui, plus tard, à Corinthe, devait mépriser les richesses d'Alexandre le Grand. Le pauvre Diogène avait connu de près les aspects du capitalisme antique puisque, pris par des pirates, il avait servi de marchandise au commerce d'esclaves.

Les esclaves représentaient, dans l'antiquité, la seule main-d'œuvre possible, mais cette main-d'œuvre, autrefois butin de guerre, était devenue une denrée monnayable. D'ailleurs, on manquait d'esclaves et c'était là un des aspects du problème économique parce qu'il était d'usage d'en affranchir beaucoup et parce qu'il en fallait d'autant plus que les hommes libres, occupés à la guerre, avaient perdu le temps et le goût de cultiver eux-mêmes leurs champs. La guerre paraissait, en raison de cette crise, le seul moyen d'obtenir la main-d'œuvre et les marchandises dont on avait besoin. En face des nécessités matérielles, en effet, il n'y a guère de place pour les nobles sentiments ou les accords intelligents : la faim est brutale et obtuse; elle obscurcit plutôt l'intelligence en même temps qu'elle aiguise les dents. C'est encore une raison pour laquelle les guerres tendaient à changer de caractère et à devenir impérialistes.

Les guerres changeaient encore d'aspect en ce sens qu'elles mobilisaient un plus grand nombre d'hommes. Les Perses avaient inauguré la nouvelle tactique des masses. Or, on ne maintient pas une horde au moyen d'une haute vertu civique, mais par l'intérêt : solde ou surtout pillage. Ainsi devenait-il impossible

de rester militairement fort sans guerroyer perpétuellement, pour la satisfaction des troupes et, d'autre part, pour disposer de masses puissantes, il fallait posséder politiquement des pays étendus, d'où l'importance des annexions : toute conquête procurait à la fois du butin, des esclaves et des soldats pour porter plus loin encore les armes. Si la guerre pouvait apparaître comme une solution économique, c'était en même temps un mouvement sans fin, destiné à s'amplifier sans cesse, sous peine de défaite et de catastrophe. Tel était le nouvel aspect du problème.

La puissance politique et militaire impliquait encore une utilisation parfaite et méthodique de toutes les ressources intérieures. Il fallait perfectionner les techniques. Ce fut le mérite des souverains macédoniens de civiliser leur pays. L'exemple avait été donné par Archélaüs qui avait créé une armée, tracé des routes, porté sa capitale d'Agai à Pella, et avait compris déjà l'importance de la culture intellectuelle : c'est ainsi qu'il avait accueilli en Macédonie Zeuxis, Euripide : ce dernier y avait même séjourné longtemps. Il avait encore invité Socrate, organisé des concours de gymnastique et de musique. Ainsi devaient faire, plus près de nous, des monarques comme la grande Catherine de Russie ou Frédéric de Prusse.

Le souverain actuel, Amyntas III, avait suivi la même voie et poussé très loin le souci de la civilisation de son pays.

Ce qui manquait le plus à la Macédoine pour se développer et devenir un Etat important, c'était l'accès à la mer. Jamais encore le littoral de la mer Egée n'avait appartenu aux Macédoniens. Il était occupé par des cités indépendantes telle Olynthe, capitale de la ligne chalcidienne et grosse place de commerce, Amphipolis indépendante depuis 421, et autres cités qui, sans être des colonies à proprement parler, n'en étaient pas moins amies d'Athènes, plus ou moins soumises à celle-ci et servaient d'entrepôts à ses négociants. « N'est-il pas évident, devait écrire plus tard Aristote, comme pour justifier cette politique, que le voisinage de la mer est non seulement plus sûr pour une cité et ses dépendances mais plus propre à procurer l'abondance (secours contre les ennemis, commerce, etc.) ? [1] »

A vrai dire, la supériorité qui restait le plus incontestablement à Athènes résidait dans sa marine, aussi bien militaire que marchande : Athènes était une puissance navale. Les vaisseaux

[1] *Politique*, VII, 6.

exportaient les objets d'art fabriqués par ses citoyens et appréciés sur tous les marchés méditerranéens. Aux docks du Pirée arrivaient par la même voie toutes sortes d'articles d'importation lointaine : céréales, poissons séchés, viandes salées, fer, cuivre, poix, ivoire, peaux, laine, lin, tapis de Perse, bronzes d'Etrurie, encens d'Arabie. Les transactions s'élevaient, autant qu'on peut l'apprécier, à cent cinquante millions de francs-or. Quant à la puissance militaire, malgré les échecs récents, elle restait incomparable. Athènes possédait environ trois cents trières, en dépit des difficultés financières qu'elle éprouvait à les équiper.

Pour faire figure de grand Etat, il était indispensable d'acquérir une puissance maritime. Du point de vue macédonien, le point le plus immédiatement convoitable était la Chalcidique. D'ailleurs, il y avait aussi sur la côte, dans la région du Mont Pangée, des mines d'or d'une importance certaine. Depuis quelque temps, Amyntas regardait de ce côté. Déjà, en 386, il avait favorisé une action des Spartiates dans la péninsule, sans doute pour l'arracher à l'influence athénienne et s'y assurer, lui-même, quelques profits partiels, en attendant mieux. C'est devant Olynthe en Chalcidique qu'avait été tué Agésilas, le frère du roi de Sparte. L'extension vers le sud était vitale pour la Macédoine, car c'était, outre les mines d'or, la seule base maritime qui fût valable.

En dehors de toute sa puissance, Athènes bénéficiait encore de sa haute culture : ses savants et ses philosophes produisaient, dans tout le monde hellénique, un rayonnement d'influence morale et de prestige qui pouvait devenir une force réelle.

Amyntas avait évidemment conscience de ces réalités. C'était un souverain soigneux, attentif, et qui avait su s'entourer de conseillers de valeur. Parmi ceux-ci figurait son médecin Nicomaque, fils de Machaon, auquel on attribue une origine grecque : il appartenait au clan des Asclépiades qui avaient, en quelque sorte, monopolisé l'exercice de la médecine, et qui prétendaient descendre du dieu Esculape par son fils Podolire. On suppose que les ancêtres de Nicomaque avaient émigré du sud de la Grèce, plus exactement de Messenie, au VIIme ou VIIIme siècle. Il n'en est pas moins vrai que ses ascendants étaient fixés en Macédoine depuis trois ou quatre cents ans, donc devenus tout à fait Macédoniens et sa famille, qui comptait beaucoup de médecins, était, dans l'ensemble, très en faveur à la cour de Pella [1].

[1] M. F. ROLLAND GOSSELIN.: *Aristote*. Paris (Flammarion), 1928.

Nicomaque avait répondu au désir de son souverain de donner une impulsion à la vie intellectuelle en Macédoine. Il avait écrit six livres de médecine et un de physique mais il est probable qu'il remplissait encore d'autres tâches, et de plus urgentes au point de vue politique.

II

LE COMPLEXE DE TRAHISON

En 384, la première année de la quatre-vingt-dix-neuvième Olympiade, Nicomaque eut un fils qu'il nomma Aristote. La naissance eut lieu a Stagire (aujourd'hui Stavro) sur la côte orientale de la Chalcidique, et on pourrait s'étonner du fait que la mère, Phaestis, se trouvait ainsi hors de la Macédoine où Nicomaque remplissait ses fonctions de médecin et conseiller royal. Sans doute il vient à l'esprit l'hypothèse que Phaestis, originaire de Chalcis (la ville où se fabriquaient des armes) était allée accoucher dans son pays, mais Stagire était relativement loin de Chalcis, et il reste à savoir si Phaestis avait quitté son mari à cette occasion ou si Nicomaque se trouvait, en ménage, à Stagire, et dans ce cas, ce qu'il était venu y faire. Quand on pense que la Chalcidique était le premier objectif de la Macédoine, quand on sait qu'Aristote, beaucoup plus tard, devait être accusé d'avoir fait l'espion à Stagire [1], quand on connaît quel rôle politique il devait jouer à Athènes, on peut se demander si Nicomaque, grand ami du souverain, n'opérait pas une prospection quelconque ou ne remplissait pas une mission secrète pour préparer cette conquête. Il est probable que Nicomaque ne faisait pas un voyage de plaisir. D'ailleurs, aujourd'hui encore, quand les espions vont passer leurs vacances dans un pays, on peut être sûr que des événements s'y préparent, auxquels travaille leur diplomatie secrète.

Il est assez singulier que les biographes d'Aristote, dans leur zèle pour grandir le personnage, aient trouvé dans cette naissance en une colonie grecque un argument contre la qualification de demi-grec donnée à leur héros, et pour affirmer qu'il était « un

[1] Ed. Derenne. *Les procès d'impiété intentés aux philosophes à Athènes.* 1930, T. XIV, ch. VI.

pur Hellène, aussi bon Hellène que Parménide ou Anaxagore » [1]. En vérité, il était fils d'un espion barbare envoyé en mission par son souverain dans une colonie grecque convoitée. Lui-même devait prouver sa nationalité barbare en travaillant toute sa vie contre la Grèce. En expliquant ainsi sa naissance à Stagire, on comprend mieux l'atmosphère qui entoura l'enfance d'Aristote dans une famille de courtisans protégés par les faveurs d'un monarque puissant. Et l'on comprend mieux qu'il ait travaillé pour servir ce monarque contre les intérêts de ses très lointains ancêtres.

D'après le Pseudo-Ammonius, Aristote perdit son père et sa mère alors qu'il était encore en bas âge et il fut adopté par un parent ou un ami, Proxène d'Atarnée, lequel devait avoir lui-même, un peu plus tard, un fils nommé Nicanor que nous retrouverons dans la suite.

On ne sait rien de plus sur son enfance et c'est assez sommaire s'il s'agit de comprendre quels complexes psychologiques purent se former en lui. Cependant il est normal qu'un enfant unique, enlevé de bonne heure à la protection de ses parents, personnes importantes et honorées, pour passer sous l'autorité d'un personnage, sinon tout à fait étranger, du moins très éloigné et pour se trouver bientôt en rivalité avec un autre enfant plus jeune et plus favorisé, garde dans son inconscient le désir obscur de retrouver un père puissant et bienfaisant et se voue au culte de la famille et de la tradition qu'elle incarne, précisément parce qu'il a été privé des avantages de la famille.

Or l'expérience psychologique nous apprend que, lorsqu'un garçon, en grandissant, ne peut sentir qu'il se rapproche de son père et qu'il aura plus tard la possibilité de l'égaler, il en résulte une permanente attitude de soumission à l'égard de l'*imago* paternelle. Pour Aristote, le père, mort en plein prestige, devait rester à jamais inégalable. Pareille soumission ne s'obtient que par une atrophie de toute la virilité du garçon. Incapable d'intérioriser en lui-même l'idéal de force masculine, il se fait l'humble serviteur du chef et, dans sa vie intime, il devient un homosexuel. Aristote fut l'un et l'autre.

Cependant, un tel abandon pour soi-même de l'idéal de puissance ne se fait pas sans luttes et ne s'obtient pas, en général, dans toute sa pureté. L'attitude respectueuse envers le représentant de l'autorité se double toujours d'une certaine ambivalence :

[1] O. Hamelin. *Le Système d'Aristote.* Paris (Alcan), 1931.

l'inconscient hésite entre le désir, définitivement condamné, de se révolter et la nécessité de se châtrer soi-même pour n'être pas combatif. Dans ces conditions, la modération systématique devient une attitude de prudence.

Tout devait contribuer à créer, chez Aristote enfant, une forte ambivalence à l'égard de l'homme qui incarne la puissance. D'abord ce fut le dédoublement de la figure paternelle, lorsque le tuteur vint remplacer le père mort. Il est probable qu'après l'angoisse de s'être senti orphelin, la crainte de se trouver abandonné et sans protection, Aristote avait dû s'attacher d'autant plus fortement à Proxène, mais ce dernier semble avoir été notablement plus jeune que le défunt Nicomaque, à en juger par le fait qu'Aristote put à son tour, dans la suite et par réciprocité, adopter Nicanor, le fils de Proxène et le choisir comme gendre. En outre, il est possible que Proxène ait occupé une situation moins brillante que Nicomaque, en tout cas moins en faveur auprès du roi. Par ce moyen Proxène, réplique diminuée de l'imago paternelle inégalable, serait devenu un modèle plus facilement accessible et aurait fourni une possibilité de résoudre l'ambivalence. Aristote devait, toute sa vie, rester fidèle à une idéologie conformiste et conservatrice, sans cesser de trahir tous ceux dont il avait accepté d'abord l'autorité, c'est-à-dire sans cesser de se révolter. Toute sa vie, nous le verrons passer d'un protecteur à l'autre, comme pour s'évader d'une situation pénible d'infériorité. Nous le verrons s'identifier affectivement avec le successeur qui va renverser le prédécesseur, chercher un nouveau maître plus proche de lui pour combattre l'ancien devenu trop puissant et trop redoutable. On peut appeler complexe de trahison une telle tendance inconsciente et permanente.

Chez Aristote, ce comportement typique devait répéter indéfiniment le scénario de son enfance : trouver un nouveau père pour remplacer l'ancien. Tout enfant qui a souffert moralement tend ainsi à recréer, sa vie durant, la situation primitive comme pour remonter au stade qui a précédé la grande épreuve et pour mieux résoudre une difficulté affective mal surmontée la première fois. En s'efforçant d'aimer Proxène pour ne plus souffrir de la perte de Nicomaque, Aristote avait amorcé le mécanisme de toutes ses trahisons ultérieures. En outre, comme le changement affectif avait été douloureux, Aristote allait devenir l'ennemi des transformations et du mouvement. Un tel état d'esprit inspire toutes les attitudes réactionnaires, toutes les hostilités au changement per-

pétuel des choses, un besoin de stabilité et de sécurité. Des caractères semblables conçoivent une répugnance naturelle à contempler l'évolution et le renouvellement des formes, même en y contribuant. La philosophie d'Aristote devait refléter cette couleur affective. D'ailleurs ce qu'il a écrit à propos de l'éducation, sur l'affection familiale et la tendresse maternelle peut témoigner de ce qu'il a souffert.

D'autre part, Proxène, qui n'était sans doute pas encore marié au moment où il recueillit Aristote, devait remplacer à lui seul le couple parental; l'expérience psychologique montre qu'un enfant grandissant dans de telles conditions tend à devenir homosexuel.

En général, lorsqu'un jeune garçon éprouve, pour une raison ou une autre, le sentiment d'être privé de sa mère, par exemple, dit Arthus, lorsqu'il est mis en pension ou lorsqu'il devient orphelin [1], il tend à reporter son affection sur quelque garçon qui le protège ou lui montre de la tendresse. Dans la suite, il devient homosexuel et fixe son désir sur des enfants d'un âge donné et d'un type très défini. C'est qu'il s'identifie, en vérité, avec cet enfant et veut l'aimer comme il aurait voulu que sa mère l'aimât. Nous trouvons la preuve formelle qu'Aristote pratiquait la pédérastie dans son testament cité par Diogène Laerce : « Nicanor prendra soin encore de reconduire convenablement chez ses parents *mon mignon* Myrmex avec tous les dons que j'ai reçus de lui. » Voilà qui ne laisse aucun doute. Pourquoi devait-il charger de ce soin le fils de Proxène, qu'il avait adopté, sinon en vertu d'une identification, la situation Proxène-Aristote devenant Aristote-Nicanor, puis Nicanor-Myrmex. Rien ne nous autorise à supposer qu'Aristote avait eu, avec ce Nicanor, un lien pédérastique consommé, mais il serait conforme à nos déductions psychologiques de penser qu'il avait eu, pour cet enfant, un sentiment de tendresse dans la mesure où il s'était identifié à lui, en le voyant élevé par Proxène comme il l'avait été lui-même. C'est pourquoi un déplacement se serait établi dans son cœur de Nicanor à Myrmex.

A propos de l'homosexualité d'Aristote, notons par anticipation que ses accusateurs devaient plus tard préciser qu'il avait eu Hermias pour « mignon ». Il est intéressant de rassembler ces éléments pour reconstruire le caractère d'Aristote mais,

[1] Dr H. Arthus. *Traité de Psychologie médicale.* Paris. 1937.

n'eût-il jamais approché un homme sexuellement, nous aurions pu suspecter du moins une orientation virtuellement homosexuelle dans sa soumission à l'*imago* paternelle et dans son conformisme ambivalent à l'égard des puissances protectrices.

L'homosexualité, à cette époque, n'était sans doute pas quelque chose de bien rare. Il est probable qu'elle était d'usage courant sur tous les bords de la Méditerranée, où elle ne s'est d'ailleurs jamais complètement éteinte, peut-être surtout en Macédoine au voisinage du Bosphore et après le passage des Perses. Cependant elle ne devait pas être absolument admise, à en juger par la défense que Platon avait cru devoir en faire et par le fait qu'elle était un objet d'accusation (Socrate en avait fait l'expérience). Sans doute était-elle moins appréciée dans les pays démocratiques car il existe un lien évident entre l'homosexualité (au moins potentielle, latente), et une certaine soumission mystique au chef du gouvernement. Aristote devait affirmer plus tard que le gouvernement idéal est celui du monarque qui règne comme un dieu parmi les hommes. L'attitude politique et l'attitude sexuelle sont toutes deux parallèlement déterminées chez un homme selon qu'il cultive l'idéal de virilité en lui-même (ce qui le rend épris de liberté et rival des autres mâles), ou hors de lui-même, dans un autre personnage (ce qui lui inspire de la soumission à l'égard du mâle plus puissant et toutes sortes de complaisances). Cette dernière attitude est essentiellement féminine. Sans doute, il y a des intermédiaires entre les deux attitudes. Aristote put tout de même se marier, mais il n'aborda les femmes que vers la quarantaine et encore à l'occasion d'une liaison homosexuelle. Pendant toute sa jeunesse, il semble que la virilité normale lui ait été inaccessible. Les témoins du temps nous le représentent efféminé, rasé — ce qui signifiait quelque chose à l'époque — et préoccupé de parures vestimentaires — ce qui n'a jamais été très viril.

Très souvent les tendances homosexuelles se décèlent par un certain mépris de la femme au profit de l'amitié masculine qui est exaltée. C'est, en vérité, leur propre féminité (la femme qui est en eux), que les invertis cherchent à déprécier, du moins la femme sous son aspect sexuel, car une sorte de dédoublement, résultat de leur ambivalence, met au contraire sur un piédestal la femme idéale et inaccessible, l'*imago* maternelle (nous savons qu'Aristote fit élever une statue à la femme de Proxène). Ceci n'est pas incompatible avec le fait de les tenir pour inférieures. Aristote parle assez

peu des femmes dans ses œuvres. Dans sa *Politique* (1. 5. 13) il incorpore la différence des sexes dans son dualisme supériorité-infériorité et estime que l'homme doit commander à la femme comme étant le supérieur en excellence. Quant à l'amitié masculine, elle fait l'objet de deux livres entiers de l'*Ethique* (ce que C.-W. Ross, par exemple, trouve « quelque peu surprenant ») [1]. Aristote ne concevait pas le bonheur possible sans les amis.

De quelque manière qu'on aborde le problème, il apparaît clairement que, sur le plan profond des instincts, la virilité d'Aristote avait subi une certaine déviation dans le sens homosexuel.

Déjà la situation d'orphelin avait pu inspirer à ses premières années, un sentiment vague et diffus d'infériorité, comme il arrive à tout enfant qui se sent différent des autres, en quelque manière que ce soit. C'est afin de renverser cette situation de dépendance, pénible pour son amour-propre, qu'il voulut ultérieurement adopter le fils de son tuteur. Dans son jeune âge, pour se concilier et s'assurer la protection dont il avait senti un grand besoin, Aristote avait dû accepter de se faire petit. Il n'avait dû cesser de penser à ses premières années, près de ses vrais parents, comme au moment le plus heureux de sa vie : se faire petit, c'était s'éloigner moins vite de ce temps béni : grandir au contraire, c'était affronter de nouvelles épreuves et Aristote n'avait pas dû se sentir encouragé dans cette voie, car au fur et à mesure qu'avec l'âge il avait pris conscience de lui et des autres, il avait dû cruellement sentir en lui le défaut de certains avantages physiques. Aristote était bègue, nous rapporte Timothée d'Athènes, et ses jambes étaient trop maigres. Il est probable qu'il aborda la puberté dans des conditions psychologiques imparfaites et que son sentiment d'infériorité se trouva accru. Aussi affecta-t-il plus tard un certain mépris pour la force physique qu'il ne possédait pas, déclarant que « la corpulence des athlètes n'est utile ni à la santé, ni à la génération, ni aux emplois civils » [2].

En vérité, un garçon ne se châtre pas des possibilités de révolte et d'indépendance propres à son sexe, sans de sérieux combats intérieurs. Les qualités masculines trouvent leur épanouissement biologique dans le sentiment de la force et le désir de s'affirmer contre les aînés et les forts. Les éleveurs savent qu'il faut châtrer

[1] W.-D. Ross. *Aristote*. Paris (Payot), 1930, p. 319.
[2] *Politique*, VII, 17.

les mâles pour les domestiquer. Or ces tendances ne se laissent pas réduire sans s'efforcer de subsister quelque part, dans les étages inférieurs du psychisme, doublant, dans les profondeurs de l'inconcient, l'attitude volontaire et délibérée de discipline et de conformisme. Le respect pour le maître tend à se compliquer d'une haine obscure. L'ambivalence, ce mélange des pulsions contraires à l'égard des mêmes objets, est un mode archaïque propre à la petite enfance et qui tend à se résoudre avec la puberté. Toute contrainte psychique la maintient, car elle sert alors de contrepoids aux tendances qui ne peuvent pas s'affirmer. Elle attache à tout élan vital l'élan contraire, destiné à le freiner, de telle sorte que, sur le plan des sentiments, l'individu devient hésitant, tiède, oscillant perpétuellement entre l'attirance et la répulsion, l'amour et la haine, sans qu'aucune passion puisse le soulever jamais. Aristote était un refoulé de ce genre. Il était « modéré à l'excès », a dit un de ses biographes de l'antiquité (μέτριος... τοῖς ἥδεσιν εἰς σπερβαγήν) [1]. C'est-à-dire, que cette impassibilité avait quelque chose d'excessif et de pathologique. Nous pouvons comprendre que tout le besoin viril de s'affirmer avec exubérance et de braver l'autorité ou la force des autres, avait été mis, chez lui, en court-circuit.

Les psychanalystes parlent, en pareil cas, du complexe de castration pour dire que le sujet se freine ou se châtre lui-même chaque fois qu'il aurait envie d'attenter à la puissance d'un autre. De tels caractères sont complaisants, conciliants et soumis en surface : ils sont haineux dans le fond. Le fond reste caché la plupart du temps mais, de loin en loin, une sorte de soulèvement explosif se produit et l'esclave poignarde inopinément le maître qu'il a longtemps servi.

Aristote s'est trouvé avoir assez d'étoffe en lui pour que son sentiment d'infériorité puisse propulser son activité intellectuelle : sur ce terrain, il se sentait capable de s'affirmer en démolissant les idées des autres, mais dans ses rapports directs et affectifs avec les hommes, il pouvait dissimuler facilement son agressivité, quitte à exploser de temps en temps en commettant une trahison. Tel était le caractère que le destin lui avait façonné.

Il est probable qu'Aristote dut avoir une enfance malheureuse. Sa mauvaise constitution ne pouvait contribuer à lui inspirer confiance en sa force ou en son attrait. Quand de tels enfants

[1] Cf. Th. Gomperz. *Les Penseurs de la Grèce.*

peuvent compenser par leur intelligence et surtout quand ils sont encouragés dans cette voie, ils peuvent devenir des esprits très remarquables.

A l'âge où l'enfant commence à comprendre son individualité et son destin, Aristote se trouva certainement, comme beaucoup, influencé par la suggestion du nom qu'il avait reçu. Aristote ou, plus exactement, Aristotelès, signifie quelque chose comme le meilleur des buts, la finalité la plus haute. En lui donnant ce nom, son père Nicomaque avait voulu indiquer que les desseins du souverain destineraient son fils à participer aux plans grandioses de la Macédoine : ce nom était plus qu'un symbole ou une évocation, il était comme une carrière tracée par le père. Nicomaque ne s'était pas soucié du fait que les plans macédoniens visaient à l'asservissement de sa terre ancestrale, ni que sa loyauté envers l'impérialisme macédonien était une trahison à son sang et à sa race. Qui sait si ce nom n'était pas la première formule de trahison dans le destin d'Aristote ?

La mode des noms ou des prénoms que choisissent les parents est toujours assez révélatrice d'un état d'esprit. Nous avons vu après la paix de Versailles une éclosion de France, de Victoire, par exemple. A Athènes, en ce temps-là, la plupart des noms étaient à la gloire de l'esprit démocratique, comme Démophile : l'ami du peuple, Démosthène : la force populaire, Nicodème : la victoire du peuple, Isocrate : le gouvernement égalitaire. Au contraire, la Macédoine devait trahir son esprit parvenu, nouveau-riche et impérialiste (car elle l'était en esprit avant de le devenir en fait) par des noms du genre de Nicomaque : le combat victorieux *(lucky strike)*.

Ces deux espèces de noms, représentant deux idéologies, devaient s'affronter un jour.

Chercher le sens de sa destinée dans un nom comme « la Grandeur du But », alors qu'on se voit en infériorité physique par une mauvaise constitution et en infériorité sociale par la condition d'orphelin, c'était naturellement décider de s'affirmer par le succès et de se justifier par la réussite. C'était, en tout cas, l'état d'esprit des classes dirigeantes macédoniennes, dans lesquelles Aristote était élevé.

Sans risque de se lancer dans la fantaisie historique, on peut imaginer les sentiments qui s'agitaient dans l'âme du petit Aristote, bien que nous ne sachions absolument rien sur la mort de ses parents. Etait-ce seulement une mort naturelle; n'avaient-ils

pas été victimes des machinations et des intrigues incessantes qui se déroulaient autour du trône macédonien? Le garçon, moins averti et moins informé que les adultes, pouvait tout de même se poser de telles questions, car le jeune enfant, comme l'homme primitif, ne conçoit guère la mort naturelle. La détresse d'un petit orphelin peut dépendre de l'idée qu'il se fait du sort de ses parents. Pour peu que les adultes lui fassent de pieux mensonges sur un départ des siens et l'espoir de leur retour, l'enfant est affectivement porté, au fur et à mesure qu'il perd cette attente, à se retourner vers son passé comme vers un paradis perdu et à se désintéresser des progrès que sa croissance lui fait accomplir vers la vie. Il se fixe au stade de développement psychique qu'il vient de traverser, même si, par voie de compensation, son intelligence subit une accélération.

Et quelles pouvaient être ses réactions affectives, lui, l'orphelin du courtisan en faveur, lorsqu'il regardait les enfants de son entourage, mieux protégés et certainement plus aimés? Tout naturellement, il devait se comparer au fils du souverain, Philippe, qui n'était son aîné que de deux ans mais qui vivait dans la pompe royale et qu'il lui fallait considérer à la fois comme son rival dans les jeux ou les exercices enfantins, et son supérieur, peut-être son futur maître. Justement celui-là devait montrer plus tard son caractère et ses principes et considérer en toutes choses que la fin justifie les moyens. En cela il aurait pu, lui aussi, s'appeler Aristote, mais on l'avait nommé Philippe, c'est-à-dire Amateur de Chevaux, parce que la mode était à la cavalerie. La Madécoine devenait un pays d'élevage et le cheval était une production nationale; de plus, la stratégie militaire avait tendance à attacher de plus en plus de valeur aux troupes montées, et on était alors partisan de la cavalerie (Philippe) comme on était hier pour le développement des tanks et des avions.

A en juger par leurs relations ultérieures, on peut penser qu'Aristote enfant avait été en rapports amicaux avec les jeunes princes, fils du souverain Amyntas et de la reine Eurydice : Alexandre, Perdiccas et Philippe. Pourtant son enfance avait dû se passer dans l'inquiétude. A la perte de ses parents s'était ajouté le fait de vivre, appartenant à un milieu en vue, une période troublée et dramatique.

Lorsque Aristote avait douze ou treize ans, il put être frappé par un phénomène extraordinaire : une grande comète parut dans le ciel, pendant plusieurs nuits, « une flamme allongée, d'un

aspect semblable à une poutre », dit Sénèque [1], ou « une grande torche qui brûlait et qu'on appela poutrelle de feu à cause de sa forme », selon Diodore de Sicile [2]. Or, très peu de temps après, se produisit en Achaïe un tremblement de terre avec un raz-de-marée tel que deux villes, Helis et Bouris, sur le golfe de Corinthe, se trouvèrent submergées. Naturellement, les esprits de l'époque y cherchèrent un rapport. D'autres y virent le présage de la bataille de Leuctres, qui devait avoir lieu peu après et dans laquelle le général thébain Epaminondas, inaugurant la stratégie de son fameux mouvement tournant, fit perdre définitivement aux Spartiates, pourtant très supérieurs en nombre, leur hégémonie. Ce phénomène céleste avait certainement frappé Aristote, car il devait en parler plus tard, disant que la comète « étalait sa lumière jusqu'au tiers du ciel, aussi l'avait-on appelée route » [3]. Tout cela avait créé une atmosphère d'épouvante et la Macédoine aurait pu y chercher, pour son compte, l'annonce de grands malheurs politiques. En effet, cette comète présenta une particularité extraordinaire, si nous en croyons Sénèque [4] : on la vit se diviser en deux, ce qui est un phénomène extrêmement rare. (La comète de Biela s'est bien divisée en 1846, mais les observateurs n'ont pas pu assister au phénomène.) Ce dédoublement pour ceux qui, plus tard, devaient y chercher un présage, pouvait correspondre à la division prochaine du trône macédonien. Pour Aristote, elle pouvait indiquer ce dédoublement de l'imago paternelle qui allait marquer sa vie, symbole de rupture et d'opposition. En effet, deux ans après l'apparition de la comète, Amyntas mourut. Il laissait, outre sa veuve Eurydice et ses trois fils légitimes : Alexandre, Perdiccas et Philippe, un fils naturel, Ptolémée d'Aloros. Dans ce pays, la succession au trône n'était pas réglée par des lois précises et cette succession fut l'occasion de violences et de désordres qui ensanglantèrent la dynastie pendant plus de dix ans.

Tout d'abord, ce fut le fils aîné Alexandre qui prit le pouvoir, mais il avait dû lutter contre ses concurrents et en particulier contre Ptolémée d'Aloros qui était devenu très ambitieux. En fait, ce Ptolémée se trouvait dans une situation assez paradoxale : il avait les faveurs de la reine-mère Eurydice qui le soutenait

[1] *Naturales questiones*, VII, 5.
[2] *Bibliothèque historique*, XV, 50.
[3] *Météorologie*, I, 6, 8, 10.
[4] *Naturales questiones*, VII, 16.

contre ses propres fils. Cependant ceux-ci avaient trouvé un appui très efficace en la personne du général thébain Pélopidas, vainqueur de Leuctres, qui avait été envoyé en Macédoine pour lutter contre l'anarchie du gouvernement, inquiétante pour toute la Grèce. Pélopidas aurait voulu que soit respectée la filiation dynastique, symbolisant l'ordre et sans doute conforme aux intérêts de Thèbes. La Béotie, en effet, après avoir vaincu Lacédémone, se présentait comme un pays en plein essor.

D'ailleurs, pour marquer son attachement et sa fidélité aux Thébains, Alexandre II, à peine installé sur le trône, leur confia en otage son jeune frère Philippe âgé de quatorze ans. Ce dernier fut élevé à Thèbes, dans la maison de Pammènes. En fait, ce fut pour lui un exil assez pénible et une situation aussi dangereuse que désagréable, dont il devait garder un mauvais souvenir et se venger dans la suite. Il est probable qu'Aristote en fut impressionné.

Mais Alexandre II ne régna qu'un an. A peine son défenseur, Pélopidas, avait-il quitté Pella, que Ptolémée recommença ses intrigues, si bien qu'en 368, Alexandre fut assassiné par ce dernier avec la complicité de sa propre mère. Il est probable que celle-ci était animée par des sentiments amoureux pour Ptolémée, car elle l'épousa immédiatement et ce dernier devint roi au détriment des enfants légitimes d'Amyntas. Prolémée eut d'ailleurs une bonne occasion de se venger de Pélopidas, puisqu'il put le faire prisonnier en Thessalie où il avait été envoyé comme négociateur et il fallut une intervention énergique d'Epaninondas pour que Ptolémée rende la liberté à Pélopidas.

Le pouvoir de Ptolémée fut âprement contesté et, dans le désordre qui s'établissait, divers concurrents, encore moins qualifiés que Ptolémée pour aspirer au trône, se mirent sur les rangs, en particulier un certain Pausanias. A ce moment, c'est Athènes qui intervint pour essayer de faire prévaloir son influence en Macédoine sur celle de Thèbes et un de ses condottieri, Iphicrate, aida le second fils, Perdiccas, à faire tuer Ptolémée en 365, après trois ans de règne et à prendre le pouvoir. En reconnaissance, Perdiccas III s'allia à Athènes contre Thèbes et mena une expédition victorieuse contre les Olynthiens.

Que devenait Aristote pendant ce temps? Il est infiniment probable que le règne de Ptolémée ne lui avait pas été favorable, car ce dernier ne pouvait pas, logiquement, favoriser ceux qui avaient été protégés par Amyntas ou qui avaient entretenu des

relations d'amitié avec ses enfants. Ce règne ayant coïncidé avec son adolescence et Proxène mourant vers ce moment, Aristote avait dû trouver par lui-même le moyen de vivre. D'après Epicure, après avoir dissipé son patrimoine, Aristote avait fini par s'engager comme soldat mais, ayant été mal noté, il s'était fait, pendant quelque temps, marchand de drogues.

Il n'y a aucune raison de rejeter ce témoignage, comme font les biographes d'Aristote, respectueux de sa gloire séculaire, parce que ces détails ne grandiraient pas le personnage. En fait, il est assez naturel qu'Aristote, adolescent, dans les circonstances politiques où se trouvait son pays, n'ait pas eu beaucoup de facilités : il n'est pas impossible non plus qu'il ait dilapidé son patrimoine, assez considérable dit-on [1]. L'avenir était suffisamment incertain pour ne pas inciter à l'économie mais surtout ce jeune homme, insatisfait et déçu, faisait tout naturellement comme font tant de jeunes gens dans le même cas, succombant au désir de jouissances immédiates. On nous le représente comme assez frivole par certains côtés, très épris d'élégance, ce qui n'est pas incompatible avec sa carrière ultérieure d'érudit mais concorde au contraire remarquablement avec ce que nous pouvons savoir de ses sentiments d'infériorité et de ses dispositions homosexuelles.

Sans doute Aristote retrouva-t-il quelque protection quand Perdiccas prit le pouvoir. Ce monarque devait être bien disposé pour le fils d'un conseiller intime de son père et peut-être un ami d'enfance, autant que Ptolémée avait été hostile. Toujours est-il qu'à ce moment, âgé de dix-huit à vingt ans, Aristote arriva à Athènes et se mit à suivre les leçons célèbres de l'Académie de Platon.

Il faut remarquer qu'à cette époque, le souverain de Macédoine était en relations amicales avec Athènes. Non seulement il était facile à Perdiccas d'y introduire un de ses protégés mais encore il lui était avantageux d'avoir là un observateur. Envoyer cet observateur en qualité d'étudiant était un excellent prétexte; en outre, le fils d'Amyntas, qui avait tant fait pour la culture de son pays, connaissait tout le prix de la vie intellectuelle pour la valeur d'un Etat civilisé. Peut-être n'avait-il pas d'autre but à ce moment.

Platon semble d'ailleurs avoir eu un certain crédit auprès des enfants d'Amyntas. On dit qu'il avait conseillé à Perdiccas de

[1] F. PALHORÈS. *Vie et Doctrines des grands Philosophes*. Paris, 1928.

donner à son jeune frère Philippe, enfin délivré de son exil à Thèbes, une principauté dans le sud du royaume et que son conseil avait été entendu. Aussi bien, si l'aîné, Alexandre, avait été assez disposé à sacrifier le cadet (car les frères aînés sentent toujours les plus jeunes comme des rivaux et quelquefois des ennemis), le second, Perdiccas, avait dû probablement diriger ses rivalités vers son aîné Alexandre qui le dominait de son âge et se sentir en solidarité confiante avec Philippe qui le suivait. En fait, il semble qu'il n'y ait jamais eu, chez Perdiccas, d'hostilité pour son jeune frère Philippe. C'est plutôt ce dernier qui, comprimé par ses aînés, mis en tutelle et en exil, moralement abandonné ou même trahi par sa mère, se sentait de grandes ambitions et se préparait à renverser tous les obstacles.

Perdiccas fut assassiné vers 359 alors qu'il combattait les Illyriens qui avaient envahi la Macédoine. On ne sait pas au juste de qui partit cette initiative, ni dans quel but, mais à ce moment, il y eut encore un bouillonnement d'anarchie à la cour : la Macédoine se trouva à la veille d'une dislocation. Perdiccas ne laissant qu'un jeune enfant comme héritier, Philippe n'eut pas de peine à prendre la régence. Quand on connaît le personnage, on peut se demander s'il ne fut pas l'instigateur du meurtre de Perdiccas. Ce crime aurait été pour lui une entrée en matière, d'ailleurs bien conforme aux usages macédoniens. Il n'avait alors que vingt-quatre ans, mais il savait ce qu'il voulait. Il devait garder le pouvoir jusqu'à sa mort et, avec lui, allait commencer la vraie grandeur macédonienne.

Philippe avait été formé dans l'exil et la rancœur et ceci avait développé en lui une âpre férocité. La trahison des siens avait certainement affaibli son sens de la légalité, du respect des engagements et des devoirs. En même temps la nécessité de s'adapter à des circonstances difficiles l'avait rendu habile et diplomate. Rien ne devait l'arrêter dans la réalisation de ses ambitions, compensation nécessaire aux amertumes de son enfance.

Non seulement, en prenant la succession de son frère, il maintint sa confiance à Aristote, mais il ne put que la renforcer. Aristote était lié à ses souvenirs d'enfance; tous deux avaient connu de mauvais jours sous le règne de Ptolémée et Philippe devait compter beaucoup sur lui comme agent secret de la politique qu'il allait commencer. Aristote avait été bien préparé par son caractère et par les circonstances de sa vie d'enfant à accepter ce rôle. Lui aussi avait, au fond de son cœur, soif d'ambition pour com-

penser les humiliations d'autrefois; il était seulement moins fort et moins courageux que Philippe, ami des jeux violents, des beuveries et de l'amour. Il avait été entraîné à obéir et à servir dans le milieu de courtisans où il avait grandi. Il avait aussi moins de confiance en lui. Comme homosexuel, il avait plus de tendances à se soumettre à la force; il réalisait un compromis entre cette attitude d'abdication et son agressivité refoulée, en se cherchant sans cesse un maître plus puissant pour combattre le protecteur précédent devant lequel il s'était fait humble. Aristote était de ces esclaves qui sont toujours dangereux pour leur maître.

Il faut rapprocher ceci du tableau qu'Aristote nous a laissé lui-même, dans son *Ethique*, de l'homme magnanime. Il considérait comme une vertu d'avoir des mérites et des prétention également grands, avec cette soif d'honneurs et de distinctions jamais comblée (il connaissait bien le sentiment d'infériorité et son besoin perpétuel de compensation). « Moyennant ces honneurs, disait-il, l'homme magnanime méprise également la considération et la déconsidération du commun des hommes. (Ainsi devait-il faire à Athènes.) Il est honteux de recevoir des bienfaits et de se placer ainsi dans la situation d'un inférieur : il s'efforce de faire en sorte que son ami devienne son obligé. Il se souvient de ceux à qui il a rendu service, mais il oublie ses bienfaiteurs. » Voilà une description caractéristique : on dirait un auto-portrait.

On possède au Musée Capitolino de Rome un buste d'Aristote qui est assez significatif. La prédominance de l'étage inférieur de la face montre les tendances concrètes et réalistes du personnage. Le menton saillant passe pour un signe de combattivité malgré l'arrondi diplomatique de la forme générale; cependant l'élargissement des angles maxillaires précise qu'il s'agit d'une combattivité dissimulée et en quelque sorte différée. Les pommettes assez saillantes marquent un caractère avide et possessif; les narines sont vindicatives et la bouche ironique ne plaide pas en faveur de la sincérité.

Les réactions affectives des hommes sont, en général, très différentes selon qu'ils ont tendance à se sentir solidaires des maîtres ou des esclaves : selon qu'ils sont avec les forts contre les faibles, ou avec les faibles contre les forts. Dans le premier cas, ils ont des natures vassales et doivent toujours s'appuyer sur une puissance étrangère à eux : ils adorent la force hors d'eux-mêmes. Dans le second cas, ce sont des révoltés qui veulent prendre pour eux la puissance des autres, qui ne tolèrent pas de domination

mais veulent toujours intérioriser la puissance. Les premiers sont conservateurs; ils ont besoin d'un principe d'autorité incarné dans un chef, dans des lois, dans des traditions et, comme ils s'accrochent en parasites à cette autorité, ils la veulent totale et permanente. Toute idée de changement, pouvant amener un reclassement des valeurs, leur est désagréable : ils veulent un ordre définitif, un équilibre statique et absolu. Les autres, révolutionnaires, mettent au contraire tout leur espoir dans le progrès, l'évolution, le changement. Ils aiment combler les différences entre les catégories opposées, réduire les contraires à des termes communs. Ils sont évolutionnistes et dialecticiens. Les premiers attendent leur sécurité de la solidité de l'édifice : plus sont lourdes les contraintes et les obligations qui lient les parties, plus ils sont satisfaits. Ils sont partisans de l'ordre. Au livre V de son *Ethique*, Aristote définit ce qui est juste comme « ce qui est conforme à la loi ». Les seconds attendent un mieux-être de l'adaptation aux circonstances : c'est toujours la conciliation et la synergie qu'ils recherchent entre les parties. Ils sont partisans du progrès.

La raison permet aux hommes de mesurer les avantages et les inconvénients de chaque situation, mais c'est une orientation sentimentale qui les rend tolérants à la contrainte ou impatients, qui leur fait préférer la sécurité de la voie déjà tracée ou les espoirs de l'expérience nouvelle. Les conservateurs sont respectueux de l'ordre établi : toujours prêts à accepter avec discipline les commandements du chef, ils mettent une fureur extrême à faire rentrer dans le rang ceux qui voudraient en sortir, parce qu'ils ne peuvent supporter hors d'eux-mêmes une initiative qu'ils ont toujours eu de la peine à tuer en eux. Ils sont comme les chiens que les hommes considèrent comme des bêtes amies, justement parce qu'ils peuvent leur mettre des colliers et en faire des auxiliaires pour dompter ou détruire les autres bêtes, au troupeau ou à la chasse. Le chien s'asservit à l'homme en trahissant l'animalité. Plus les hommes ont la mentalité conservatrice, plus ils aiment les chiens, qui leur ressemblent.

C'est avec une mentalité de chien qu'Aristote quitta la Macédoine barbare pour venir parmi les Hellènes, la terre de ses aïeux Asclépiades. Il portait le collier macédonien et il venait pour trahir.

III

LA TRAHISON D'ATHÈNES

Pour un observateur hostile, qui venait guetter des tares et des faiblesses, comme Aristote, Athènes montrait beaucoup d'imperfections. Il est certain qu'un sujet macédonien, élevé dans l'orbe du trône sanglant de son pays, devait avoir un autre idéal de l'harmonie qu'un citoyen de la république. Là-bas on n'avait pas à discuter entre différents modèles : le souverain donnait le ton et il n'y avait qu'à obéir. D'ailleurs, entre les courtisans qui s'accordaient ponctuellement au même diapason, du moins extérieurement, et la masse de la population, complètement inculte et façonnée à l'indifférence par des siècles d'esclavage, on ne trouvait guère de transition. Il n'y avait que quelques personnes à compter vraiment dans le royaume et encore dans la mesure où elles reflétaient le roi. L'ordre était totalitaire. Aristote savait, par le souvenir de son enfance, que toute révolte devait être dissimulée et ne pouvait guère s'exprimer que par le crime. Dans le sentiment instinctif qu'il devait avoir des choses, la liberté équivalait à la mort d'un maître gênant et toute l'agitation athénienne ne pouvait lui apparaître que comme une anarchie, une confusion inutile, un chaos dangereux. Il faut avouer que l'idéal démocratique du beau temps de Périclès avait subi de sérieuses altérations. La magnifique synergie des individus et des classes, qui avait fait la grandeur de la cité, subissait une sérieuse déchéance. Les citoyens avaient, de plus en plus, perdu le sens de la solidarité sociale; chacun essayait de s'affirmer envers et contre tous les autres. Trop de circonstances les avaient divisés et c'est en cela qu'Athènes montrait une réelle déchéance.

Alors qu'en Macédoine se créait une aristocratie, le Stagirite pouvait constater que la noblesse athénienne était en voie de

disparition sous la pression, qui devait lui sembler paradoxale, des exigences populaires : la jeunesse noble ne se signalait plus que par quelques scandales et les hommes mûrs passaient leur temps en banquets où, certes, on s'enivrait moins sauvagement qu'à Pella ou à Agai, mais où s'émoussait aussi toute combattivité. La classe moyenne était dissociée : certains de ses représentants, appauvris, avaient fait retour au prolétariat, tandis que les autres, nouvellement enrichis, ne songeaient qu'à leurs affaires personnelles, dressés les uns contre les autres et tellement préoccupés de leurs profits qu'ils étaient faciles à corrompre : cela ne devait pas échapper à l'espion macédonien. Quant aux paysans, la force profonde de la nation, ils délaissaient leurs villages parce que leurs terres avaient été dévastées pendant les guerres contre Sparte et leurs oliviers coupés. Ils venaient chercher une occupation à la ville, ruinés et délogés, réduits au chômage, cependant que les gros propriétaires multipliaient leurs avantages, vendant plus cher les denrées rares et rachetant à bas prix les terres paysannes pour les affermer et en tirer revenus. Une classe capitaliste se constituait : on gagnait beaucoup d'argent avec les mines ou le commerce, avec les affaires d'armement et de commission. D'un côté, les nouveaux-riches (le mot néo-ploutos est d'Aristophane) étalaient leurs richesses pendant que les pauvres étaient chaque jour plus ruinés : les terres ne rapportaient plus aux cultivateurs, le travail artisanal était concurrencé par le travail non rétribué des esclaves. Il n'y avait plus de colonies, peu de places comme rameurs sur les trières, peu d'argent pour payer les rameurs.

Aristote pouvait remarquer là les inconvénients d'un régime relativement capitaliste, régime auquel la Macédoine, très paysanne et très peu commerçante, n'était pas encore arrivée. En vérité, il observait les fruits trop mûrs et quelques peu gâtés d'une civilisation contrastant singulièrement avec la barbarie indifférenciée du pays qui l'envoyait.

Mais ce qui devait le surprendre davantage et sans doute le choquer, ce sont les flux et les reflux de cette masse populaire réglant le sort du pays selon la résultante de ses mouvements contradictoires. Comme ce gouvernement ressemblait peu aux décrets macédoniens, tombant sur un peuple asservi, sans discussion et sans écho. Il lui fallut sans doute réfléchir pour admettre que pareille participation active de la collectivité pouvait être un élément de force.

D'un autre côté, la corruption et les abus devaient le frapper étrangement. C'est qu'avec les difficultés de la vie et l'opposition des intérêts contradictoires, la politique était devenue un métier pour certains, tandis que d'autres s'en désintéressaient.

Dans un louable souci démocratique, Périclès, autrefois, avait voulu que la présence des citoyens à l'Assemblée fût rétribuée, afin de permettre aux plus nécessiteux d'interrompre leur travail pour participer aux affaires de la cité. Avec le temps, une foule de chômeurs en avaient fait un gagne-pain. Ceux-là se hâtaient d'arriver à l'Ecclésia « au deuxième chant du coq » pour être assurés de leurs jetons de présence. Les autres citoyens préféraient s'abstenir et rester chez eux pour un travail plus rémunérateur. Là encore, l'intérêt et la misère avaient tout gâché. Avec la politique professionnelle, la démagogie s'était installée : le peuple devenait de plus en plus capricieux et tyrannique. On s'arrangeait pour tourner les anciennes lois destinées à engager la responsabilité des novateurs trop hardis. Aristote entendait son maître critiquer amèrement ces abus et déplorer que les gens délicats ne puissent plus se faire entendre de la populace. Dans ces conditions, les votes représentaient de moins en moins la volonté populaire, mais plutôt des combinaisons entre les politiciens. Dans ces conditions, la moralité publique tombait rapidement et Aristote pouvait mesurer avec intérêt, pour en rendre compte à ses maîtres macédoniens, la pullullation des espions, policiers, agents provocateurs, indicateurs, sycophantes, acharnés à dénoncer des délits, mêmes imaginaires, habiles à la calomnie et au chantage. Là était le point le plus faible de la république athénienne; par là ses ennemis pouvaient glisser leur action. Toutes les entreprises nationales ou étrangères trouvaient des agents à soudoyer, des complaisances à acheter, des complicités tarifées. Les missionnaires secrets se croisaient, se rencontraient et Aristote devait se trouver en contact avec des envoyés macédoniens, ambassadeurs plus ou moins occultes, plus ou moins officiels. Tout cela corrompait la politique. Les juges, de moins en moins payés par l'Etat, étaient devenus gens médiocres et vénaux. On pouvait tout faire à Athènes avec de l'argent, grâce à l'égoïsme des uns, à la jalousie des autres, à la cupidité de tous. Il y avait là de puissants leviers à la commande desquels certains aigrefins étaient passés maîtres.

La cité athénienne ne devait pas tarder à révéler à l'étranger Aristote ses principales difficultés intérieures. La caisse des plai-

sirs populaires, dite *Théorique*, absorbait la plus grande partie des ressources. Alors que Périclès avait voulu procurer du travail à tout le monde, c'est de l'argent à tout le monde que promettaient les démagogues. A cet effet, on s'efforçait de multiplier les amendes et les saisies : on élaborait de nouvelles organisations pour la perception des impôts, comme ces circonscriptions dites « symmories » dont nous parle Démosthène. L'argent manquait toujours. L'opulence de certains particuliers, enrichis dans les affaires, contrastait avec la misère municipale. Chose grave, qui ne pouvait manquer d'intéresser l'espion macédonien : il devenait de plus en plus difficile d'équiper l'armée et la flotte; le recrutement militaire baissait en qualité par la substitution de mercenaires étrangers, indifférents, ou simplement mécontents de la société, aux citoyens si ardents du siècle précédent.

Evidemment, Aristote avait de beaux rapports à faire sur la division des citoyens. Il voyait la population s'organiser en partis, en clubs : hétairies aristocratiques, thiases roturières. Les métèques, les esclaves, les bannis, formaient une population flottante et irresponsable, au milieu de laquelle les vrais citoyens étaient en minorité. De plus en plus disparaissait le véritable esprit démocratique. La démocratie reculait devant l'oligarchie ou la démagogie. Les liens familiaux eux-mêmes se relâchaient, le célibat s'étendait et il y avait une espèce de dépeuplement.

Le monde intellectuel que fréquentait Aristote se montrait particulièrement dégoûté d'un régime de passe-droits, de trahison et de vénalité. De tout temps, les savants et les penseurs sont ceux qui ont le plus à souffrir d'une pareille corruption, parce que leurs occupations ne mènent ni à la richesse, ni à l'influence politique, tant qu'ils n'ont pas consenti à se vendre du moins. Aristote entendait Isocrate chercher le remède dans une dictature de l'éloquence et son maître Platon préconiser une aristocratie de penseurs et de guerriers. Parmi les philosophes, le Stagirite trouvait un écho à ses sentiments antidémocratiques et il constatait avec un certain plaisir que, dans leur désir de substituer une élite à la masse, ceux-ci étaient prêts à se montrer plus ou moins indulgents aux tyrans, aux oligarchies et aux royaumes. Par là, lui semblait-il, la Macédoine pouvait acquérir des sympathies gratuites dans le monde des intellectuels et l'ambiance des études pouvait devenir un centre de propagande pour les desseins de son souverain. En découvrant ces possibilités, Aristote devait rendre un grand service à son pays. Sans doute contribua-t-il,

dès le début, à créer une ambiance, un germe de parti pro-macédonien. En flattant leur désir de justice, de sincérité, de vérité, il devait amener les intellectuels à seconder l'Etat macédonien qu'il représentait comme le champion de l'ordre. En vérité, il les amenait sournoisement à travailler contre leur pays pour les intérêts de l'ennemi qui l'avait envoyé en mission. Aristote trahissait Athènes en même temps que l'idéal démocratique auquel elle avait lié son destin.

A l'extérieur, il pouvait constater que les affaires n'allaient pas mieux. Depuis son arrivée, Athènes avait essuyé une véritable faillite au Péloponèse et ses alliés la délaissaient. Les tyrans du voisinage, sentant la faiblesse de sa politique, travaillaient sourdement les amis de la république. Dix ans ne s'étaient pas passés que Rhodes, Chios et Byzance, soutenues par Mausole, le dynaste de Carie, s'étaient révoltées contre l'autorité de la métropole. Il pouvait sentir combien la cité, lassée, abandonnait progressivement ses ambitions d'hégémonie maritime et rêvait de vivre en paix. Elle avait assez à faire en combattant à l'intérieur les poussées démagogiques qui pouvaient être dangereuses à son équilibre et en poursuivant, à l'extérieur, un programme de paix. Les intellectuels, Isocrate, Xénophon, et toute l'Académie platonicienne, s'étaient prononcés pour un pareil plan mais Aristote, évoluant dans ce monde, devait commencer à s'amuser intérieurement, s'il était averti des fourberies que préparait Philippe.

Alors qu'Athènes s'absorbait dans la tâche de réduire ses ennemis révoltés, Aristote et ses amis s'occupaient à entretenir les citoyens dans l'illusion qu'ils pouvaient compter sur l'amitié macédonienne comme au temps de Perdiccas. Cependant Philippe allait perfidement réaliser ses desseins vers le sud en s'efforçant de faire croire aux Athéniens (et ses agents l'y aidaient) qu'il travaillait pour leur compte, en bon voisin. C'est ainsi qu'il occupa Amphipolis, qu'il opéra en Chalcidique pour atteindre, peu de temps après, la région du mont Pangée. Aristote ne pouvait pas ignorer les prétentions macédoniennes sur son pays natal, puisque son père en avait été le témoin et l'agent : il devait savoir aussi quelle importance avaient, pour la Macédoine, les mines d'or de ce mont Pangée qui rapportaient dix mille talents, mais le jeu était d'endormir le plus longtemps possible la méfiance des Athéniens pour laisser à Philippe le temps d'organiser, avec cet or, son armée et son service d'espionnage.

Pour l'armée, Aristote aurait pu le renseigner sur les inconvénients des recrutements mercenaires. Aussi Philippe institua-t-il le service militaire obligatoire, utilisant la conscription régionale créée par Archélaüs. Ainsi s'assurait-il une infanterie populaire, bien armée, pourvue de machines de guerre, mais tenue en respect pas une cavalerie de recrutement aristocratique à laquelle il apporta tout son soin, suivant, en cela, la suggestion du nom qu'il avait reçu. La cavalerie macédonienne comprenait désormais les Hétères, ou maison du roi, et les Hypaspistes, ou gardes du corps; elle n'était composée que de nobles.

En même temps, Philippe, très méthodiquement, réorganisait tout son royaume, distribuait aux nobles des emplois civils et militaires, réglait son trésor régénéré par ses dernières conquêtes et la prise des mines d'or si longtemps convoitées. Il savait faire appel à toutes les activités et à tous les talents et en cela se montrait habile monarque. Il s'assurait des serviteurs qui devaient lui être fidèles jusqu'au bout comme Antipater et Parménion. Il était déjà bien renseigné sur ce qui se passait à l'étranger et il en avait tiré des leçons. En particulier, la leçon d'Athènes transmise par Aristote avait pu lui montrer l'importance des idées et de l'enthousiasme en politique et comment un peuple, une armée, pouvaient être galvanisés par des discours. Il pouvait aussi comprendre, devant le prestige diminuant de la grande cité, la valeur de la réputation et pour toutes ces raisons, il organisait sa propagande morale avec le même soin que ses moyens militaires. En même temps, Philippe organisait en grand, pour des fins politiques, tout un réseau d'espionnage et de police. Athènes avait bien inauguré l'activité méthodique des sycophantes et des dénonciateurs, ce qui était si contraire à l'esprit de loyauté de la belle époque, mais l'utilisation méthodique des agents secrets pour la propagande à l'étranger, les informations et l'entreprise systématique de corruption et d'achat de consciences, les fausses nouvelles qu'on faisait circuler habilement [1], ceci était bien l'originalité de Philippe dans les rapports internationaux, du moins dans la Grèce antique, car l'exemple lui venait des Perses et la Macédoine avait connu, pendant leur domination, la puissance du « bakhchich ».

Philippe était très prudent et très systématique. Pour mieux régner et pour mieux justifier le rôle qu'il voulait jouer dans

[1] DÉMOSTHÈNE. (*I. Phil.* 48.)

l'Hellade, il entreprit l'hellénisation de son pays barbare, n'hésitant pas à transplanter des tribus entières. De plus, nous dit Robert Cohen « il établit de ses intimes aux frontières de l'Etat, et leur concéda des lots de terre en des points stratégiques »[1]. Comment n'aurait-il pas utilisé les services de son ami d'enfance Aristote ? Comment ce dernier aurait-il pu rester indifférent aux succès de son pays et de son protecteur ? Comment aurait-il pu ne pas suivre avec passion les événements qui allaient se dérouler et dont devait dépendre son sort ultérieur ? Toute négligence de sa part, chaque fois qu'il se présentait une occasion de justifier la Macédoine ou de l'aider, aurait été une faute à l'égard de son souverain. Bien plus, toute sympathie pour Athènes, que Philippe allait traiter en adversaire, aurait été une trahison pour ce dernier. Il est certain qu'Aristote ne se rendit pas coupable de cette trahison-là.

Philippe envoyait à Athènes ses émissaires de choix. C'est ainsi qu'Antipatros, le fidèle soldat d'Illyrie, devait aller rejoindre, comme diplomate officiel, Aristote. C'est là que les deux hommes entrèrent en relations amicales, à moins qu'Aristote, adolescent, ne l'ait déjà rencontré à Pella.

Evidemment, un homme de confiance, placé dans des cercles influents, pouvait beaucoup aider Philippe dans un pays qui prenait des décisions les plus graves selon le vote de l'assemblée populaire et le jeu des partis politiques. Ce que Démosthène devait faire contre lui, animé par son patriotisme et sa clairvoyance, des hommes comme Aristote pouvaient le faire en sa faveur par des moyens secrets d'influence personnelle et de vénalité. En fait, il y eut toujours à Athènes des groupes pour soutenir et faciliter les entreprises macédoniennes les plus désastreuses. Il est probable qu'ils étaient payés par quelqu'un, comme ne cessait de l'affirmer Démosthène.

A Athènes, en particulier, soufflait un vent pacifiste bien explicable par les pénibles expériences militaires du passé, mais qui pouvait seconder singulièrement la politique macédonienne. La cité accordait, vers 358, sa confiance à des hommes prudents et bornés : Euboulas, financier sage, qui se proposait de donner satisfaction aux revendications populaires en économisant sur les dépenses et en réprimant les fraudes, Eschine, ancien acteur

[1] Robert Cohen. *La Grèce et l'Hellénisation du Monde antique.* Paris (Presses Universitaires), 1934, p. 349.

devenu homme politique grâce à son éloquence célèbre, Phocion, brave soldat, mauvais stratège, Thrasybule enfin, tous épris de paix et refusant de croire au danger macédonien. Peut-être manquaient-ils de clairvoyance, peut-être ne se proposaient-ils qu'une politique au jour le jour; Philippe n'en appuyait pas moins de son or le parti des pacifistes [1].

D'autres Athéniens voyaient le danger, ils voulaient conserver à tout prix, défendre les lambeaux de l'empire, retrouver l'hégémonie perdue, satisfaire le peuple par des soldes militaires, des colonies et non par des fêtes ou des distributions de vivres. Ceux-là étaient combattus comme impérialistes. Parmi eux étaient Charès, Hégésippos, Hypéride et surtout Démosthène.

Ce dernier aussi avait une infériorité à compenser, car il avait bégayé dans son enfance. L'énergie qu'il avait déployée à devenir grand orateur et à conquérir une célébrité millénaire par son éloquence, donnait la mesure de sa ténacité. Il était né la même année qu'Aristote. Lui aussi avait connu de mauvais jours, car il avait été dépouillé par ses tuteurs du patrimoine que lui avait laissé son père, industriel en armes et en literie et, dans ses malheurs il avait sans doute conçu la haine du plus fort et l'amour du droit. C'est contre l'ennemi septentrional qu'il dirigea son énergie en dépit de tout et sa vie entière se confondit avec la défense d'Athènes contre la Macédoine.

Démosthène fut un des premiers à dénoncer le péril macédonien, mais il ne voulait pas qu'on s'attaquât en même temps à la Macédoine et à la Perse, pensant que c'était entreprendre une tâche impossible et courir à un échec.

C'est après avoir longuement dissimulé ses intentions que Philippe se déclara ouvertement ennemi d'Athènes à propos de la guerre sacrée.

Au printemps 356, Delphes, ville autonome et siège de la Société Amphictyonique (sorte de Société des Nations religieuse) se plaignit que les Phocidiens eussent cultivé des terres sacrées qui lui appartenaient et dont elle avait besoin pour elle-même. La question d'expropriation suscita une guerre au cours de laquelle le chef phocidien Philomélas, l'année suivante, s'empara du Trésor d'Apollon, destiné à rebâtir le Temple qu'avait détruit une secousse sismique : il s'agissait d'une somme de dix mille talents d'or et d'argent, de quoi entretenir vingt mille mercenaires

[1] Robert Cohen. *Athènes, une démocratie.* Paris (Fayard), 1931.

pendant dix ans. En vérité, pareil scandale et pareille impiété étaient bien un signe des temps : on pouvait y reconnaître la manière et, probablement, l'influence macédoniennes. En effet, il se trouva, à la suite de ces événements, un parti thessalien, aristocratique, composé en réalité de quelques nobles, pour appeler au secours Philippe le barbare. Cette fois les Athéniens réagirent et, prévoyant un mauvais coup, envoyèrent des troupes aux Thermopyles. Effectivement, Philippe essaya de les franchir. Il n'insista pas, d'ailleurs, et retourna sur ses pas (août 353) : il s'était contenté de montrer le bout de l'oreille. Et pendant qu'il harcelait les Phocidiens, Athènes, toujours bernée par le parti de la paix à tout prix, continuait à tergiverser.

Aussi, Philippe, poursuivant méthodiquement son plan, revint vers la Chalcidique, convoitée depuis si longtemps. Il déclara la guerre à Olynthe qui appela au secours. Démosthène lança sa première harangue olynthienne et les Athéniens accordèrent une alliance, mais ils s'en tinrent au plan théorique. Le parti pro-macédonien avait été si solidement constitué que son influence mystérieuse paralysait les réactions athéniennes. Dans sa *IIme Olynthienne*, Démosthène essaya en vain de dévoiler l'action des agents secrets et de tous les individus soudoyés par la Macédoine que soutenaient les intellectuels. Isocrate, en particulier, entretenait une correspondance très serrée avec Philippe qui, paraît-il, ne lui ménageait pas les flatteries (il savait faire marcher tous les rouages humains). Cette fois, Aristote et ses amis pouvaient se sentir visés et leur position n'était déjà plus si facile. La IIIme harangue de Démosthène, pour crier à ses concitoyens leur devoir élémentaire en faveur d'Olynthe se perdit dans un coup de théâtre : les dernières possessions d'Athènes en Eubée venaient de se révolter. Là encore, on reconnaissait la main secrète et la corruption de Philippe. Cette fois, il n'était plus question d'envoyer des renforts à Olynthe : la ville venait d'être rasée et ses habitants vendus comme esclaves (348). Du même coup, trente-deux villes de Chalcidique cessaient d'exister politiquement.

Athènes, soigneusement endormie par ses mauvais conseillers, dut enfin se réveiller. Un mouvement de réaction violente se dessina contre ces agents politiques de Philippe que Démosthène avait si longtemps pris à partie en vain. On se rappela ses paroles : « Il y a ici des gens qui informent Philippe de ce que nous faisons; il y en a beaucoup trop. » (*I. Phil.* 16). Personne ne pouvait plus

douter qu'Athènes avait été honteusement trahie et que la guerre, maintenant inévitable, allait se dérouler dans de mauvaises conditions.

A ce moment, Aristote quitta Athènes. « On se demande même jusqu'à quel point son départ ne lui fut pas imposé », dit R. Gosselin. En tout cas, le temps de la propagande délicate et des informations difficiles était passé. La parole allait passer aux armes et Aristote n'avait plus rien à faire.

Mais, pendant ce séjour de près de vingt ans, dans la fréquentation quotidienne de l'Académie, Aristote avait pu pénétrer l'essence de l'esprit athénien et de sa philosophie.

IV

LA TRAHISON DE PLATON

Même prévenu, Aristote avait pu être frappé avant tout par l'air de liberté qu'on respirait en Attique. Chaque citoyen avait son franc parler sur toutes choses et s'efforçait dans les échanges d'opinion, de donner sa note originale et son point de vue personnel. Il avait pu s'étonner de voir le plus pauvre citoyen se sentir l'égal du plus riche ou du plus titré. Et non seulement ce libéralisme inspirait les relations des vrais citoyens, mais les étrangers, les métèques, en dehors de leur élimination de l'assemblée et des votes, se trouvaient, pour tout le reste, reçus sur un pied d'égalité avec les autres. Les esclaves eux-mêmes ne paraissaient pas subir une contrainte très serrée comme les Ilotes de Sparte : ils vivaient dans leur condition avec l'espoir d'en sortir un jour, et s'exprimaient assez librement. Au demeurant, des gens célèbres avaient été esclaves, entre autres Platon, une vingtaine d'années avant, lorsque Denys l'Ancien, mécontent de lui, l'avait fait vendre et si un brave philosophe de Cyrène, Anicéris, ne s'était pas trouvé là pour le racheter et lui rendre sa liberté, l'Académie dans laquelle Aristote allait maintenant entrer n'aurait pu être fondée.

En vérité, c'était une qualité essentiellement attique que ce culte de la pensée originale, ce désir de briller par une repartie cinglante ou comique, ce goût de l'idée, par affinement intellectuel et subtilité de compréhension, qui va toujours avec un sens de l'humour et un attrait pour le paradoxe. L'homme habitué à manier les arguments et sachant bien les détours par lesquels on attaque ou défend une cause, ne s'accroche pas lourdement à une représentation : lui-même ne se prend jamais entièrement au sérieux, tel Socrate, le maître de Platon, lorsqu'il affirmait ne pas aimer les discours longs et formels, ne pas y croire, ne rien savoir,

n'avoir rien appris ni rien retenu, et n'être lui-même que l'accoucheur de la pensée des autres. Pour un Macédonien, étranger à cette manière, il y avait là quelque chose d'extrêmement déconcertant. Au demeurant, ce n'était pas seulement une question d'éducation ou de race, mais une tournure d'esprit profonde : Aristote avait du goût pour l'argument qui fait autorité, pour l'affirmation précise et indiscutable, pour le dogmatisme qui se pose en certitude; il avait besoin de concret, de solide et la légèreté athénienne pouvait le déconcerter. A sa mentalité macédonienne, le sel attique devait sembler anarchie, indiscipline et versatilité.

Il est vrai que ces qualités finement intellectuelles des Athéniens se trouvaient dans une période d'exaltation. La pratique des affaires publiques, où tout se passait en discours contradictoires, aussi bien que le commerce des boutiques, qui emportait ses marchés par d'habiles palabres, avaient donné une raison d'être pratique à la culture de la rhétorique. Il y avait à Athènes des cours d'éloquence et d'argumentation dont les professeurs — ou sophistes — faisaient profiter la jeunesse cultivée. Les familles intelligentes jugeaient avantageux d'avoir un fils habile à discourir, ce qui pouvait servir en politique, dans les affaires, au tribunal, et les cours de sophistique étaient très fréquentés. On peut dire que la rhétorique cherchait à appliquer le solvant intellectuel aux contradictions, aux antinomies qui se présentaient partout. En outre, l'intellectualisme hellénique était assez jeune pour s'amuser à ce jeu des idées aux aspects inédits. C'est même en raison de cette nouveauté que les sophistes avaient quelque peu dégénéré dans leur enseignement. La vraie rhétorique des prédécesseurs : Gorgias, Protagoras, Prodicus, Hippias, etc., s'était altérée en un truquage moins honnête, en un jeu de formules pour démolir frauduleusement une affirmation et en habiller une autre d'une apparente vérité, formules d'où était banni, naturellement, tout souci de sincérité. C'est pourquoi les vrais philosophes comme Platon avaient pris violemment parti contre les sophistes et leurs écoles d'illusion. Il n'en restait pas moins que leur enseignement avait excité au maximum, chez les Athéniens, le goût de la pensée originale et du paradoxe surprenant. Ce goût démesuré avait même touché certains philosophes, comme Zénon, l'Eléate : il risquait de faire perdre de vue aux gens de l'Attique la réalité objective et ses nécessités inéluctables. Tout menaçait de s'évanouir en mots d'esprit comme, il fut un temps, tout finissait en chansons, chez nous.

Aristote avait trouvé l'Académie en garde contre ce danger. Il est possible qu'au moment de son entrée, Platon ait été absent car, à cette époque, il était retourné en Sicile pour la deuxième fois, laissant la direction de son école à Héraclide de Pont, un garçon encore jeune avec qui Aristote devait se sentir des affinités, à commencer par celle de n'être pas Athénien et d'appartenir à des patries dont les intérêts s'opposaient à ceux de la république : ils devaient se retrouver dans la suite. De toute façon, Platon n'aurait pas prolongé longtemps son absence car, n'ayant pas réussi à imposer ses vues à Denys le Jeune, qui avait eu des velléités de régner avec le concours de la philosophie, il était revenu, en tout cas, en 365. Aristote avait pu, dès son arrivée à l'école, réfléchir sur les difficultés de concilier la pensée pure avec les visions réalisées du chef d'Etat. Il est possible que Platon ait parlé de ces divergences entre l'esprit autocratique d'un tyran et la mentalité démocratique d'un Athénien libre dans ses idées. Pour Aristote, envoyé par la cour macédonienne, c'était un avertissement précieux : il comprit que, pour rester dans les bonnes grâces de Philippe, il convenait de se maintenir dans une ligne différente de son maître et tout critiquer selon le prisme de Pella.

Sans doute Platon, dans la démocratie athénienne, faisait un peu figure d'aristocrate et d'homme de droite. Il ne se gênait pas pour critiquer les abus ou les erreurs de cette politique flottante, où le dernier qui avait parlé l'emportait, où personne n'était plus, pratiquement, responsable, où les directives ondoyaient perpétuellement selon le caprice de la foule; il prenait violemment parti contre les sophistes, leurs arguties, leurs tours de passe-passe, contre ce système de débrouillage à courte vue qui sévissait alors; il recommandait la discipline, l'ordre, le dévouement à la cause commune et le maintien de chacun à sa place convenable. Tout ceci satisfaisait le fidèle sujet de Philippe, de même l'horreur que Platon professait pour le mouvement et le changement, mais c'est dans le monde idéal des archétypes qu'il prétendait trouver la solide hiérarchie que Philippe entendait réaliser dans son empire et pour lequel il avait besoin de la philosophie : Aristote en mesurait la distance. Aussi bien, un Athénien de droite comme Platon faisait encore figure, pour Aristote, d'un théoricien de gauche.

D'abord sa méthode d'enseignement était dépourvue du caractère d'autorité qu'Aristote aurait aimé trouver. Platon ne pro-

fessait pas *ex cathedra* : il ne proclamait pas de conclusions dogmatiques : il n'écrivait pas de traités, mais il s'entretenait avec ses disciples, s'efforçant de garder toujours un contact vivant et actif entre leur pensée et la sienne, attaché à une collaboration incessante dans laquelle l'idée devait s'élaborer progressivement. En effet, la méthode dialectique inaugurée par Socrate ne donnait pas à l'élève passif la pensée toute façonnée du maître, mais recherchait perpétuellement la conciliation d'un point de vue avec l'autre sur un pied d'égalité dans l'intelligence et le savoir qui paraissait quelque peu anarchique au Macédonien, à peu près comme tout ce qui se passait à Athènes. En vérité, c'était bien, dans l'Académie, le reflet des discussions de l'*ecclesia*, où chacun pouvait dire son mot et où le problème consistait à trouver la formule capable de satisfaire en même temps le plus de points de vue et de desiderata possible. Walter Pater dit que Platon écrivait des essais et que c'était la deuxième manière d'écrire en philosophie après les poèmes plus inspirés de Pythagore, Parménide, Empédocle. De son côté, Aristote se préparait, lorsque son tour d'enseigner allait venir, à inaugurer l'ère des traités dogmatiques et ceci illustre parfaitement la différence de mentalité entre le maître et le disciple. Platon savait, en Athénien subtil, que la seule vérité à laquelle il fallait prétendre était celle d'un temps, d'un lieu particulier, une vérité qui serait telle pour l'un et non pour l'autre; ses dialogues étaient un cheminement de recherche toujours ouverte, toujours tendue vers un progrès dans la pénétration et l'exactitude, avec une conclusion toujours suspendue, un jugement toujours provisoire. Nous devons dire aujourd'hui qu'il avait, plus que tout autre, le véritable esprit philosophique.

Aristote n'aimait pas non plus cet humour attique de Platon, moins comique que celui de Socrate, mais quand même inhérent au caractère de la dialectique. Il restait toujours une nuance d'ironie, de cette ironie comme méthode d'investigation, comme méthode de résolution des antinomies (que Silvio Tissi appelle l'*ironie créatrice*) dans les conclusions platoniciennes : « Il se peut qu'il en soit ainsi », disait-il. C'est par des traits pareils, se disait Aristote, qu'il avait déplu aux tyrans de Syracuse.

Et sans doute, il n'était pas agréable au jeune Macédonien efféminé, à cet Aristote qui se peignait le visage et qui était si attentif à sa toilette, de se trouver dans l'école en relation de camaraderie avec des condisciples femmes comme Lasthénie et Axiothée, car Aristote, pendant son séjour à l'Académie, appar-

tenait encore à cette catégorie d'homosexuels qui ont en eux une forte composante féminine sur le plan psychique et qui, pour cette raison, méprisent beaucoup les femmes, dans lesquelles ils projettent les instincts passifs et indésirables qui leur appartiennent, mais dont ils voudraient se débarrasser. Au contraire, Platon, qui a parlé sans pudeur de son homosexualité, appartenait à la catégorie de ceux qui, entièrement virils dans leur personnalité psychique, voient dans toute femme le reflet respectable et intangible de l'imago maternelle et s'interdisent, pour cette raison, de la posséder sexuellement, la laissant sur le piédestal d'une certaine adoration. Platon, dans la *République*, voulait décharger en partie les femmes des travaux domestiques pour qu'elles pussent partager les occupations des hommes, en toute égalité et camaraderie. Aristote (et il devait le professer plus tard) assimilait la situation de la femme et celle de l'esclave.

Les disciples de l'Académie étaient des gens assez différents. Sur le terrain homosexuel, Aristote devait trouver en la personne d'Hermias, un camarade capable de le comprendre : Cet Hermias, originaire de Bithynie, avait été l'esclave — et l'eunuque — d'un certain Euboulos, banquier, qui s'était rendu maître de la ville d'Atarnée en Troade, par une révolte heureuse contre le roi des Perses. Atarnée était justement la patrie de Proxène, l'ancien tuteur d'Aristote et ce détail pouvait créer certains liens entre les deux condisciples. Hermias s'était tellement fait aimer de son maître que, non seulement celui-ci l'avait affranchi et l'avait envoyé parfaire son éducation auprès de Platon, mais encore songeait à lui laisser la régence de ses Etats. Il est certain qu'une telle faveur devait récompenser des services bien spéciaux. Du reste Hermias devait jouer, jusqu'à sa mort misérable, un rôle dans la vie d'Aristote, un rôle affectif plus qu'intellectuel sans doute.

On dit que le célèbre rhéteur Isocrate, déjà sexagénaire, ne dédaignait pas d'assister, à l'occasion, aux conférences de l'Académie. En tout cas Aristote devait trouver en lui un ami politique, dévoué, bien qu'Athénien, aux desseins de Philippe de Macédoine avec lequel il entretenait une correspondance suivie. Qui peut dire si ce dévouement était gratuit ? Isocrate vivait du moins très richement, mais il pouvait avoir gagné de l'argent à tenir sa célèbre école d'éloquence, à former des élèves tels qu'Isée, Hypéride ou Lycurgue. De toute manière, il était avantageux pour Philippe d'avoir un allié si influent dans le monde politique et

il ne lui ménageait pas les compliments. De son côté Isocrate témoignait son attachement à la Macédoine en combattant Démosthène, en s'efforçant d'empêcher Athènes d'entrer en guerre contre ce pays. C'est lui qui, plus tard, consterné, dit-on, par les résultats de la bataille de Chéronnée, se laisse mourir de faim, en manière de repentir.

A côté de pédérastes et d'agents politiques, l'Académie abritait encore des fanatiques comme Xénocrate, d'une dizaine d'années plus âgé qu'Aristote, étranger comme lui, puisque originaire de Bosphore de Thrace, type accompli du continent et de l'ascète, qui prêchait par l'exemple le désintéressement des biens de ce monde et l'insensibilité aux attraits de l'amour, individu sec, dont Platon disait lui-même qu'il ferait mieux de sacrifier aux Grâces. Il avait composé un *Traité des Richesses*, malheureusement perdu, mais dont on peut deviner l'esprit. Ce Xénocrate justifiait son attitude par une accentuation de l'esprit pythagoricien auquel Platon n'était pourtant pas étranger.

C'est encore un point qu'Aristote avait quelque peine à concilier avec l'esprit impérialiste de la Macédoine, que ce mépris de la richesse subsistant chez certains philosophes comme un vestige de la morale civique des siècles passés. Pythagore, puis Socrate, avaient résisté de leur mieux à la cupidité croissante de leur temps, aube de l'ère capitaliste. Platon avait tiré de cet enseignement socratique une espèce de modération, on pourrait dire de modestie, mais son condisciple aux leçons de Socrate, Antisthène, avait poussé à l'extrême cette protestation en fondant la secte des Cyniques déguenillés et pouilleux. Aristote avait pu voir un de ces cyniques en la personne de Diogène. On raconte que, pour se moquer de Platon et de sa méthode dialectique, Diogène, ayant entendu chercher à l'Académie la définition de l'homme, en tant qu'animal, avec des particularités différentielles telles que marcher sur deux pieds et avoir la peau nue, amena un coq plumé et cria : « Voilà l'homme selon Platon. » Evidemment cet esprit de pauvreté volontaire, pour le sujet d'un pays de nouveaux riches, comme Aristote, par surcroît agent d'un souverain qui se proposait de mener la politique et les conquêtes comme une affaire d'exploitation financière, devait paraître l'absurdité même.

Au contraire, Aristote devait se sentir secrètement plus de sympathie pour l'hédonisme, la philosophie du plaisir, qu'avait conçue un autre disciple de Socrate, Aristippe de Cyrène, et

qu'il était allé mettre en pratique ensuite à la cour de Denys le Tyran, à Syracuse, vivant dans le luxe et la débauche. Evidemment, ce Denys, qui était mort d'indigestion à la suite d'un festin crapuleux célébrant le succès d'une de ses tragédies à Athènes, ressemblait assez aux souverains de Macédoine et, en particulier, à leur digne successeur, Philippe, dont Démosthène, dans sa deuxième *Olynthienne*, traçait un portrait si frappant : « Outre ses vices, il a une vanité sans égale, disait-il : d'autre part, rencontre-t-il quelque honnête homme de bonnes mœurs, qui ne puisse supporter ses excès quotidiens, son ivrognerie, ses danses déréglées, il l'éloigne, il lui refuse tout crédit (18). » Aristote pouvait comprendre que les principes des Cyrénaïques plairaient mieux à Pella que la modération pythagoricienne ou même platonicienne.

Pour se confirmer dans cette opinion, Aristote n'avait qu'à penser au troisième voyage que Platon, déjà vieux, entreprenait six ou sept ans après son arrivée à Athènes, dans le but de réconcilier Denys le Jeune avec Dion. Déjà quelque trente ans avant, il lui en avait coûté la liberté, pour s'être mêlé des affaires politiques. Cette fois-ci, le résultat n'avait pas été plus heureux puisque, non seulement la réconciliation n'avait pu se faire, mais encore Platon avait perdu, à ce jeu, sa vieille amitié avec Dion. Il était clair que l'idéalisme plaisait moins aux tyrans que la doctrine facile de l'hédonisme.

D'ailleurs, il y avait à l'Académie même, un disciple capable de répondre, dans une certaine mesure, à cette aimable orientation, et c'était Speusippe, le propre neveu de Platon. Lui aussi exprimait, dans le domaine de la pensée, des affinités pythagoriciennes, mais à l'inverse de Xénocrate, il ne les mettait pas en pratique. Diogène Laërce dit qu'il était cupide, avare, débauché et coléreux : bref, il se laissait aller à ses vices.

A l'Académie devait encore arriver, quelque quinze ans plus tard, un très jeune homme, Tyrtamos d'Erésos (Lesbos) qui se distinguait par son charme personnel, le timbre de sa voix et ses talents d'exposition. Ce charme devait lui valoir le surnom de Théophraste et, de la part d'Aristote, une amitié qui ne se démentit jamais.

Il était encore venu deux jeunes garçons, originaires de Skepsis, bourg voisin d'Atarnée : Erastos et Corsicos. Ils étaient des « voisins » d'Hermias et leurs parents avaient dû connaître Proxène, le tuteur d'Aristote. Ce dernier n'était pas isolé dans

cette Académie où, selon l'esprit athénien, nationalités et tendances d'esprit diverses réalisaient un ensemble. Au sein de cette communauté pour le moins disparate, Aristote se faisait remarquer par son application à l'étude. Platon l'appelait le lecteur (ou le *liseur*).

En somme, il retrouvait à l'Académie le même éclectisme et la même indépendance individuelle que partout ailleurs à Athènes et, d'une certaine façon, la doctrine qu'enseignait Platon était aussi éclectique. On a pu dire que les éléments de sa philosophie n'avaient rien de foncièrement nouveau ou original, mais qu'ils étaient empruntés à divers de ses prédécesseurs. Ce qui faisait le génie de Platon, c'était de les avoir coordonnés avec cohérence et d'avoir, le premier, avec un esprit véritablement encyclopédique, envisagé, sous l'angle de cette synthèse philosophique, l'ensemble des connaissances humaines de l'époque.

On a pu dire aussi que le mérite principal de Platon est d'avoir proposé une conciliation véritablement dialectique entre les deux courants de pensée qui, à cette époque, d'une façon aiguë, comme en tout temps d'une façon latente, divisent les conceptions humaines, les unes contemplant exclusivement le mouvement apparent des choses, les autres la pérennité du monde : évolutionnisme et statisme.

L'évolutionnisme constituait, nous l'avons vu, une philosophie de gauche. Il est naturel que cette vision ait pris une ampleur considérable chez un peuple intelligent et habile, formé à l'individualisme par la division naturelle du pays en îles et en vallées, à l'amour de la liberté par la mer, les voyages, la montagne, à l'opportunisme et à l'habileté par des possibilités commerciales de premier ordre. Plus tard saint Paul devait confirmer l'impatience sans frein des Grecs et leur passion pour la nouveauté. En établissant des gouvernements démocratiques, les Hellènes avaient pleinement réalisé leur tempérament, du moins dans l'esprit ionien, l'âme dorienne étant, comme en témoigne l'histoire de Lacédémone, plus statique et plus hiérarchique. Toujours est-il que, pour employer l'expression de W. Pater, les forces centrifuges, à Athènes, l'emportaient sur les forces centripètes et devaient mener la cité à sa ruine mais il faut dire, pour être juste, à sa ruine dans un rayonnement, dans une sorte de radioactivité qui est le summum de la civilisation et qui, étant entendu que toutes les formes marchent à la mort et à la dispersion, même les moins généreuses, constitue toute la valeur humaine. Cette

expansion se traduisait à Athènes par les changements constitutionnels, la division des partis, la domination des factions, l'instabilité et la défaillance des hommes politiques comme Pausanias, Thémistocle, Miltiade.

La philosophie évolutionniste avait été proclamée, près d'un siècle et demi plus tôt, par Héraclite d'Ephèse et toutes les formules par lesquelles ce pessimiste avait exprimé sa vision du mouvement du monde, avaient servi de justification en quelque sorte, à l'instabilité athénienne : « Tout s'écoule; tout passe; rien ne reste »[1]. L'instabilité était devenue article de foi et, ce qui est plus grave, règle de conduite. Ceci frappa fortement Aristote qui devait rappeler cette opinion dans sa *Politique* (V. 12) : « C'est, disait Platon, l'ordre de la nature que rien ne soit éternel et que tout change après certaines périodes de temps. »

En opposition à l'école ionienne, l'école d'Elée, avec Parménide, avait insisté sur l'unité absolue du monde, professant qu'il n'existe, selon la raison, qu'un être unique, immuable, infini, les apparences multiples et changeantes n'étant que le voile, pour ainsi dire inexistant, émané de la dualité : terre-ciel. Parménide, déjà vieux, était venu, en compagnie de son disciple Zénon d'Elée, donner quelques conférences à Athènes et Platon, en l'entendant, y avait trouvé une telle révélation, qu'il parlait ensuite de « son père Parménide » et s'en était fortement inspiré.

En vérité, il est facile de retrouver dans les doctrines des Eléates, le reflet de la philosophie brahmanique, selon laquelle le monde des formes n'est que pure illusion (maya), non-être, tandis que l'existence positive et réelle appartient à l'Unique principe. Xénophane, près de trois siècles avant l'Académie, avait apporté cette vision aux Hellènes et même dans l'école ionienne, Thalès avait vu le monde empreint de la divinité unique.

Platon avait adopté cette doctrine. Pour lui, le Démiurge, l'Un, est la source d'images idéales et multiples mais immuables et groupées en une hiérarchie définitive, qui possède seule l'existence réelle, tandis que les choses appréhendées par nos sens n'en sont que des ombres et que même nos notions générales n'en représentent que de pâles reflets. Nos sens, en effet, ne perçoivent que le particulier, l'accidentel, tandis que notre entendement, notre intuition profonde, perçoit ces archétypes du monde idéal, ou plutôt les retrouve comme innés ou comme ressouve-

[1] Πύντα Χωρεῖ καὶ οὐδὲν μένει.

nances d'une vie antérieure. Ce monde des idées constitue ainsi une sorte de conscience (ou inconscience, selon le cas) de nature collective, assez semblable à la Raison Universelle à laquelle croyait Héraclite et que les hommes auraient reçue par une sorte d'aspiration.

Cet enseignement de Platon était comme un carrefour des philosophies helléniques : outre le principe unique des Eléates, Platon avait emprunté les idées ou images aux εἰδωλα de Démocrite qui, émanées des objets et perçues par nos sens, permettent notre perception du monde extérieur : du pythagorisme et de ses noumènes numériques, il avait conservé un certain aspect du monde idéal et de sa hiérarchie définitive. Et même son enseignement contenait la discrimination cherchée par Socrate entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas.

A juste titre, Abel Rey attache une grande importance au côté mathématique de l'enseignement platonicien. Les nombres et les figures abstraites constituaient un intermédiaire entre les objets sensibles et les idées pures; la notion pythagoricienne devenait ici la conception des rapports entre grandeurs : rapports déterminant nombres et figures, celles-ci dépassant le cadre de ceux-là, c'est-à-dire du calculable [1].

On peut même dire que Platon laissait une place à l'évolutionnisme d'Héraclite, mais limitée aux apparences des formes; l'Harmonie d'Héraclite régissait le monde idéal, tandis que sa Discorde et sa Nécessité gouvernaient le monde des formes. C'est ainsi que, dans le *Cratyle*, Platon fait expliquer à Socrate que tout change perpétuellement : il est important de ne pas perdre de vue que le monisme platonicien comportait la conception évolutionniste. Dans cette vision du mouvement cosmique, Platon accordait les rythmes de la vie aux rythmes de l'univers. Il disait que les plantes et les animaux subissent des vicissitudes qui tiennent aux révolutions célestes « plus courtes pour ceux qui ont peu à vivre, plus longues pour les autres » (*République* VIII). Enfin, en rapprochant encore les enseignements de l'Inde, le platonisme apparaît comme une synthèse vraiment dialectique de toute la pensée indo-européenne de l'époque.

D'ailleurs, Platon donnait d'autres échos de la sagesse brahmanique, en particulier avec sa théorie de l'âme immortelle, raison-

[1] Abel Rey. *La Maturité de la Pensée scientifique en Grèce.* Paris (Albin Michel), 1939, p. 300.

nable, survivant aux âmes concupiscible et irascible et capable de se réincarner. C'est même sans doute ce qu'il apportait de plus nouveau à la Grèce. Il est possible qu'il ait été chercher cette idée en Egypte, où il avait voyagé, mais il est également possible que les doctrines indiennes aient gagné l'Asie Mineure.

Si l'on en croit Platon lui-même (*Philèbe* 15) le problème de l'Unique ou du Multiple passionnait la génération. On peut dire que ce problème était au croisement des divers systèmes philosophiques de l'époque : W. Pater pense que la doctrine du mouvement d'Héraclite s'apparentait aux idées des Sophistes, des Cyrénaïques, tandis que l'immuabilité de Parménide avait des affinités avec l'enseignement de Socrate et des Cyniques. Il semble plutôt que l'évolutionnisme occupait le point crucial entre la sagesse antique et l'idéologie nouvelle.

Aristote dut penser qu'assurément une philosophie des archétypes n'avait aucune chance d'être jamais appréciée à la cour macédonienne et qu'on ne ferait jamais entrer la négation des valeurs matérielles dans l'esprit de ses compatriotes, encore moins qu'on y trouverait de quoi les fortifier dans la discipline impérialiste. Il n'avait pas eu grand effort à faire pour se souvenir que Pythagore et ses disciples avaient été assassinés à Métaponte par le tyran du lieu, comme séditieux, ni que Platon avait été traîné en esclavage par Denys l'Ancien, autre tyran. Sans doute mesurait-il les dangers d'une spéculation vraiment libre dans les régimes de tyrannie. En outre, et très sincèrement peut-être, lui-même ne manquait pas d'intelligence pour pénétrer ces théories idéalistes : seulement, avec son affectivité insatisfaite, il ne trouvait pas moyen de s'en « ressouvenir » et il semble bien qu'il ne suivit jamais Platon dans son pur idéalisme, ni dans ses réincarnations, autrement dit, en restant vingt ans à une école dont il n'admettait pas l'essentiel, il trahissait son maître sur le plan intellectuel. Rien ne l'aurait empêché de fréquenter d'autres écoles mais il voulait demeurer dans la plus célèbre.

Ce qui était grave, c'était cette dissension sur les principes directeurs. Il aurait été compréhensible qu'il s'écartât de telle ou telle application pratique, sans se sentir étranger à l'école, s'il avait adhéré au fond. Il aurait pu, notamment, ne pas suivre Platon dans ses conceptions sociales. Il lui aurait été possible de combattre son féminisme, car il y a là matière sentimentale. Il aurait pu ne pas admettre son sens de justice sociale qui voulait, non seulement que chacun soit mis dans la fonction appropriée

à ses aptitudes, mais encore que ses enfants puissent passer à une classe sociale supérieure s'ils en présentaient les qualités caractéristiques : il aurait été libre de conserver des préjugés sur la naissance et l'hérédité. Il lui aurait été, encore, loisible de ne pas mépriser les richesses et ne pas penser comme son maître que « l'or avait causé beaucoup d'iniquités dans le monde ». Il aurait pu, en raison de ses complexes, sentir la propriété comme une institution sacrée et désavouer l'idéal que Platon devait exposer dans la *République* : « Personne ne peut dire que telle chose en sa possession est sa propriété, mais tous possèdent toutes choses en commun ». Lui qui avait manqué de vraie famille dans son enfance, était capable de refuser que les enfants soient élevés en commun, loin de la famille et de son influence. Il aurait pu avoir le sentiment que le mariage possède un caractère sacré et rejeter non seulement la promiscuité, que Platon n'avait peut-être jamais préconisée, mais la totale liberté des unions, ce qu'il avait plutôt voulu dire. Certes ses oppositions sur des questions de détail, accessoires du point de vue purement philosophique, auraient suscité des dialogues piquants et auraient pu aboutir à des conclusions modifiées. Il est probable que tous les membres de l'Académie, avec la liberté d'esprit athénienne, ne pensaient pas, sur ces questions comme un seul homme mais, sans doute, aucun de ceux qui partageaient la vie de Platon (car l'Académie était une sorte de confrérie dont les disciples vivaient, d'une certaine manière, comme les membres d'une famille) ne différait, quant au fond, c'est-à-dire quant à la division cruciale proposée entre le plan idéal unique, immuable et le plan des apparences, multiples et changeantes, l'idéal étant regardé comme principal et essentiel.

Les historiens modernes, par conformisme sans doute, ont voulu qu'Aristote ait été un bon et loyal disciple. Ainsi Roland Gosselin dit que « malgré les critiques formulées par Aristote, dans ses notes, sur l'enseignement de Platon, les relations entre le maître et le disciple semblent avoir été cordiales », et il ajoute : « Mille fois, en vingt ans, Aristote aurait pu trouver occasion de rompre et d'ouvrir école en face. S'il est resté à l'Académie jusqu'à la mort de son maître, c'est pour le moins par respect et vénération. » Peut-on conclure aussi sommairement sans savoir tous les dessous personnels, mais peut-être aussi politiques, de cette Académie ?

D'ailleurs, les historiens de l'antiquité, auxquels il faut peut-

être attacher plus de poids, nous disent exactement le contraire. Selon Diogène Laërce et selon Elien, Aristote aurait, du vivant de Platon, élevé école contre école et même un jour, en l'absence de Xénocrate et de Speusippe, aurait poursuivi de ses critiques le maître alors octogénaire, de telle façon que ce dernier fut obligé de quitter l'Académie. Ces affirmations trouvent d'ailleurs appui dans une assertion d'Aristoxène, dans sa *Vie de Platon*, bien que là, Aristote ne se trouve pas nommé [1].

Et lorsque Aristote dut quitter Athènes pour des raisons politiques impérieuses (la guerre avec la Macédoine étant devenue inévitable), il prit congé de Platon, qui n'avait plus alors que quelques mois à vivre, d'une façon qui ne devait être ni reconnaissante, ni affectueuse. « Il quitta Platon du vivant de celui-ci, écrit Diogène Laërce, ce qui fit dire à Platon qu'Aristote l'avait frappé du talon comme un poulain qui donne une ruade à sa mère. »

La trahison n'était pas seulement intellectuelle, mais sentimentale.

[1] Cf. O. Hamelin. *Le Système d'Aristote.* Paris (Alcan). 1931.

V

HOMOSEXUALITÉ ET TRAHISON

Aristote avait donc quitté Platon au moment de la prise d'Olynthe. Philippe avait peut-être besoin de lui. En tout cas, ses contemporains le suspectèrent fortement d'avoir joué un vilain rôle en Chalcidique. Plus tard même, en 306, un neveu de Démosthène, Démocharès, précise qu'après la prise d'Olynthe, Aristote avait été chargé de signaler à Philippe les plus riches habitants de la ville, en vue du pillage et des rançons [1]. Il est possible qu'il ait agi comme chef d'un réseau d'espionnage dans sa région natale : son père y avait déjà travaillé. Plus tard, il aurait été chargé par Philippe d'établir la constitution politique de Stagire reconstruite [2].

D'ailleurs, la corruption servait à Philippe au moins autant que les armes. Si Olynthe avait succombé avant les renforts athéniens, c'était par la trahison de deux chefs militaires chargés de la défendre : Lasthènès, chef de la cavalerie, et Euthycratès son complice, qu'on retrouvera dans la suite. Toute la Grèce fourmillait d'agents secrets, mais c'est à Athènes qu'ils étaient peut-être le plus impudents; ils envahissaient l'ecclésia et s'efforçaient de dériver les réactions nationales où ils répandaient de fausses nouvelles. Démosthène commençait à les démasquer ouvertement, tant le scandale était patent. « Dès qu'il est ici question de Philippe, dit-il, dans son discours sur le Chersonèse (52 et 59), aussitôt quelqu'un se lève pour dire combien il est agréable de vivre en paix, combien il est onéreux d'entretenir une grande armée. Il y a des gens,

[1] Ed. DERENNE. *Les Procès d'Impiété intentés aux Philosophes à Athènes.* 1930. T. XLV, ch. VI.

[2] DIOGÈNE LAËRCE.

disent ces hommes, qui veulent dilapider notre argent... et ainsi de suite, propos par lesquels il vous font tout remettre à plus tard et donner à Philippe le moyen d'exécuter tout tranquillement ce qui lui plaît... Ils y gagnent votre faveur et le salaire convenu... D'où vient-il donc qu'il peut, lui, si ouvertement faire campagne, violer le droit, prendre des villes, sans que jamais aucun de ces hommes convienne qu'il commence la guerre et qu'au contraire, ceux qui vous conseillent de ne pas le laisser faire, de ne pas tout lui abandonner, sont accusés par eux de la susciter ? C'est qu'ils veulent détourner votre colère sur ceux qui vous donnent de bons conseils pour que vous les mettiez en jugement au lieu de vous défendre contre Philippe... Il faut honnir ceux qui sont vendus à cet homme et les faire périr sous le bâton. Jamais, en effet, vous ne viendrez à bout des ennemis du dehors tant que vous n'aurez pas châtié les ennemis du dedans. De toutes les villes, la nôtre est la seule où l'impunité soit assurée à qui parle dans l'intérêt de nos ennemis, la seule où l'on puisse, sans aucun risque, se faire payer par eux pour ce qu'on dit, alors même que vous êtes dépouillés, vous, de ce qui vous appartient... C'est pourquoi parmi nos gens, il en est qui, de mendiants deviennent riches tout à coup, passant de l'obscurité et du mépris à la considération et à la renommée, tandis que vous, au contraire, vous passez de la considération au mépris, de la richesse au dénûment [1]. »

Un procédé habituel de ces agents consistait en effet à retourner les accusations qui auraient dû peser sur eux. Démosthène allait en faire plus tard l'expérience.

Tout ceci est aujourd'hui bien banal, mais Philippe, à cette époque, tirait avantage de la nouveauté du procédé. Jusque là, la guerre avait conservé sa dignité, comme un beau sport ou un jeu régulier. On n'aurait pas admis la trahison; on se serait senti déshonoré d'user des procédés déloyaux. On respectait les traités et les serments. Avec Philippe, l'intérêt s'était déplacé de l'honneur vers le profit; le résultat justifiait le procédé. Chaque fois qu'un individu, dans l'humanité policée, prend l'initiative de rejeter les conventions des lois et des usages acquis par la civilisation, pour revenir à la violence ou à la ruse de la vie sauvage, il trouve naturellement l'occasion d'avantages immédiats, de même qu'un bandit armé faisant irruption dans une bonne société.

[1] Collection G. Budé. T. II, p. 79-60. Trad. M. Croiset, 1925.

Il était normal qu'un barbare comme Philippe fût l'instigateur d'un tel système.

L'histoire ne nous a rien conservé de certain sur l'itinéraire d'Aristote quittant Athènes. Il est impossible d'établir ce qu'il put faire ou ne pas faire en Chalcidique, le pays déjà prospecté par son père. Nous le retrouvons seulement en 347 à Atarnée, auprès d'Hermias, l'eunuque de l'Académie. Ce dernier avait quitté Athènes quatre ou cinq ans auparavant pour venir d'abord assister son maître Euboulos dans la gestion de ses Etats et, peu après, prendre sa succession. L'ancien esclave devenu roi du jour au lendemain, avait pris un rôle d'autant plus important que son pays, soustrait à l'ancienne domination des Perses, formait comme un bastion avancé contre le Grand Roi et pouvait, à ce titre, intéresser les puissances de l'Hellade.

Hermias était habile. Pour se faire admettre de la population, il avait pris des allures démocratiques, mais il savait fort bien se défaire de ses adversaires et extorquer leurs biens. « Au début, disent G. Glotz et R. Cohen, il ne possédait en dehors de la ville que des rochers et quelques bicoques, mais il étendit peu à peu son autorité sur toute la côte qui faisait face à Lesbos, jusqu'à Assos. » Il envoyait des gouverneurs dans les principales localités assurer sa domination. Il bénéficiait du fait que les satrapes voisins étaient en révolte contre le roi des Perses. Les Grecs du voisinage le traitaient en souverain : il recevait les messagers chargés de lui annoncer la célébration des panégyries éléennes; il concluait une alliance avec Erythrées. Pour rehausser son prestige, il envoyait ses chevaux prendre part aux courses de chars, cependant que, pour grossir son trésor, il molestait les habitants de Chio et de Mitylène.

Son Etat tendait à devenir une puissance et, comme il avait compris, à l'Académie, l'importance morale de la vie intellectuelle, il avait entrepris de créer à Assos une sorte de centre universitaire. Il y avait attiré quelques disciples de l'Académie, entre autres Xénocrate, puis, tout naturellement, Erastos et Corsicos de Skepsis qui, rentrés chez eux dans le voisinage, avaient un intérêt non seulement moral mais aussi sans doute matériel à rester en bons termes avec lui.

D'ailleurs ceux-ci et Hermias lui-même, étaient loin d'avoir rompu avec Platon. On possède une lettre que celui-ci, revenant de son dernier voyage en Sicile, en 351, aurait écrite à ses trois élèves, Hermias, Erastos et Corsicos, pour leur recommander

l'union [1], mais on croit comprendre dans sa lettre des allusions à un danger politique : « Vous habitez dans le voisinage les uns des autres, dit-il, et vous avez toute facilité pour vous rendre mutuellement de très grands services. Car la puissance d'Hermias, sous tous les rapports, s'agrandira moins par la multitude des chevaux ou de tout autre attirail de guerre, ou par l'accroissement des richesses que par la possession d'amis sûrs et à l'âme saine. Erastos et Corsicos... en plus de la science des idées, cette belle science, ont encore besoin de celle qui consiste à se garder des méchants et des injustes, ainsi que d'une certaine force de défense : ils sont inexpérimentés parce qu'ils ont passé une grande partie de leur vie avec nous, gens tranquilles et sans malice. Or, cette capacité, Hermias la possède par nature — je le crois du moins car *je n'ai pas encore eu beaucoup de contacts avec lui* [2], et par l'habileté, fruit de son expérience. »

Peut-être Platon comptait-il sur Erastos et Corsicos pour faire prévaloir l'influence athénienne à Assos, alors que la république avait le plus grand besoin de se sentir des alliés ? En tout cas, la lettre nous indique quelles machinations se tramaient à la cour d'Hermias et l'habileté avec laquelle ce dernier évoluait parmi elles.

C'était bien la place d'un homme comme Aristote : il pouvait y venir comme ami d'Hermias, au nom de la tendre affection qui l'unissait à lui, ou comme philosophe, pour faire des leçons à la nouvelle université d'Assos, ou comme agent de la Macédoine, avide, elle aussi, d'étendre son influence politique. Peut-être même venait-il à ce triple titre ?

Il semble qu'une amitié sincère ait uni Aristote et Hermias, à en juger par ce qui devait être déballé plus tard, au procès d'impiété : il paraît également certain qu'une pareille amitié

[1] Platon œuvres complètes ; T. XIII. Première partie par Jos. Souilhé. Paris. *Les Belles Lettres.* (Collect. G. Budé), 1926, p. XCI.

On a contesté l'authenticité de cette lettre parce que l'auteur y aurait écrit qu'il ne connaissait pas Hermias — mais je demande respectueusement aux hellénistes si le texte dit bien qu'il n'avait pas vu Hermias ou, plutôt, qu'il n'avait pas encore réussi à comprendre son vrai caractère ?

[2] La traduction de J. Souilhé dit : « car je ne le connais pas personnellement ». La phrase grecque est la suivante :

Ταύτηγ δαῦτην δύναμιν Ἑρμειας μοι φαίνεται φύσει τε, ὅσα μήπω συγγεγονοτι, καὶ τέχνῃ δι' ἐμπειρίας εἰληφέναι.

était franchement homosexuelle [1]. D'une part, les mœurs de l'eunuque, la manière dont il avait su se faire aimer d'Eubulos jusqu'à lui succéder, sont assez suggestives; d'autre part, Aristote devait donner, dans son testament, la preuve évidente de son homosexualité : comment, dans ces conditions, leur rapprochement n'aurait-il pas eu ce caractère? A ce moment, Aristote était célibataire et on peut supposer qu'un homme aussi actif n'était pas privé de toute satisfaction sexuelle.

Est-ce aussi une présomption ? Aristote devait consacrer deux livres entiers de son *Ethique* (VII et IX) à l'amitié, ce qui paraît une place bien considérable. Il devait expliquer, avant tout, que l'amitié est une vertu ou implique une vertu (comme s'il s'agissait de se justifier). Il devait ajouter que les amis sont indispensables au bonheur : « Comment pourrions-nous assurer notre prospérité sans l'aide d'amis et comment pourrions-nous en jouir sans amis pour la partager ? Dans notre jeunesse, nous avons besoin de leur avis et, dans notre vieillesse, de leurs soins; quand nous sommes à la fleur de l'âge, ils nous donnent l'occasion d'accomplir de nobles actions : ils nous aident à penser et à agir. » De nos jours, on n'oublierait pas l'amour comme élément du bonheur : Aristote n'a parlé que de l'amitié. Evidemment, il avait été formé par Platon — et c'est sans doute ce sens particulier de l'amitié qu'il a le plus respecté de tous les enseignements de l'Académie.

Dans toute l'*Ethique*, c'est seulement à propos de l'amitié qu'Aristote entrevoit un peu d'altruisme. Evidemment, le sujet le touchait profondément : encore n'était-ce pas un altruisme pur, car Aristote ne semble pas avoir été une nature tout à fait généreuse : l'amitié est un échange et suppose une réciprocité. Mais ce que nous possédons de plus significatif pour juger de la psychologie profonde d'Aristote dans sa vie affective, c'est l'interprétation originale qu'il donne à l'amitié. Il la conçoit comme le sentiment d'une projection de soi-même dans l'ami ou d'une identification. C'est la justice, non pas entre un homme et lui-même, mais entre deux parties de lui. L'amitié est une relation de désintéressement et de sympathie, relation qui existerait également à l'intérieur de l'homme. Il parle positivement de gens qui traitent leurs amis comme d'autres moi ou d'autres parties d'eux-mêmes. Il y a des amitiés d'utilité, de plaisir et de « bien ». Or, l'identification est un des processus psychiques

[1] C'est l'opinion d'un historien érudit comme W. Jaeger.

les plus typiques de l'homosexualité. L'homosexuel souffrant d'un développement simultané et anormal des tendances masculines et féminines, se trouve soulagé quand il peut projeter cette dualité hors de son moi, dans le couple qu'il forme avec son ami : alors, l'un incarne la virilité, l'autre la féminité (les rôles étant réversibles d'ailleurs à l'occasion). Le danger est seulement dans la fragilité et la reversibilité du rythme et certaines explosions de haine ne sont pas rares dans de telles relations. Malgré cela, pour des natures doubles, la réalisation d'un couple affectif est une solution, un gage d'équilibre, mais pour que la projection soit possible il faut que les amis aient assez de traits communs entre eux. Un intersexuel psychique réalise moins bien ces relations avec un individu bien typé dans le sexe opposé qu'avec un autre intersexuel. On pourrait conclure, selon l'expérience psychanalytique, que l'interprétation de l'amitié par Aristote est la meilleure preuve de son homosexualité fondamentale.

Assurément, s'il souffrait quelquefois d'un sentiment atténué de sa virilité, Aristote devait se sentir soulagé au contact de l'eunuque. Là il reprenait toute sa valeur sexuelle et il se sentait plus homme dans la mesure où l'autre se faisait plus féminin. D'une certaine manière, la pratique d'une amitié de ce genre pouvait servir de culture virile et faire avancer Aristote d'un pas vers la sexualité normale (ce qui devait arriver d'ailleurs).

On peut donc penser qu'un lien affectif très réel existait entre Aristote et Hermias, mais l'amitié seule suffirait-elle à expliquer le séjour d'environ trois ans qu'il fit chez lui ? Pour un homme qui aurait été sans emploi et sans ressources, s'il n'avait été espion (car il ne se serait certainement pas enrichi à l'école de Platon), il y aurait eu mieux à faire que de flâner dans des amours masculines, surtout pour un homme ambitieux et actif comme Aristote. Pour un espion au service d'un souverain aussi entreprenant que Philippe, il y avait aussi mieux à faire que de goûter la pure amitié, surtout pour mériter la récompense qui n'allait pas tarder. Aristote devait donc avoir quelque mission, mais laquelle ?

La situation politique d'Hermias était assez délicate. Il ne devait l'indépendance de ses Etats qu'à une révolte contre la Perse. Le Roi des Perses, à ce moment Artaxerxès Ochus, avait entrepris de consolider son pouvoir, mais avait essuyé des échecs, d'abord en Egypte où, quatre ans auparavant, Nectanebo, assisté de l'Athénien Diophantos, l'avait repoussé sur le Delta : puis Sidon et Chypre s'étaient révoltées : un de ses satrapes

rebelles, Orontès, aidait même les Athéniens à reprendre pied à Lesbos. Hermias pouvait donc trouver là une occasion d'augmenter sa puissance au détriment de la Perse, mais il se trouvait tout de même dangereusement isolé. Il aurait été naturel qu'il cherchât une alliance valable. Or, il est probable que Philippe avait fait des propositions. « Hermias entretenait de mystérieuses relations avec Philippe de Macédoine, peut-être à l'instigation d'Artabazos (satrape révolté), et par l'intermédiaire d'Aristote. » [1]

Au moment où Aristote était arrivé à Atarnée, en effet, les affaires de la Perse allaient mal : les intérêts de la Macédoine, aussi bien que ses rancunes héréditaires, se tournaient contre ce pays. On conçoit qu'Hermias et Philippe pouvaient envisager les avantages d'une coopération.

Il est probable qu'Aristote ne restait pas inactif et on peut soupçonner son intervention en divers endroits. Ainsi, une référence d'Isocrate [2], datant de cette époque et s'attaquant aux philosophes qui s'étaient établis au Lycée et le traitaient avec un respect insuffisant, a été considérée comme visant, entre autres, Aristote. S'il en était ainsi, dit Ross, il faudrait supposer qu'à cette époque, Aristote aurait fait à Athènes une visite dont ses anciens biographes n'auraient rien su. Ce n'est pas impossible.

En effet la situation politique de la Grèce avait évolué singulièrement vite depuis qu'Aristote avait quitté Platon. Tandis que, ce dernier mort, Speusippe avait pris la direction de l'Académie, Philippe devait faire parler de lui.

Il est certain que la prise d'Olynthe avait réveillé les Athéniens. Ils comprirent que c'était entre eux et la Macédoine une lutte à mort et ils ne se trompèrent pas. C'est alors que devaient se précipiter au premier plan la question de la Perse et décider du sort d'Hermias.

Il est des historiens érudits qui croient à une certaine indétermination des choses : « Après la prise d'Olynthe, pense Rob. Cohen, Philippe se serait allié à Athènes si elle avait reconnu ses conquêtes. » Pourtant, en considérant le dynamisme psychologique des individus et des entités humaines, il semble plutôt que l'ambition macédonienne élaborée depuis plus d'un demi-siècle et ses visées d'hégémonie ne se seraient pas arrêtées là. Au demeu-

[1] *Histoire Ancienne.* T. IV, par *Glotz, Cohen, Roussel.* Paris (Press. Universit.), 1938, p. 12.

[2] *Panathènaicus,* 18 et suiv.

rant, les Athéniens le comprirent clairement. Ils essayèrent une coalition contre la Macédoine mais, là encore, tous les ressorts étaient mystérieusement paralysés et ils se heurtèrent à l'indifférence générale. Il est évident que les influences occultes travaillaient. Ils se contentèrent d'envoyer, sous les ordres de Charès, une flotte bloquer les côtes de Macédoine et Charès, après entente avec le roi des Odryses, Kersobleptès, mit garnison dans quelques places de la côte de Thrace. Cependant les Athéniens savaient bien qu'ils ne pourraient guère rentrer en possession d'Amphipolis. Philippe, de son côté, faisait discrètement savoir qu'il aimerait conclure avec eux. Alors Démosthène lui-même cessait de faire opposition et Philocrate proposait d'ouvrir les négociations. C'est alors que les Athéniens se résignèrent à la paix, sans se faire probablement beaucoup d'illusions sur la valeur de celle-ci. Toutefois, l'impudeur et la grossièreté du barbare devaient encore dépasser les prévisions les plus pessimistes. Aristote pouvait se féliciter de ne plus être visé par les Athéniens.

Ceux-ci envoyèrent donc à Pella une ambassade de six dignitaires dont Démosthène et ses adversaires politiques Eschine et son frère Philocrate. Cette délégation fut l'objet d'une grande réception, mais les envoyés ne virent pas Philippe. Ils reçurent seulement de ses hommes de confiance, Parménion et Antipatros, la promesse d'une conciliation avec les Phocidiens et d'une suspension momentanée des opérations en Chersonèse. Tous les alliés d'Athènes devaient être inclus dans les négociations. A la suite de ces assurances, l'Assemblée vota la paix, le 21 avril 346, sur cette base que chacun des deux partis garderait ce qu'il possédait au moment de l'échange des serments. Ici, l'affaire devint très louche. Pour obtenir l'assentiment de Philippe, la même ambassade se remit en chemin, mais s'attarda en route d'une façon inexplicable. C'est seulement après quarante jours qu'elle rencontra le roi et ce dernier s'arrangea pour retarder la cérémonie jusqu'au début de juillet, après avoir copieusement agrandi son occupation.

Au retour, Démosthène se sépara nettement de ses compagnons d'ambassade et proposa au Sénat mécontent de ne pas leur accorder les honneurs habituels, la mission ayant été déplorable. L'assemblée se déclara heureuse de sauver la paix et les finances. Cependant, on ne tarda pas à apprendre que, malgré ses bonnes assurances, Philippe dévastait entièrement la Phocide, rasait toutes les villes et vendait les habitants (il n'y avait pas, pour lui,

de petits profits). En outre, il entendait se faire rembourser personnellement les sommes volées au sanctuaire et, prenant pour lui les deux voix dont les Phocidiens disposaient au Conseil Amphictionique, entendait siéger à Delphes. Il devenait évident que la Macédoine avait grossièrement trompé tout le monde.

On peut dire qu'à ce moment les jeux étaient faits. Avant la guerre sacrée, Athènes aurait encore pu réagir et dresser toute la Grèce contre la Macédoine, pour l'arrêter et la réduire. Mais il est des blessures de prestige qui sont plus terribles que les pires désastres et Philippe savait assez la valeur de ces faits moraux pour comprendre qu'il aurait désormais le champ libre. Il savait aussi qu'Athènes était assez corrompue par les soins de ses agents pour être entièrement paralysée et facile à manœuvrer selon ses desseins. La veulerie et la trahison étaient telles qu'on ne devait même pas se décider à condamner Eschine, accusé par Démosthène de haute trahison au moment de la reddition des comptes de l'Ambassade. Ce n'est même que plus tard, grâce à un nouvel assaut de Démosthène, secondé d'Hyperide, que Philocrate fut condamné et Eschine ne fut absous qu'à trente voix de majorité. Les ressorts psychologiques ne fonctionnaient plus.

Les agents de Philippe étaient de plus en plus nombreux à Athènes : l'or du Pangée servait à les payer. Ils avaient même constitué un parti macédonien assez affirmé, avec Eschine, Philocrate; d'autres hommes politiques comme Euboulos et Phocion se bornaient à soutenir un pacifisme à tout prix, au moins douteux. Démosthène était à peu près seul à défendre sa patrie. Il avait même conçu un plan qui aurait pu la sauver *in extremis*, sous la forme d'une alliance avec la Perse, à laquelle il fallait intéresser le Péloponèse. A ce moment en effet, le Grand Roi venait, par un brusque revirement de fortune, de reprendre une puissance considérable et tout le jeu des alliances tendait à se renverser. De proie facile à dépecer, la Perse était devenue une force avec laquelle il fallait compter. Philippe, de son côté, avait renoncé au projet de l'attaquer, et pouvait comprendre le danger qu'il trouverait à l'avoir pour ennemie. Aussi, tandis que Démosthène, laborieusement, réussissait à se faire envoyer comme ambassadeur dans le Péloponèse pour préparer cette alliance, le Macédonien avait déjà intrigué pour l'empêcher. Des fautes diplomatiques, ou plutôt encore des trahisons imputables en particulier à Androtion, devaient faire échouer les pourparlers avec la Perse.

La suprême chance, « dernier sourire de la fortune », dit Rob. Cohen, avait encore échappé à Athènes et Philippe avait réuni tous les atouts.

Aristote avait conservé son centre d'activité auprès d'Hermias pendant que s'étaient déroulés la duperie de l'ambassade athénienne en Macédoine, l'installation de Philippe aux Amphystionies et tout le revirement de politique concernant la Perse. D'Atarnée, il avait pu suivre la marche des événements. Il avait vu Artaxerxès soumettre l'Egypte rebelle, détruire à tout jamais la royauté des Pharaons et se rendre libre du côté des Grecs, puis se retourner vers cette principauté d'Hermias qui restait « comme une épine enfoncée dans son empire ».

Dès ce moment, Philippe ne songeait plus à se servir d'Hermias pour attaquer la Perse. Tout au contraire, il voulait conclure avec sa puissance rénovée l'alliance qu'il avait fait manquer aux Athéniens.

Alors, il advint qu'Hermias fut attiré dans un guet-apens par le Rhodien Mentor qui s'était mis au service du Grand Roi pour l'aider à reformer son empire. Hermias, ne pouvant plus compter sur Philippe, n'ayant plus rien à attendre d'Athènes vaincue, n'avait plus d'autre ressource que de faire sa soumission à Artaxerxès. Mentor, pressenti, feignit d'accepter ses propositions, mais s'assura de sa personne en le capturant au cours d'une entrevue, puis réussit à occuper ses villes, en leur adressant des instructions scellées du nom d'Hermias. L'eunuque fut expédié à Suse. Là, Artaxerxès Ochos, désespérant de lui arracher par la torture le secret de ses négociations avec Philippe, le fit mettre à mort.

Aristote eut-il quelque responsabilité dans cette affaire? C'est plus que probable. N'était-il pas, selon toute vraisemblance, l'agent macédonien? Or, à ce moment, la politique de Philippe, qui aurait pu être contraire à Artaxerxès tant que celui-ci était vaincu, commençait à lui devenir favorable. La Macédoine avait intérêt à s'unir à lui. L'alliance allait être conclue, ou venait de l'être, au moment où Hermias fut sacrifié. Il est possible qu'Aristote ait reçu des ordres pour favoriser le guet-apens; il est possible qu'il n'ait rien osé faire pour l'empêcher, à supposer qu'il en ait eu le moyen. Ce qui est plus sûr, c'est qu'en servant les desseins de Philippe, dans son revirement, il ait acculé Hermias à sa perte En effet, la perspective d'une alliance macédonienne avait pu lorsqu'il était encore temps de chercher un autre appui ou de

prendre une autre attitude, l'engager dans une impasse. Or, les tractations avec Philippe devaient tout naturellement passer par Aristote : c'est le secret de ces négociations qui avait irrité Artaxerxès au point qu'il essaya tous les moyens de les faire raconter par Hermias avant de le mettre à mort. S'il n'avait rien fait de plus, Aristote aurait encore été l'agent d'une trahison.

On peut supposer que celle-ci, pour une fois, ait été une épreuve, que le Stagirite ait eu un effort à soutenir pour sacrifier une affection à sa discipline d'agent secret : le thème est en effet très dramatique et Aristote devait vraisemblablement en garder un vif sentiment de malaise, d'où ses démonstrations ultérieures d'attachement à la mémoire d'Hermias. Cependant, il est probable qu'en dépit d'un conflit intérieur, Aristote avait finalement accepté la responsabilité de son rôle.

Pour en arriver là, il lui suffisait d'utiliser l'ambivalence de ses relations affectives : il n'avait qu'à se laisser glisser sur la pente de ses complexes. Les revirements sentimentaux sont particulièrement fréquents dans les relations entre invertis.

L'attachement homosexuel, en effet, comporte, outre la projection dans le partenaire d'une partie de soi-même, le renversement nécessaire de l'instinct ordinaire de rivalité qui tend à dresser les mâles les uns contre les autres, en des combats mortels, dès que l'impulsion sexuelle est donnée. Par renversement, cette rivalité homicide devient amour, équivalent égal et de sens contraire, mais c'est toujours un amour fragile, instable, explosif. Bien souvent, cet amour homosexuel mène au crime, crime dit passionnel, généralement inexplicable par des motifs rationnels et attribué à la jalousie, parce que la jalousie peut précisément résulter du renversement de l'amour en haine. Aristote connaissait bien ce mécanisme psychologique, car il devait, dans sa *Politique* (V. 10.) en citer des exemples : « Derdas conspira contre Amyntas qui se vantait d'avoir cueilli la fleur de sa jeunesse. Cratée conspira contre Archélaüs qui l'avait tourmenté pour jouir de lui (injure déjà plus que suffisante). » Dans le plus grand nombre des cas, les rencontres homosexuelles sont sans lendemain, ce qui est une façon plus policée d'en finir. C'est surtout celui qui a joué le plus de sa féminité dans l'affaire qui est susceptible de rejeter, supprimer, tuer son partenaire lorsqu'il se ressaisit, l'excitation étant passée.

Au demeurant, ces revirements ne sont pas définitifs. Les homosexuels peuvent passer par des alternatives d'amour et de

haine. Ils peuvent adorer celui qu'ils viennent de tuer. Toute leur psychologie est double ou ambivalente.

Aristote partit après l'incident. Il était décidément semblable à ces oiseaux de mauvais augure dont l'arrivée présage quelque malheur et qui s'en vont une fois le mal consommé.

Il partit donc, mais ce qui est intéressant, au point de vue psychologique, c'est qu'il emmena avec lui une jeune femme nommée Pythias, qui vivait auprès d'Hermias — sa sœur, disent les uns, sa nièce disent les autres, sa concubine dit Aristippe (d'après Démétrios de Magnésie) — et l'épousa. C'était, selon des historiens comme R. Gosselon, pour lui épargner la captivité, mais pour cela le mariage n'était pas nécessaire. Il est probable que des liens affectifs l'attachaient à cette femme.

D'abord, pourquoi Hermias, eunuque et homosexuel, vivait-il avec une femme, même de sa famille ? Il faut savoir que le fait est fréquent chez les homosexuels : on rencontre des garçons, invertis au point de pratiquer la prostitution avec des hommes, qui éprouvent le besoin de vivre avec une femme. Il s'agit toujours du soulagement qu'on éprouve à projeter en un autre être une tendance qu'on possède en soi-même, mais avec laquelle on n'est pas entièrement d'accord. Si Aristote pouvait se sentir plus viril auprès de l'eunuque, par contre, ce dernier était moins châtré en présence d'une femme, surtout d'une jeune femme auprès de laquelle il pouvait, au moins socialement, jouer un rôle d'homme. C'était une compensation.

Donc, cette femme avait dû jouer un rôle affectif entre les deux hommes. Mais lequel ?

Il faut savoir que beaucoup d'invertis masculins qui ne sont pas atteints d'impuissance auprès des femmes, éprouvent le besoin de dominer une femme, dans laquelle ils ont projeté au préalable, en vertu d'une identification partielle, leur propre féminité : c'est un moyen de se sentir mâles. Naturellement, cette domination s'opère non sur le mode pleinement viril de protection et de direction bienfaisante, mais sur le mode plus infantile d'une tyrannie exigeante. Lorsque ces invertis se mettent à avoir honte de leur féminité, ils s'appliquent alors à humilier la femme qui est devenue le symbole de cette féminité honteuse et ils la prostituent. Les souteneurs sont tous invertis psychiquement et le plus grand nombre d'ailleurs pratiquent les relations homosexuelles. Qui sait si Hermias n'avait pas à sa disposition une jeune femme (une concubine, dit Aristippe) pour l'offrir à ses amis le jour où

il n'avait pas envie de se donner lui-même? Ce genre de perversion est actuellement assez fréquent et la pratique des orgies en commun n'est qu'une variante pour gens du monde qui n'ont pas besoin d'en faire argent : il s'agit toujours d'homosexualité plus ou moins latente ou consciente. Evidemment, dans le cas de Pythias, nous sommes réduits à de pures hypothèses, mais cette parenté douteuse rappelle trop les « nièces de curés » pour n'être pas suspecte.

On comprend qu'Aristote ait pu s'attacher à cette femme. Pour lui aussi, elle représentait une émanation de son ami, la quintessence de sa féminité. En laissant glisser son désir d'Hermias à cette partie d'Hermias qu'était Pythias, il avait pu avoir tout à coup la révélation de ses capacités viriles auprès des femmes. Les Athéniens devaient, plus tard, en faire des gorges chaudes. « Aristote, nous rapporte Aristippe, dans le premier livre de ses *Plaisirs des Anciens*, prit de l'amour pour la concubine d'Hermias, l'obtint en mariage, et en eut tant de plaisir qu'il lui fit faire des sacrifices comme ceux que les Athéniens font à Cérès et que, pour remercier Hermias, il fit, à son honneur, un hymne ». (Diogène Laërce.) Il est possible aussi que l'éviction de l'autre homme, considéré alors comme rival, ait sollicité une manifestation normale de virilité. Aristote avait alors trente-neuf ans; on ne lui avait pas connu de liaison féminine avant, et on peut supposer que ce n'était pas tout à fait la mode chez Platon.

On observe chez les invertis des crimes assez paradoxaux à première vue mais déterminés par les mécanismes inconscients dont nous venons de parler et qui peuvent éclairer la situation psychologique d'Aristote. Nous avons eu connaissance du cas suivant : un homosexuel, après avoir entretenu des rapports amoureux avec un garçon, se tourna vers la sœur de ce dernier et en fit sa maîtresse. Il avait l'habitude, dans l'intimité, de raconter au frère comment sa sœur se comportait érotiquement avec lui. Un jour, sans que rien ait pu faire prévoir ce geste, il tira des coups de revolver sur le frère endormi à ses côtés après des relations amoureuses. Il venait d'instituer par testament la sœur sa légataire universelle. Immédiatement après, il se suicida sans que personne puisse comprendre les motifs de sa conduite. Le cas d'Aristote, menant à la mort son partenaire sexuel après avoir possédé une femme apparentée à ce dernier, est identique, au suicide près.

Aristote épousa donc Pythias et partit se mettre à l'abri avec

elle, à Mitylène. De leur union naquit une fille qui prit le même nom que sa mère. Platon avait estimé que le bon âge pour la procréation est, pour les femmes, de vingt à quarante ans et, pour les hommes, de trente à cinquante-cinq. Aristote fut sans doute particulièrement satisfait et fier de son propre mariage car il affirma de son côté que « le véritable âge pour marier les filles est à dix-huit ans et pour les hommes à trente-sept ans environ. » C'est, à un an près, l'âge qu'il avait lorsqu'il connut sexuellement Pythias. Il ajoute : « Par là se fera en pleine vigueur la conjonction des corps et la génération cessera ensuite en temps convenable pour l'un et pour l'autre. » *Politique* (VII. 17).

En se rendant à Mitylène, puis à Lesbos, les jeunes mariés acceptaient une invitation de Théophraste, le charmant ami de l'Académie. Ce dernier avait quitté Athènes peu après Aristote. Peut-être n'avait-il pas été satisfait de voir Speusippe, avec ses tendances trop mathématiques et pythagoriciennes, prendre la direction de l'Académie ? Peut-être avait-il voulu rejoindre Aristote ? Peut-être, surtout, rentrait-il, à vingt-six ans, dans son pays, simplement parce qu'il était de condition modeste (son père exerçait le métier de foulon) et devait songer à son avenir.

Les deux amis semblant s'être livrés là à des études sérieuses de sciences naturelles. Aristote se réfère très souvent, dans ses écrits, à des faits d'histoire naturelle observés dans la région. Théophraste devait écrire surtout des traités sur les mêmes sujets : vents, pierres, feu, poissons, végétaux, et son *Histoire des Plantes*, en partie conservée.

Ce fut peut-être là une période d'étude, mais ce fut peut-être autre chose. En effet, les Athéniens avaient, quelques années auparavant, repris leur influence à Lesbos, grâce au satrape Orontès, révolté contre Artaxercès. Il y avait sans doute là un travail politique à faire. Ne pourrait-on pas supposer aussi, comme le suggérait M. Rob. Cohen, dans une entrevue qu'il m'accorda quelques jours avant sa mort si soudaine, que ce prétendu séjour à Mitylène et à Lesbos, aurait servi à masquer l'absence réelle d'Aristote, en réalité chargé de mission pour la Macédoine et dépêché à la cour du Grand Roi ? Il avait des galons à gagner. Dans ce cas, il y aurait eu voyage clandestin en Perse, comme celui que suggère W. Ross à Athènes après un faux départ. On comprendrait, dans cette hypothèse, que l'abondance des références sur les observations faites dans cette région n'ait été qu'une feinte de plus.

D'une part, une mission de ce genre pourrait expliquer la faveur insigne qui devait s'ensuivre; d'autre part, on se représente mal un homme aussi occupé qu'Aristote, se contentant d'herboriser en voyage de noces.

A ce moment, Philippe ayant mis la Perse de son côté aurait pu s'attaquer aux Athéniens : il jugea que l'affaire présentait encore quelques risques et préféra continuer à miner Athènes par la trahison et les intrigues, jusqu'à complète corruption. Il se contenta d'agir dans les zones de second ordre. Il voulait avant tout consolider ses alliances en isolant son ennemie. Il réussit à amener presque tout le Péloponèse sous son protectorat. Ses partisans s'efforcèrent de prendre le pouvoir à Mégare.

Lui-même jugeait bon d'endormir les Athéniens par des discours. Il envoya à Athènes un orateur, Python, pour proclamer ses bonnes intentions méconnues et se plaindre des attaques dont il était l'objet de la part de Démosthène et d'autres. Il voulait faire une contre-propagande au scandale soulevé par le procès de Philocrate, l'auteur du traité de paix de 346, au cours duquel il était devenu évident pour tout le monde que Philocrate aussi avait été corrompu par ses soins. Il y réussit d'ailleurs assez pour que Démosthène ne puisse plus obtenir justice contre Eschine : il tenait vraiment les fils des marionnettes.

Cependant, Aristote, de l'endroit problématique où il se trouvait, pouvait contempler dans le ciel une nouvelle comète [1]. Chacun tend à rapporter les spectacles rares aux circonstances de la vie et à en noter la coïncidence. La première qu'il avait observée, lorsqu'il était âgé de treize ans, avait précédé pour lui bien des tribulations. Celle-ci aussi allait coïncider avec un grand changement dans son genre de vie. On était en 343.

[1] *Diod. de Sicile,* XVII, 66.

VI

LA TRAHISON DE PHILIPPE

En 343, Philippe rappela Aristote de ses îles tranquilles pour le gratifier d'une faveur insigne. Il lui confia l'éducation de son fils Alexandre, alors âgé de treize ans, l'âge que lui-même, Philippe, avait lorsque son frère le donna en otage aux Thébains. Et non seulement il lui fit cette faveur, mais encore, ce fut en termes très chaleureux, car dans la lettre qu'il écrivit à Aristote à ce sujet, le souverain « se félicitait moins de ce qu'il lui était né un fils que du fait que ce fils était né au temps d'Aristote », ce qui est évidemment très flatteur. Aristote se rendit à Pella, emmenant son ami Théophraste.

Il suffit de se demander en quoi Aristote avait pu mériter pareille récompense pour le comprendre. Depuis le moment où Philippe, enfant, était parti en exil, Aristote lui-même n'ayant que douze ans, il n'avait pas pu revoir ce dernier qui avait atteint alors sa quarante-deuxième année. La faveur n'était donc pas due à une fréquentation personnelle mais tout au plus au souvenir d'un rapprochement enfantin. On peut alléguer qu'Aristote s'était fait connaître à l'Académie platonicienne comme un esprit de valeur. Ceci n'est pas impossible en soi, mais est-ce qu'un souverain comme Philippe aurait confié une tâche aussi délicate à un philosophe, uniquement pour la qualité de son esprit et sans se préoccuper de sa loyauté envers la Macédoine? Justement Aristote avait passé vingt ans à Athènes, dans la cité rivale, actuellement ennemie et ce fait aurait pu rendre suspecte la fidélité d'Aristote à la cause macédonienne, si ce dernier n'avait pas fourni, par ailleurs, des garanties suffisantes. Là encore, les biographes font preuve d'un singulier état d'esprit : E. Derenne explique que Philippe, « devenu par la conquête de Stagire le souverain d'Aristote, lui confia l'éducation de son fils ». Est-ce donc parce

qu'Aristote était né dans la cité que Philippe venait de ravager et de piller qu'il pouvait exister entre eux confiance et compréhension ? Ne fallait-il pas, au contraire, pour rendre possible cette amitié, qu'Aristote devînt traître au souvenir de sa cité natale martyrisée ? N'était-ce pas les seuls gages de garantie qu'il pouvait offrir à Philippe ? Il est vraiment impossible de méconnaître que la grande faveur du préceptorat d'Alexandre était la récompense des services rendus, « services civils et militaires », comme on dit aujourd'hui. Et combien, par cette récompense, s'éclaire le rôle d'Aristote à Athènes, combien l'accusation de Démochorès d'avoir trahi Stagire, prend de vraisemblance! Aristote n'avait pas cessé, pendant plus de vingt ans, de trahir pour le trône macédonien. Il est probable qu'il avait mérité plus encore par ses machinations auprès d'Hermias, ou même par son action diplomatique avec la Perse.

Il ne devait pas cesser de trahir, mais, cette fois, au grand dommage de Philippe.

Aristote n'allait pas tarder à remarquer le caractère un peu particulier de son jeune élève, pas plus qu'il n'allait perdre de vue l'idée que ce jeune élève deviendrait un jour son souverain. Le jeune prince était d'une nature soupçonneuse, renfermée et vindicative, à la fois orgueilleuse et volontaire, d'une obstination irréductible [1]. Il ne fallait pas songer à le prendre par l'autorité ni par le prestige, mais plutôt par la confiance, si ce n'est par la flatterie. Aristote avait assez de souplesse pour savoir s'y prendre, et son vieux complexe consistant à miser sur le fils pour détrôner le père, devait trouver son application; Alexandre enfant, c'était toute l'ambition de sa propre enfance; c'était l'idéal incarné de ce qu'il avait voulu être, au même âge, aux mauvais jours du règne de Ptolémée. Alexandre, c'était l'enfant, le faible, qui allait un jour montrer sa puissance et égaler, sinon surpasser ce Philippe dont Aristote, enfant, avait pu être jaloux. Il est probable qu'il n'eut pas de peine à s'identifier affectivement à son élève, à considérer son développement comme l'œuvre qu'il aurait voulu accomplir lui-même et qu'il allait faire accomplir par l'intermédiaire du jeune garçon, l'œuvre qui allait le rendre plus grand que ceux qui l'avaient précédé. Sa nature homosexuelle le portait aux identifications affectives avec des jeunes gens. Alexandre, plus tard, devait affirmer les mêmes tendances.

[1] PLUTARQUE. *Vie d'Alexandre*, X.

Aussi, le maître et l'élève étaient faits pour s'entendre. Alexandre sentait un impérieux besoin de s'affirmer par lui-même. Il est possible qu'il ait senti sa situation d'héritier au trône comme assez menacée, dans un pays où les successions dynastiques étaient très scabreuses, surtout si, comme on a pu l'insinuer, l'union de Philippe avec sa mère, l'épirote Olympias, n'était pas des plus régulières; il est encore possible que, dès cet âge, Alexandre ait pressenti le détachement qui devait se produire de Philippe pour sa mère et qu'il en ait conçu quelque inquiétude.

Quoi qu'il en soit, ses forces psychiques de réaction n'étaient pas paralysées par des complexes : il avait réagi dans le sens positif du courage et de l'agressivité. Le trait devenu si populaire, d'Alexandre enfant « domptant » le cheval Bucéphale [1] prend toute sa saveur quand on pense que son père s'appelait précisément Philippe (l'amateur de chevaux), qu'il avait donné la preuve de mériter ce nom en organisant une cavalerie exemplaire dans l'armée macédonienne. Dès lors, cet exploit du jeune garçon signifie son désir éperdu d'être meilleur cavalier que son père et, peut-être, dans la mesure où le cheval puissant pouvait s'identifier, dans l'obscurité de son instinct, avec la puissance du père, sa volonté ardente de devenir plus puissant encore, sa volonté de dominer ce père comme un rival. Il fallait la clef symbolique pour suggérer une pareille explication, mais l'importance psychologique du fait n'avait échappé à personne, et il est assez amusant de constater que beaucoup de nos contemporains peu instruits ne savent d'Alexandre que cette anecdote.

On peut se demander si Philippe lui-même ne devinait pas confusément les sentiments inconscients de son fils. Lorsqu'il décida que celui-ci partirait avec Aristote, loin du tumulte de la cour, dans le séjour tranquille de Mieza, on peut se demander dans quelle mesure c'était pour la culture morale de l'enfant, pour la tranquillité de ses méditations, dans quelle mesure c'était une précaution ou une sécurité, la cour étant toujours tumultueuse et pleine d'intrigues, dans quelle mesure enfin ce n'était pas un moyen de tenir un fils, qui était turbulent et qui commençait à devenir un personnage gênant par l'attention qu'il attirait sur lui, loin de la capitale où lui, Philippe, entendait conserver ses aises, en particulier la facilité de se livrer aux débauches dont il était coutumier. La cour de Macédoine ne devait pas être bien édi-

[1] PLUTARQUE. *Vie d'Alexandre*, IX.

fiante, Démosthène, avait dépeint les familiers de Philippe : « des pillards, des flatteurs, des gens capables de se livrer, quand ils étaient ivres, à des danses innommables... Des hommes que tout le monde ici repoussait comme plus éhontés encore que des bateleurs..., des bouffons, des auteurs de chansons obscènes, qu'ils composent pour faire rire le public à leurs dépens, tels sont ceux qu'il goûte et dont il fait sa société ». (*II. Olynth.* 19.)

En 342, Aristote entre en fonctions. Il installe, dans la retraite de Mieza, une sorte d'université privée très confortable, où Alexandre se trouvait entouré de quelques camarades de son âge: Leonnatos, Marsyas, Nicanor, le fils de Proxène qu'Aristote devait adopter à son tour, Hephaistion qui resta jusqu'à sa mort le plus tendre ami du prince. Aristote prit à cœur sa tâche pédagogique. C'est ainsi qu'il se donna la peine de reviser *ad usum Delphini*, un texte de l'Iliade, propre à exalter chez son élève le goût des exploits militaires et des expéditions vers l'Asie. Le jeune prince put rêver qu'il jouait le rôle d'Agamemnon ou d'Achille et qu'il allait chercher l'amour dans ses conquêtes. Il savait que sa mère Olympias se vantait de descendre des Eacides, et par conséquent d'Achille. Aussi un certain Lysimaque d'Acarnanie avait su gagner ses faveurs en l'appelant Achille et en se faisant appeler lui-même Phénix (Plutarque, *loc. cit.* VIII). Tout ceci préparait obscurément sa vocation de conquérant de l'Asie. Aristote remplit aussi son rôle de courtisan en écrivant, pour le futur souverain, un *Traité de la Monarchie*, un autre sur les *Colonies*. Dans le premier, Aristote passa en revue les diverses formes de gouvernement. La moins élevée était, selon lui, la forme démocratique de la constitution urbaine, qu'il appelait *Politie* et qui correspondait exactement à ce qu'était la constitution athénienne de 411; il la présentait comme basée sur la vertu militaire d'une classe moyenne et la trouvait assez bonne pour les Grecs. Bien supérieure était, pour lui, l'aristocratie dans laquelle le pouvoir appartenait à une élite. Le pouvoir ne doit aller, disait-il, ni aux hommes riches ni aux hommes libres, mais aux hommes de qualité, c'est-à-dire aux hommes qui ont le sens de la destinée de l'Etat, aux hommes bien pensants, persuadés, selon son idée, que l'Etat n'existe pas pour des fins commerciales ni pour garantir les citoyens de l'injustice, mais pour accomplir de nobles actions (c'est-à-dire probablement des conquêtes et des pillages). Si Aristote entretint son élève du problème de la fortune et de l'importance de l'or, ce ne fut sans doute pas dans le sens du mépris : bien au contraire.

Il dut lui raconter, en riant, la folie des cyniques et lui présenter le personnage de Diogène qu'il avait connu à Athènes, comme le modèle du fou, au point qu'Alexandre, plus tard, voulut absolument voir ce phénomène.

Mais, bien supérieure à la constitution aristocratique, était la monarchie, « dans laquelle le Roi est semblable à un dieu parmi les hommes ». Telle était, selon Aristote, la forme idéale, celle qu'il présentait aux rêves de grandeur du jeune prince. Et ses préceptes ne devaient pas être oubliés : Alexandre pouvait déjà se voir comme un dieu. Il avait entendu raconter à ce propos de bien singulières histoires, au sujet de sa naissance coïncidant avec l'incendie du temple de Diane à Ephèse, incendie interprété comme la naissance d'un fléau pour l'Asie : Philippe, sans doute sous l'influence de l'ivresse, avait cru voir un serpent auprès de sa femme endormie, alors qu'elle était enceinte d'Alexandre et l'oracle consulté avait répondu que ce serpent était un dieu. Olympias, très exaltée, avait voulu croire qu'elle avait été l'objet d'une fécondation divine. (Plutarque, *loc. cit.* III-IV.) Et peut-être Alexandre associait-il cette idée avec le nom « céleste » de sa mère Olympias, à laquelle il était fortement attaché. Peut-être aussi pensait-il que son père Philippe, avec ses bassesses et ses calculs, manquait, malgré son habileté et ses succès, de ce côté divin surnaturel, que son précepteur lui faisait miroiter. Qui sait si, par ce moyen indirect, Aristote ne dressait pas le fils contre le père ? Peut-être Alexandre gardait-il dans l'esprit certains vers de l'Iliade, comme nous en gardons nous-mêmes :

Θεοι μεν ὕμιν δοιεν, Ολυμπια δωματ' εχοντες
Εκπερσαι πριαμοιο πολιν, ευ δ'οικαδ ικεσθαι

Aristote composa encore, à cette époque, des ouvrages qui ont été perdus, notamment sur la *bonne naissance*, sur l'*éducation*, et même un *Traité du Plaisir*, et un *Eroticos*. Il savait ce qui pouvait plaire à ses maîtres. Il pensait aussi, sans doute, que le jeune prince avait besoin de ses conseils dans tous les domaines car « dès qu'il était encore enfant, dit Plutarque (*Vie d'Alex.* VII) on connut qu'il serait continent quant aux femmes car, étant impétueux et véhément en toutes choses, il était difficile à émouvoir aux plaisirs du corps ».

Cependant, les affaires extérieures étaient avantageuses pour la Macédoine. Dès 342, Philippe, qui avait réussi à faire échouer

l'alliance envisagée entre Athènes et la Perse, se faisait lui-même l'allié du Grand Roi, ce qui représentait un avantage considérable. Il avait bien des démêlés sérieux avec Thèbes, qui sentait s'affermir sa puissance et qui, depuis les interventions d'Epaminondas dans les affaires de la dynastie macédonienne, n'entendait pas perdre son influence de ce côté. Si Athènes n'avait pas été vendue et corrompue par tous les amis de Philippe, elle aurait profité de ces rivalités. Au contraire, c'est Philippe qui, grâce à son réseau toujours plus étendu d'agents secrets et de traîtres, enveloppait Athènes d'un filet d'intrigues et d'un monde d'ennemis. Son influence et son action s'étendaient aussi bien par les voies manifestes que d'une façon occulte, en Béotie, en Argolide, en Eubée. En Thrace, il conquit le royaume des Odryses qu'Athènes soutenait : c'était une façon de se venger de l'expédition de Charès et d'enlever encore une alliance à Athènes. On le vit encore en Chéronèse. Cependant Démosthène, inlassable, lançait sa Troisième Philippique, et secouait assez ses compatriotes pour qu'ils négocient avec les cités d'Eubée et obtiennent le renvoi de tous les émissaires et espions macédoniens, pour qu'ils se cherchent également des alliés dans le Péloponèse, pendant que lui-même réconciliait Byzance et Athènes.

Toute cette guerre indirecte devait finir par éclater. Jugeant le moment venu, Philippe alla assiéger Byzance, la nouvelle alliée d'Athènes, et captura cent quatre-vingts navires athéniens qui revenaient d'approvisionnement dans le Pont Euxin. Les Athéniens reconnurent alors que Démosthène n'avait pas exagéré et lui décernèrent une couronne d'or (340). Ils réagirent et réussirent à débloquer Byzance, profitant de ces avantages pour essayer de renouer une alliance avec leur vieil ennemi thébain. Démosthène vint lui-même à Thèbes à cet effet et les Béotiens entendirent successivement les émissaires de Philippe leur proposer « les troupeaux, les esclaves et les biens de l'Attique » s'ils se rangeaient à son côté contre Athènes et Démosthène faire appel à leur différend avec Pella, leur montrer qu'une victoire commune leur assurerait une hégémonie en Phocide et une place privilégiée en Thessalie. La Béotie se défendait trop bien contre l'espionnage ou les intrigues macédoniennes pour avoir subi les manœuvres occultes de Philippe et elle préféra tendre la main à Démosthène (septembre 1939) puis chercher ensemble des alliés dans le Péloponèse. Là, Philippe avait pu agir par ses moyens secrets. Il avait voulu couper toute possibilité diplomatique à ses ennemis. Malgré

cela, quelques cités répondirent à l'appel : les Locriens d'Amphissa, quelques bourgades d'Eubée, Mégare, Corinthe, l'Achaïe, l'Acarnanie, Leucade et Corcyre. C'était, pour Athènes et Thèbes, un cuisant échec diplomatique que de ne pas trouver plus d'adhésions. Pour Philippe, c'était plus qu'il n'avait prévu.

Philippe avait toujours pour tactique d'éviter les coalitions. Il offrit la paix, mais sa bonne foi était devenue trop suspecte pour que celle-ci fût acceptée. Les Athéniens décernèrent une seconde couronne d'or à Démosthène, après avoir eu deux engagements militaires favorables contre Philippe.

Celui-ci se déroba un moment, le temps de faire agir des influences et, lorsqu'il jugea le moment propice, le 1er septembre 338, il livra une importante bataille au sud de Chéronée. Coup décisif : trente mille fantassins et deux mille cavaliers de chaque côté.

Pour Alexandre, ce fut le baptême de la guerre. A la tête de la fameuse cavalerie, il mit en pièces le bataillon sacré des Thébains. C'était, pour les Macédoniens, une vengeance longtemps attendue. Ils firent un beau massacre, rasèrent la ville, à l'exception de la maison de Pindare et vendirent les habitants. Philippe s'était enfin vengé de sa demi-captivité d'enfance. Alexandre avait fait bonne figure aux yeux de son père. Quant aux Athéniens, ils laissaient mille morts et deux mille prisonniers : un vrai désastre. Philippe était désormais maître de la péninsule. Alexandre avait commencé sa carrière par un succès éclatant.

Quand Démosthène, en tournée diplomatique, revint à Athènes, la partie était définitivement perdue. C'était la fin des cités helléniques, la fin de l'indépendance d'Athènes et de son hégémonie économique. Le vieil Isocrate fut désespéré (comme tous les pacifistes qui n'étaient pas entièrement vendus). On dit qu'il se laissa mourir de faim, mais il avait quatre-vingt-dix-huit ans.

Avec Athènes, Philippe fut assez généreux. Peut-être avait-il quelque respect pour la grandeur passée de son ennemie, peut-être surtout avait-il assez d'intelligence pour essayer sans danger le prestige de la générosité. Justement se trouvait, parmi les prisonniers athéniens de Chéronée, l'orateur Démade, qui avait déjà soutenu le parti macédonien ou pacifiste dans les discussions de l'Assemblée. Celui-là était toujours présent aux mauvaises heures de sa patrie et toujours il y jouait un rôle. Philippe le chargea des pourparlers de paix avec Athènes. Il fut décidé que les dépouilles des soldats athéniens tombés à Chéronée seraient rendues à leur

cité, ramenées par une mission et ce fut Alexandre qui prit la tête de cette mission. C'est ainsi qu'il se trouva à Athènes à la fin de 338 ou au début de 337, et qu'il poussa même jusqu'au Péloponèse. Là se place sa rencontre si typique, à Corinthe, avec Diogène. Celui-ci, depuis qu'Aristote l'avait connu à Athènes, avait eu des malheurs : pris par des pirates, il avait été vendu comme esclave et un certain Xéniade l'avait acheté pour en faire le précepteur de ses enfants. Alexandre voulait voir le « phénomène » dont Aristote lui avait parlé, ce fanatique qui incarnait jusqu'à l'absurde le mépris des richesses, l'héroïsme, la grandeur d'âme des temps révolus. Lorsque Alexandre, représentant victorieux de l'état d'esprit nouveau, tout fait de calcul, d'intérêt, de combinaisons et de moyens tortueux, entouré de toute sa pompe, se trouva en face de Diogène, il lui demanda par curiosité et pour le tenter : « Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? » — « Ecarte-toi; tu me fais de l'ombre », avait répondu Diogène, et Alexandre, un peu confus sans doute, avait dit : « Je voudrais être Diogène... si je n'étais Alexandre. » Il se mettait facilement, par la pensée, à la place des gens — comme s'il cherchait à définir sa personnalité « par le semblable et la différence ».

Cependant, Philippe se hâta de punir, dans le Péloponèse, toutes les cités qui s'étaient dressées contre lui avant Chéronée malgré ses efforts diplomatiques et, devenu maître absolu de la situation, entreprit d'organiser toute la Grèce comme un vaste empire à la tête duquel il se mit. Dès les premiers mois de 337, il réunit à Corinthe un congrès de tous les états de la Péninsule et dicta ses volontés. Non seulement les cités ne pouvaient plus se battre pour leur compte mais elles devaient fournir des contingents aux armées dont le roi de Macédoine serait le seul maître (hegemon) et le seul stratège. Il avait dans l'idée de cimenter l'union des éléments de son empire en les dressant, selon un procédé devenu banal aujourd'hui, contre un ennemi commun et il pensait déjà à une expédition contre la Perse. Son alliance avec Artaxerxès Ochus qui avait coûté la vie à Hermias, se trouvait dénoncée. Les Grecs voyaient là non seulement la revanche tant attendue des guerres médiques, mais des perspectives de colonies et d'enrichissement.

Athènes avait eu des conditions de paix assez douces. Elle avait récupéré ses citoyens captifs, contre rançons, conservé son territoire, sa flotte et son commerce. Pour la brouiller définitivement avec Thèbes, Philippe avait eu l'idée de lui donner le territoire

d'Oropos, arraché à la confédération béotienne et, pour être plus tranquille encore, il avait établi une garnison macédonienne à Thèbes. Aussi Athènes entreprit-elle sa réorganisation. Elle construisit des fortifications, éleva sa marine à quatre cents trières, réorganisa ses Panathénées, rétablit le gymnase du Lycée, le théâtre de Dionysos. L'honnête Lycurgue fut chargé des finances.

Philippe pouvait se dire qu'il avait pleinement réussi. Dès maintenant il était l'homme le plus puissant des bords de la mer Egée. Son pays était passé à la tête des autres. Il avait en mains les moyens de se mesurer avec les empires les plus vastes, notamment avec la Perse, après quoi il serait maître du monde connu. Il est rare qu'un homme puisse, dans le cours de sa vie, réussir aussi complètement un si vaste programme.

Mais l'être humain est ainsi fait qu'il ne se permet pas volontiers de jouir pleinement de son bonheur. Une fois les risques passés et les difficultés vaincues, il éprouve une sorte de vertige à se sentir heureux. On dirait que la jalousie des autres trouve un écho mystérieux dans son âme, et qu'une sorte d'automatisme, de frein, vient arrêter l'expansion de sa joie, comme une éventualité dangereuse ou coupable. Philippe s'engagea alors dans des histoires de femmes qui devaient causer sa perte. Il est possible que, comme Napoléon, il ait trouvé l'énergie de réaliser ses ambitions dans l'inquiétude de se sentir handicapé sur le terrain tout primitif et animal de sa vie sexuelle. De celle-ci nous ne savons rien, mais nous le voyons, en pleine gloire, s'engager dans un amour qui devait lui être fatal. On aurait pu croire que sa gloire le poussait à se faire une nouvelle carrière de jeune homme glorieux et puissant. Qui sait si quelque obscure jalousie de son fils devenu homme et très beau garçon, de ce fils encensé maintenant comme un héros invincible par la foule des courtisans, ne le poussait pas mystérieusement, lui qui, malgré ses succès merveilleux, se sentait plus canaille qu'héroïque, à se vouloir séduisant auprès des femmes et à se libérer des liens qui l'attachaient à une vieille épouse, contemporaine de ses difficultés, peut-être de ses lâchetés et de ses faiblesses. Toujours est-il qu'il répudia Olympias, la mère d'Alexandre, pour épouser en 337 la jeune Cléopâtre, nièce d'Attale.

A cette occasion, il y eut un repas de noces auquel prit part Alexandre et à la fin duquel Attale, ivre, prit la parole, demandant aux dieux de « donner un héritier à la dynastie » (ce qui impliquait évidemment qu'Alexandre serait traité en bâtard et écarté du trône). Alexandre se leva et lança sa coupe au visage d'Attale.

Alors la bagarre commença et Philippe, montrant bien, par ce geste, quels sentiments profonds il avait pour Alexandre, dégaina et se rua sur son fils l'épée en avant. On ne sait ce qui serait advenu si l'ivresse ne l'avait fait trébucher, ce qui permit aux courtisans de s'interposer. Alexandre s'écria : « Voilà donc celui qui voulait passer d'Europe en Asie et qui ne peut passer d'un lit à l'autre sans trébucher. » Puis il prit la fuite, en compagnie de sa mère répudiée, et, tandis qu'Olympias se dirigeait vers l'Epire, son pays d'origine, lui-même se rendit en Illyrie. A ce moment sa situation affective avait revêtu toute sa valeur et toute sa signification : on peut imaginer à quelle haine franche et à quelle soif de vengeance avait abouti ce qui n'était jusque là peut-être qu'un complexe de famille banal.

Cependant, Philippe, ayant cuvé son vin, se sentit mauvaise conscience, d'autant plus que, parmi les courtisans, certains, évidemment, cherchaient à ménager l'avenir en prêchant la concorde. Bref, il fit à son fils et à sa femme répudiée des offres de réconciliation. Alexandre se laissa persuader de rentrer à Pella : il savait bien qu'il fallait être présent pour défendre sa place et il avait sans doute quelque plan dans l'esprit. Olympias préféra ne pas s'y risquer, Philippe sentit qu'il avait en elle une ennemie qui pouvait devenir dangereuse si elle était soutenue par son frère, également appelé Alexandre, et qui régnait en Epire. Fidèle à sa diplomatie tortueuse, il entreprit de la désarmer. Il eut l'idée de fiancer la fille qu'il avait eu d'elle, et qui se trouvait être la sœur d'Alexandre le Grand, au frère même d'Olympias, à cet Alexandre d'Epire qu'il ne voulait pas avoir comme ennemi. Autrement dit, il donnait sa fille à son beau-frère et forçait la jeune fille à épouser son oncle. Peut-être le vieux renard savait-il toucher par l'attrait de l'inceste, les fibres secrètes de ce dernier? Tous les moyens étaient bons et celui-ci devait être valable car l'oncle épirote accepta, de sorte qu'en août 336 à Agai, on célébra le mariage.

Or, tandis que Philippe défilait, entre son fils Alexandre et l'autre Alexandre, le marié, il arriva que l'hétaire Pausanias se rua sur le cortège et poignarda Philippe. Un seul coup suffit à le tuer. Puis, profitant du désarroi général, Pausanias fendit la foule : des chevaux l'attendaient pour s'enfuir. Mais à ce moment une maladresse fut commise et il fut rejoint par les gardes qui le tuèrent immédiatement. Philippe avait péri sous les coups de Pausanias, comme Perdiccas, son prédécesseur au trône, avait péri.

La version officielle fut que Pausanias, qui avait à se plaindre d'un déni de justice, avait assouvi une vengeance personnelle; on invoqua une histoire typiquement pédérastique : « Pausanias ayant été vilainement outragé en son corps, dit Plutarque, du sû et par le commandement d'Attale et de Cléopâtre et n'ayant pu obtenir réparation ni justice de Philippe, le tua par dépit » (*Vie d'Alex.* XVII). Mais il était trop clair que son geste réalisait le souhait d'autres personnages. « Il y eut des soupçons, dit Glotz [1]; était-ce les princes de Lynkestes ou les Perses qui avaient armé le meurtrier? Etait-ce l'implacable Olympias? », et il hésite à en dire davantage. Un autre historien, Hatzfeld, va cependant un peu plus loin : « Il n'est pas impossible, dit-il, qu'Olympias, qui voyait compromise la succession de son fils Alexandre et Alexandre lui-même, aient été complices de ce meurtre » [2]. L'idée en était venue déjà à Plutarque. On lit dans sa vie d'Alexandre (XIV, XVII) qu'« Olympias irritait Alexandre et augmentait le mécontentement qu'il avait de son père ». On lit aussi qu'« Olympias fut accusée d'avoir poussé Pausanias mais aussi qu'il y eut quelque suspicion qui toucha à Alexandre car on dit que, comme Pausanias lui parla de son affaire après l'injure reçue et s'en plaignit à lui, Alexandre lui allégua les vers qui sont en la tragédie de Médée du poète Euripide, là où elle dit en courroux qu'elle se vengera du mari et de la mariée et de celui qui les a unis ». Quand on considère qu'Alexandre, ayant immédiatement pris le pouvoir, Olympias revint aussitôt à Pella, força la malheureuse Cléopâtre, que Philippe venait d'épouser, à se pendre, après avoir tué dans ses bras l'enfant qu'elle avait eu de Philippe, il n'est guère permis de douter de la complicité : Alexandre avait bel et bien fait tuer son père. Le fait qu'il ait laissé crucifier Pausanias ne prouverait pas le contraire, mais s'il était vrai, comme disent certains historiens, qu'on avait rendu à ce dernier, tué dans la bagarre, des honneurs municipaux, le doute ne serait plus permis. En dehors des griefs graves qu'Alexandre avait contre son père, on peut se demander s'il ne lui tenait pas rancune de lui avoir refusé le mariage qu'il avait souhaité avec la fille de Pexodoros, satrape de Carie. Philippe, qui destinait cette fille à son bâtard Aridée, avait puni Alexandre de ses prétentions, en exilant ses mignons Harpale, Néarque, Phrygius

[1] GLOTZ. *Histoire grecque.* Paris (Press. Univ.), 1936, p. 378.
[2] HATZFELD. *Hist. de la Grèce ancienne.* Paris (Payot), 1931, p. 314.

(qu'Alexandre devait rappeler plus tard) (Plutarque XVI).

Or, quel avait été le rôle d'Aristote au milieu de toutes ces intrigues ? Il est bien certain que, s'il s'était avisé de prêcher la morale à son élève et de lui montrer le parricide comme répréhensible, Alexandre, qui était ombrageux, se serait pour le moins séparé de lui. Que se passa-t-il au contraire ? Qu'il combla Aristote de faveurs : jamais ce dernier n'en avait reçu autant. Au demeurant, l'aboutissement des événements n'était pas contraire aux préceptes d'Aristote ni à toute son idéologie qu'on pourrait traduire avec simplicité : « Tout est bien qui finit bien. » Il faut donc admettre, qu'au moins par son silence complaisant, Aristote venait de trahir son ami d'enfance et son grand protecteur. Le fait qu'il ait expliqué, dans sa *Politique* (V. 10), pour quelle vengeance pédérastique Pausanias avait tué Philippe, ne rend pas moins vraisemblables la complicité du fils et de la femme, ni la neutralité du précepteur.

Mais il allait continuer sa carrière et, après avoir trahi pour le compte du père, il allait maintenant trahir pour le compte du fils. Ce dernier allait avoir besoin de ses services.

En effet, à peine la mort de Philippe était-elle connue qu'Athènes, dans l'enthousiasme, crut voir sa libération. La voilà immédiatement alliée à Thèbes et en guerre contre la Macédoine. L'initiative aurait pu réussir si les intrigues habituelles des successeurs dynastiques avaient eu le temps de s'installer à Pella mais Alexandre, malgré ses vingt ans, savait ce qu'il voulait et, pour les moyens, il avait profité de l'expérience paternelle. Peut-être aussi était-il bien conseillé par des gens d'expérience, comme Aristote ? Toujours est-il que, dès l'assassinat de son père, il procéda à une série d'exécutions qui devaient couper court à toute velléité de révolte. Tous ceux qui auraient pu prétendre au trône ou s'opposer à son règne, furent impitoyablement supprimés : Arrhabaios, Héromènès, Amyntas, Caranos et d'autres : le finalisme de son précepteur lui suggérait des encouragements. Puis il eut les mains libres pour réduire, en quelques semaines, les deux alliées, Thèbes et Athènes. Ce qu'il voulait, c'était pacifier son empire, en vue de grands projets, de « nobles actions », selon l'expression d'Aristote et il eut la main douce. Il alla se faire élire à Corinthe en remplacement de son père et il tenait à cette investiture. Mais le soulèvement recommença un an après, en 335, parce que le bruit s'était répandu qu'Alexandre avait disparu dans une campagne contre les Thraces. Alors, Thèbes

fut rasée une fois de plus et Athènes dut donner dix otages, mais pas plus car Alexandre voulait à tout prix se ménager Athènes et éviter les querelles dans son empire. Au demeurant, il y avait des amis dévoués, comme Phocion et Demade et il pensait plus habile de la manœuvrer que de la détruire. Pourtant, il faut avouer que la manœuvre était délicate et que la diplomatie, tant officielle que secrète, devait être menée de main de maître. Pour cela, il fallait un homme de confiance, un homme à toute épreuve, connaissant bien les Athéniens et capable d'exercer un gros prestige. Le temps de la guerre était terminé et le temps de la propagande commençait.

Aristote, âgé de cinquante ans, partit, cette année-là, pour Athènes, accompagné du fidèle Théophraste. « Il n'avait plus que faire en Macédoine », dit Rolland Gosselin. En partant, il confia à Alexandre son petit neveu Callisthènes, fils de sa nièce Hero, qui avait été élevé chez lui et qui devait servir d'historien au jeune monarque et profiter de ses faveurs. Il entendait bénéficier de la situation pour protéger les siens, mais aussi, sans doute, pour laisser un allié, en son absence, auprès d'un prince fantasque et méfiant. Il ne prévoyait pas que cette habileté allait se retourner contre lui.

De son côté, Alexandre, son empire affermi, allait commencer la réalisation de ses grands projets en Orient. Il savait que Darius III, le Grand Roi, avait d'immenses réserves d'or et toutes sortes de richesses, et son prestige le hantait.

VII

LA TRAHISON DE L'ESPRIT

Il est bien probable que, s'il n'avait eu une mission importante à lui confier, Alexandre aurait retenu Aristote en Macédoine au lieu de l'envoyer à Athènes prodiguer sa science. Son père Philippe avait pu lui apprendre l'intérêt, pour un pays neuf, de posséder une vie intellectuelle et des hommes éminents. Or, non seulement Alexandre envoya Aristote à Athènes, mais encore il lui fournit de grands moyens d'action et ce n'était pas par amour pour les citoyens de la République. Il lui avait versé, dit-on, huit cents talents pour organiser sa propagande, ce qui était une somme énorme, équivalente au budget d'une cité et on peut admettre que les chiffres aient été forcés par l'histoire sans méconnaître l'importance que le jeune souverain attachait à cette mission. Outre le soutien financier, il avait enjoint à tous les chasseurs et pêcheurs de l'empire macédonien d'adresser au philosophe des rapports sur tous les faits d'intérêt scientifique qu'ils viendraient à observer et même de lui envoyer des pièces.

Aristote, l'étranger, dut s'installer en dehors de la ville et dans des bâtiments qu'il n'avait pas le droit d'acheter. Il choisit l'emplacement qui avait été autrefois le lieu favori de Socrate, près du bosquet d'Apollon Lycien aux Muses, entre le mont Lycabette et l'Ilissos, emplacement que le promeneur contemporain chercherait en vain parmi les casernes d'artillerie qui le recouvrent.

Là, il constitua une véritable université dans le genre du centre d'enseignement qu'il avait déjà fondé à Miéza pour son royal élève, mais à plus grande échelle. Les membres de l'école prenaient leurs repas en commun, avec un banquet mensuel soigneusement réglé. Aristote avait appris de Philippe le bénéfice

de l'organisation du travail et de l'utilisation méthodique des capacités. Chacun dirigeait les débats pendant dix jours à tour de rôle. Chacun poursuivait aussi une documentation et des recherches dans un sens dirigé par le maître et il est probable que l'œuvre laissée par Aristote est en partie le travail d'une équipe. Ceux qui s'émerveillent du savoir encyclopédique de notre philosophe ne pensent pas qu'il était, toutes proportions gardées, un peu semblable aux connaissances d'un éditeur dont les collaborateurs seraient anonymes. On pense qu'il réunit là quelques centaines de manuscrits, donnant le modèle des grandes bibliothèques qui devaient se fonder dans la suite à Alexandrie et à Pergame et qu'il installa une sorte de musée pour intéresser davantage le public athénien et l'attirer. En effet, si, le matin, les lettrés dont il savait s'entourer discutaient entre eux des grands problèmes philosophiques au cours de leurs promenades *péripatéticiennes*, l'après-midi était réservé à des conférences pour un public aussi vaste que possible. Les Athéniens trouvaient là de quoi satisfaire leur curiosité naturelle pour toutes sortes de sujets, aussi bien de philosophie pure que de sciences naturelles ou de littérature, mais aussi de questions sociales et politiques; tel était vraisemblablement le sens de la propagande. Le Lycée pouvait, directement ou insidieusement, travailler l'opinion.

De nos jours encore, quand une doctrine veut atteindre le public pour une action sociale ou politique, elle s'efforce, selon les moyens dont elle dispose, de créer un centre d'enseignement. L'expérience a montré que les idées à répandre trouvent un rendement maximum parmi les auditeurs rassemblés passivement par la curiosité. Les écoles de sophistes avaient déjà montré à Athènes ce rayonnement des opinions politiques autour des groupements d'étude : Aristote devait être le premier à exploiter sur une grande échelle ces moyens de propagande, digne serviteur des souverains de Macédoine qui avaient les premiers compris, en observant la marche des démocraties, le merveilleux instrument de gouvernement qu'est l'opinion publique. D'ailleurs, à ce moment, tous les traîtres, tous ceux qui s'étaient vendus à la Macédoine, prenaient les meilleures places à Athènes et se poussaient les uns les autres. C'est ainsi que Demade avait proposé de nommer Euthycratès, le traître Olynthe, au poste de proxène d'Athènes.

Lorsqu'un intellectuel, au cours de sa carrière de libre recherche, rencontre l'approbation et la faveur de personnages

puissants et leur livre une partie de son œuvre, spontanément élaborée en lui-même, on peut se demander s'il ne se rend pas coupable d'une première abdication. Toute la dignité humaine réside dans la pensée et limiter tant soit peu celle-ci, par égard aux contingences matérielles ou, qui plus est, aux intérêts pécuniaires représentant la plus basse nécessité, c'est avilir ce qui est sans prix par une sorte de monnayage intolérable. On voudrait, dans un monde où tout est mis sur le marché, voir certains titres de noblesse échapper aux compromissions. Malheureusement, l'intelligence s'est quelquefois prostituée par suite de la lâcheté des penseurs. Ceci est infiniment regrettable, mais truquer l'œuvre intellectuelle pour cacher en elle la volonté utilitaire et bassement possessive des conducteurs d'hommes, mais falsifier la structure intime de la pensée, faire de l'œuvre un moyen de tromper, un piège, une chaîne d'esclavage, tel est sans doute le suprême crime sur le plan spirituel. Il ne s'agit plus alors de prostitution mais de trahison et quelle trahison !

Trahir des hommes sur le plan de l'action sociale, c'est aborder les luttes pour l'existence avec les armes les plus viles. La conscience humaine ne connaît rien de plus méprisable que les traîtres, mais ce n'est pas sortir ici des conditions naturelles : la feinte est une des ressources vitales pour les créatures en guerre. Trahir l'esprit qui est l'essence même de la liberté, c'est sortir des conditions naturelles, car aucune nécessité de conservation ne peut jamais forcer quelqu'un à vendre son âme au diable. Il y a là une sorte de blasphème gratuit, une mystique de l'infamie. Aristote aurait manqué à sa vocation de traître s'il ne l'avait pas accomplie. Par là d'ailleurs, et dans le sens infernal, il est devenu grand. Dans cette Athènes où, plus que partout au monde, la pensée était libre et qui, pour cela même, est restée le modèle inégalé de la suprême beauté, le métèque macédonien Aristote, espion appointé, a construit un monument de trahison spirituelle qui devait survivre aux siècles pour le grand déshonneur de l'humanité.

Si toute chose doit être jugée par sa fin ou sa conclusion, l'œuvre d'Aristote se distingue de toutes les autres doctrines philosophiques par ce fait qu'elle justifie le droit du plus fort, l'esclavage, la guerre, l'exploitation du pauvre par le riche et tout ce qui rend l'humanité odieuse. Pour en arriver là, elle part des considérations métaphysiques apparemment les plus désintéressées à travers un réseau de déductions logiques où se retrouve la

manière des arguties sophistiques tant méprisées par Platon et Socrate, le tout dans de pensants et dogmatiques traités.

Aristote avait pu apprécier à la cour macédonienne combien la forme idéaliste de l'Académie aurait pu déplaire à ses maîtres, Il en prit manifestement le contre-pied.

Platon avait manifesté, en toutes circonstances, son aversion pour le mouvement. Assurément, il savait que les choses bougent et les grimaces de Diogène n'auraient rien pu lui apprendre sur ce point mais il considérait le caractère mouvant comme marquant le monde des apparences, de l'irréel et comme un facteur d'erreur dans la pensée. Aristote prit le changement comme base de son système, affirmant qu'une réalité une, indivise et immuable, impliquerait la négation de la philosophie naturelle. Comme Platon avait pensé que le mouvement, dans le monde des formes, a lieu d'une manière discontinue et instantanée, Aristote soutint la continuité du mouvement, non comme remplacement soudain d'un état par un autre mais comme passage progressif. Pour lui, la nature se définit entièrement par une impulsion au mouvement.

Ce point de vue aurait pu devenir extrêmement fécond s'il avait abouti à l'idée d'évolution, s'il avait tenté d'expliquer la différenciation des contraires, mais Aristote s'en maintint rigoureusement éloigné. Le mouvement qu'il discernait dans l'univers était circulaire, gravitant autour d'un point fixe et revenant à son lieu de départ; c'etait un mouvement d'horloge, par lequel d'ailleurs se définissait le temps au point de vue changement et le temps lui-même tournait dans des cycles fermés. Aussi n'existait-il pour Aristote ni création ni évolution et le monde semblait figé dans ce qu'on pourrait appeler un statisme circulaire : cycle des saisons, cycle des éléments, systèmes quaternaires. Il présentait là une vision hiérarchique, disciplinée, conservatrice, bien harmonisée avec la mentalité impérialiste de son pays. Comprenant tout ce que la philosophie du mouvement pourrait contenir de révolutionnaire, il sut en restreindre la portée. Il écrivit, dans son *Ethique à Nicomaque* : « Si le changement, comme dit le poète, a pour l'homme des charmes incomparables, ce n'est que par suite d'une certaine imperfection dont nous sommes victimes. De même que le méchant aime le changement, ainsi notre nature a besoin de changement sans cesse parce qu'elle n'est ni simple ni pure. »

Sur ces bases, Aristote ne pouvait admettre une création du monde, ce qui aurait été un changement et il est singulier que sa philosophie ait pu être adoptée à ce point par les chrétiens. Les

spécialistes se sont efforcés de supprimer ce paradoxe. En fait, Aristote n'a pas formulé de conclusions nettes sur la création mais il a pensé que « la vie de Dieu n'est pas active et que nous ne pouvons lui octroyer l'acte volontaire; il nous faut donc admettre que Dieu cherche sa béatitude en dehors de lui (*Eth. à Nicom.* X.) ». Aussi la tâche des conciliateurs a-t-elle été laborieuse.

Aristote admit, à l'origine, les quatre éléments. Ceux-ci mêmes avaient perdu de la subtilité ultra-réaliste que leur avait attribuée l'école d'Ionie, pour prendre une apparence plus concrète et plus approchée de nos sens, capable de faire oublier aux esprits primaires de son temps, la « première matière » impondérable, éthérique, qu'il s'était quand même réservée; mais en insistant le moins possible.

Il fallait s'attendre à retrouver dans la doctrine du Stagirite cet esprit de duplicité qui marquait toute sa personne morale : ce mouvement qu'il avait dressé contre l'enseignement platonicien, comme un défi, ne ressemblait en rien au grand flux d'Héraclite. C'était une rotation en vase clos; ses éléments quasi matériels étaient supportés par une sorte de quintessence clandestine. Enfin, s'il semblait avoir tourné le dos aux archétypes de son maître, c'était pour mieux y revenir sous l'acception des causes finales.

Quand on s'appelle *Excellente Finalité*, c'est presque une gageure que d'imaginer un système philosophique essentiellement téléologique. On aurait pu croire à de l'humour si Aristote n'en avait pas été éloigné par sa pédanterie. Pour lui, tout était animé par le but à atteindre, sans qu'il ait jamais expliqué comment ce but immatériel et tout-puissant, pouvait agir sur les choses autrement que par simple appel. Dieu même, selon lui, n'agissait pas comme moteur au point de départ mais comme but. Il était aussi une excellente finalité dans son genre et il valait par sa réussite, comme les souverains macédoniens. Le premier moteur n'était pas au centre du monde, mais à la périphérie, on devrait dire à la sortie. Aristote revient à tout propos sur cette idée : « La finalité, dit-il, préside à toutes choses et les met en possession de leur perfection (*Métaph.* XI. 8). N'est-ce pas pour le but que tout est produit, dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre intellectuel? (*Phys.* II. 5). Le meilleur, n'est-ce pas précisément la fin? (*De Generat. et corrupt.* II. 10). La nature opère toujours avec raison et pour une fin. (*De Coelo* II. 8-12). »

Tout le génie d'Aristote est centré sur ce finalisme : c'est vraiment la projection suprême de lui-même, de son nom et de sa

morale dédaigneuse des intentions et des moyens; c'est la pierre angulaire de sa doctrine pour tout ce qu'il avait à justifier. Et pour mieux lui correspondre encore, il faut ajouter que c'est un démarquage habile des idéaux platoniciens, car les causes finales, tout comme les archétypes, sont des puissances immatérielles qui modèlent les apparences sensibles et les entraînent dans leur mouvement. Aristote, parlant de la doctrine de Platon, dit qu'« elle ne sert ni pour la connaissance scientifique de la nature, ni pour expliquer l'existence des êtres, car ces idées sont en dehors d'elle ». (*Métaph.* I. 9). Cependant, en invoquant son premier moteur, Aristote ignore si ce premier moteur a l'idée immanente des choses. Il se borne donc à nier ce qu'avance Platon; c'est là le grand défaut de son système [1]. D'ailleurs, pour mieux marquer son emprunt à Platon, Aristote déclare que ses prédécesseurs en philosophie ont bien entrevu les genres de causes qu'il reconnaît (finales, efficientes, matérielles et formelles), mais d'une façon « vague et bégayante » (*Métaph.* I. 10). L'insolence est d'autant plus remarquable que le bégaiement était une des infirmités d'Aristote même.

S'il avait de bonne foi, le Stagirite aurait dû reconnaître la téléologie de Socrate. Zeller fait très justement remarquer que ce que Socrate enseigna de l'idée du but dans la nature constituait déjà une semence de recherches futures pour Platon et Aristote. « Son téléologisme ne doit pas être dédaigné, pense-t-il [2], notamment ce qu'il dit à propos des mains que l'homme a reçues des dieux parce qu'il possède la raison, ainsi que le rapporte Xénophon (*Choses Mémorables* I. 4 et IV. 3). Là encore, si lui, le philosophe de l'ordre, n'avait pas été repoussé par la charge révolutionnaire de cette idée, il aurait pu discerner derrière ses causes finales, le mouvement d'évolution universelle, d'adaptation incessante et indéfinie. Au lieu de chercher la meilleure illustration de ses causes finales en action, dans les phénomènes de la génération, selon lesquels l'œuf se trouve orienté vers sa destination adulte avec la persistance du type de l'espèce, ou dans le fait que les créatures se montrent généralement adaptées à leur genre d'existence, Aristote aurait pu se rappeler que le vieil Empédocle avait proposé l'explication de la sélection naturelle. Il a

[1] Nicolas KAUFMANN. *Philosophie naturelle d'Aristote.* Etude sur la cause finale. Trad. Deiber. Paris (Alcan), 1898, p. 128.

[2] ZELLER. *Geschichte der Grieschischen Philosophie,* T. II, I.

encore côtoyé l'idée d'évolution en introduisant la distinction entre la puissance et l'acte. La cause finale fait passer la puissance à l'acte. Ce n'est presque qu'une question de mots, avec cette réserve pourtant que ces mots excluent l'idée d'accidents imprévisibles, de chaos, de désordre, dans le mouvement des choses. C'est une conception d'ordre et de discipline.

En vérité, Aristote était à la fois partial dans son désir de contredire Platon et imprégné, malgré lui, des conceptions de l'Académie. Pour cette raison, il devait tourner sans cesse autour des idéaux platoniciens sans vouloir les reconnaître. Au demeurant, sa formation logicienne et scholastique l'empêchait peut-être de discerner la parenté des concepts derrière la différence des mots. C'est ainsi que sa *forme* ne se distingue pas nettement de la cause finale ni celle-ci de l'archétype.

F. Bérard a porté ce jugement : « Aristote, par la force active de l'intelligence, revient aux erreurs qu'il avait proscrites lorsqu'il avait reconnu que les idées formelles de Platon n'étaient que de vaines métaphores poétiques... Platon employait des êtres substantiels comme moyens d'explication; Aristote emploie des abstractions et des mots... Son système est celui de Platon débarrassé de la forme poétique et rendu simplement abstrait... Il devait dégénérer en querelle de mots [1]. » Un traducteur de sa *Politique*, Charles Millon a déclaré de même : « J'avouerai cependant, d'après le fameux chancelier Bacon, que le défaut essentiel de la philosophie d'Aristote, c'est qu'elle accoutume peu à peu à se passer de l'évidence et à mettre les mots à la place des choses [2]. »

Pour expliquer le mouvement, Aristote avait introduit une autre notion : le couple matière-forme. La matière était pour lui le support du changement, une virtualité d'apparence indéterminée dans une certaine mesure. La forme était ce vers quoi tend le changement, puissance positive et déterminée, capable éventuellement de se confondre avec une cause efficiente mais normalement identifiable à la cause finale. « Il est bon, dit W.-D. Ross, qu'en rejetant la doctrine platonicienne de la forme transcendante, Aristote ait insisté sur la nature également immatérielle de la forme

[1] F. Bérard. *Doctrines médicales de l'Ecole de Montpellier.* Montpellier 1821. T. 1, p. 351.

[2] *Politique d'Aristote.* Trad. Ch. Millon, Paris (Artaud), 1803, p. LXXXIII.

immanente à laquelle il croyait lui-même [1]. » En fait, la Forme et la Matière d'Aristote, de même que l'Acte et la Puissance ou le Moteur et le Mobile ont, comme toutes les divisions binaires de ce genre, l'avantage de s'appliquer à tout, mais l'inconvénient de ne rien expliquer et de n'être, à tout prendre, que des mots.

Aristote considérait que ce qui fait la substance d'un objet, c'est sa matière et sa forme tandis qu'une conception moniste du monde l'aurait amené à considérer à la fois la matière et la forme comme l'accident d'une substance qu'il faudrait chercher ailleurs. Seulement, il est impossible de concevoir l'unité du monde à qui veut nier l'évolution. Aristote était résolument pluraliste, ce qui a fait dire à Giordano Bruno, représentant du monisme absolu : « Aristote n'a pas appréhendé l'unité, n'a pas appréhendé l'être et n'a pas trouvé la vérité parce qu'il n'a pas reconnu l'unité de l'être..., parce qu'il n'a pas approfondi la cognition de l'unité et de l'indistinction de la Nature et de l'Etre éternels. Sophiste bien sec, il a voulu, par ses malignes explications et ses affirmations sans fondement, pervertir les sentences des anciens et se mettre en travers de la vérité, non pas tant du fait de son incapacité que, peut-être, par envie et par ambition [2] ».

L'idée de Dieu est assez inconsistante chez Aristote et si les gens d'Eglise se sont si souvent référés à lui, c'est sans doute plus pour le caractère conservateur de sa philosophie que pour leur édification religieuse. Des gens bien intentionnés ont dit que, dans des ouvrages perdus, il aurait parlé de Dieu et aurait donné des preuves de son existence; mais dans ce qui nous reste de lui on trouve ce Dieu qu'il ne pouvait guère éluder en son encyclopédie philosophique, relégué aux confins de l'univers, réduit à se penser lui-même sans rien connaître du monde et sans rien apercevoir du mal. Nulle part il n'est question de providence, malgré les efforts que saint Thomas, Duns Scot et tant d'autres ont faits pour la trouver. Diogène Laërce dit qu'Aristote croyait à une providence divine réglant les choses célestes mais que les choses de la terre se gouvernaient seulement par une espèce de sympathie avec le ciel. On peut se demander si la terre n'échappait à la providence dans l'esprit du Stagirite que pour mieux laisser les mains libres aux desseins de Philippe et d'Alexandre. Chez lui, on ne trouve

[1] W.-D. Ross, *Aristote.* Paris (Payot), 1930, p. 242.

[2] Giordano Bruno. *Cause, Principe et Unité.* Paris (Alcan 1930). Traduc. Namer, p. 199, 200.

nulle trace de création, la matière étant éternelle et dans son *De Coelo*, il argumente même contre l'hypothèse d'une création. Dieu n'engendre pas davantage les âmes, l'intelligence préexistant éternellement. L'idée que l'ordre du monde puisse réaliser un plan divin préalable est essentiellement contraire au système : il ne faut y chercher qu'une téléologie naturelle, l'effet d'une aspiration insconsciente de la nature vers ses fins. Les spécialistes se rappellent la longue et célèbre controverse entre Brentano, affirmant l'interprétation théiste d'Aristote et Zeller la niant; c'est à Zeller qu'ils ont fini par donner raison sauf à l'endroit où, à titre de comparaison, il assimile Dieu à un chef d'armée. Le Dieu d'Aristote était réduit à une conception anthropomorphique, en attendant que son élève Alexandre l'invite à le chercher sous ses propres traits. C'était encore une façon de trahir ce devant quoi il aurait dû s'incliner.

En réalité le spitirualisme et l'idéalisme d'Aristote sont toujours assez flottants. Lorsqu'il admet la survie d'une certaine partie de l'âme humaine, par égard sans doute aux croyances de ses prédécesseurs, il démolit tellement leurs théories que l'âme, dans son système, en arrive à former le complément du corps.

« Le langage d'Aristote qui suggère l'idéalisme, dit W.-D. Ross (*l. c.* p. 187), est celui où il représente la pensée comme identique à son objet. Mais l'idée sous-jacente n'est pas que l'objet soit constitué par la pensée elle-même, mais que l'esprit soit un « lien des formes » ou une « forme des formes », une chose qui, jusqu'à ce qu'elle ait saisi un universel, n'est qu'une simple puissance et qui, lorsqu'elle en a saisi un, est entièrement caractérisée par là, de telle sorte qu'on peut dire qu'elle s'est identifiée avec son objet. Ce n'est pas là de l'idéalisme extrême n'admettant aucune modification et, à fortiori, aucune construction de l'objet par l'esprit. » La conclusion de Ross est que « le langage qu'emploie Aristote peut parfois le faire prendre pour un idéaliste mais qu'en somme, on pourrait plutôt l'appeler un réaliste naïf ». On ne saurait mieux dire.

La Logique, qui nous intéresse moins ici, fut une des créations les plus originales et les plus poussées d'Aristote. Nous pouvons penser qu'en cela il continuait l'impulsion donnée par les Sophistes, mais le goût personnel qu'il mit à cette étude pourrait, sur le plan affectif, s'expliquer par le besoin permanent de résoudre intellectuellement l'ambivalence sentimentale qui était en lui. On pour-

rait dire grossièrement qu'on commence à faire des distinctions quand on a mauvaise conscience. La logique seule ne mène jamais à la vérité et la scholastique médiévale n'a pas fait progresser la science; elle a plutôt essayé de combler les écarts entre le dogme et le sentiment : c'était vraiment son rôle. Chez Aristote même, la logique ne réussit pas à faire disparaître la dualité affective et laisse subsister dans sa pensée certaines contradictions.

Le plus grand mérite d'Aristote aux yeux des philosophes, et en considérant le retentissement de sa doctrine sur les vingt siècles qui ont suivi, c'est sa logique. Sans doute Platon pensait que l'idée-archétype est une chose définie et distincte, mais il n'aurait pas voulu réduire la connaissance, comme son traître disciple, à une hiérarchie de définitions. Aristote s'est servi du travail intellectuel des Sophistes pour donner une extension universelle au rationalisme qualitatif inauguré par Socrate mais n'hésitant pas à cacher sous l'illusion du verbalisme les limites de sa compréhension. Sa trahison envers Platon dans ce domaine consista à enfermer dans les objets sensibles, sous forme de qualités sans lesquelles il jugeait la matière inconcevable, les idées-archétypes que le maître avait conçues comme antérieures aux formes concrètes et d'une nature transcendante. Aristote, avec sa logique, prenait les Grecs au piège de leur propre défaut, celui de se contenter d'un jeu intellectuel élégant; en leur offrant une description qualitative des choses selon le système passe-partout du genre et de la différence, il leur faisait perdre de vue l'ordre constructif de l'objet auquel tendait l'Académie. En limitant la science au général il faisait de la science un système fermé et figé; il amputait l'esprit de son pouvoir le plus fécond sur la nature. Il tournait définitivement le dos à la possibilité d'acquisitions nouvelles, à l'idéal, au transcendant et, au nom des commodités pratiques du raisonnement, classait définitivement les objets de connaissance comme Philippe ou Alexandre organisant et mobilisant les pays conquis, non en vue de leur évolution, mais de leur exploitation. La logique même d'Aristote portait l'empreinte macédonienne. C'était une manière de clore définitivement les problèmes au nom de la commodité, de substituer l'assurance stagnante à l'inquiétude progressive et de supprimer le cas particulier, le fait individuel, au nom de la discipline intellectuelle. La méconnaissance systématique du particulier chez Aristote est encore une manifestation de son esprit totalitaire.

Quand on y regarde bien, c'est son propre problème affectif que le Stagirite s'efforçait de résoudre; c'est sa propre personnalité qu'il voulait faire taire, sa propre révolte qu'il voulait dompter.

C'est sur ces principes ambivalents qu'Aristote a voulu construire sa science et sa morale.

Pour ce qui est des sciences naturelles, de la classification des espèces zoologiques en particulier, Aristote a fait une œuvre remarquable à laquelle Cuvier a rendu hommage; sur un pareil terrain, ses complexes psychologiques n'entravaient pas son intelligence. Il a reconnu la continuité de la vie, l'homologie et l'équivalence des organes et défriché en pionnier beaucoup de points, mais c'est lui prêter plus qu'il ne mérite que de chercher dans sa téléologie, parfois si facile, une anticipation sur Darwin, comme l'a voulu F.-V. Bain. En vérité, le mouvement non cyclique était pour lui une chose inconcevable.

Abel Rey remarque fort justement que la grandeur de l'œuvre aristotélicienne, au point de vue des sciences, ne tient pas seulement au fait que c'était une œuvre collective, une encyclopédie de l'époque compilée à mille sources et par des collaborateurs dont certains ont été nettement postérieurs au Stagirite; elle tient surtout au fait que les sciences naturelles, jusqu'au XIXme siècle, devaient se réduire à de simples descriptions et à de pures classifications.

Quant aux mathématiques, Aristote les a négligées parce qu'elles se présentaient alors comme des découvertes, des risques et des aventures. Il ne pouvait pas les contenir dans sa logique.

En physique, on fait gloire à Aristote d'avoir revendiqué les droits du réel contre l'idéalisme platonicien et d'avoir ainsi précédé la science moderne. Cependant, en contraste avec les atomistes qui considéraient la structure de la matière comme capable de produire à elle seule tous les phénomènes du monde sensible, toute la physique de la qualité, Aristote admettait comme de véritables réalités, de véritables substances, les qualités qu'il surajoutait à la matière. « Son influence fut désastreuse, dit Beaulard de Lenaizan; sans elle, la physique mathématique et, avec celle-ci, le concept de loi, eussent pu naître deux mille ans auparavant. » Ainsi s'exprime le professeur de Montpellier.

En médecine, on reconnaît à Aristote certains mérites particuliers, notamment à propos de la formation embryologique du cœur, de l'origine des vaisseaux, encore que la distinction entre artères et veines soit plutôt l'œuvre de ses devanciers. Cependant,

il n'a pas vu qu'il y a quatre cavités dans le cœur (il en décrit trois) et il se figure que les nerfs (confondus avec les ligaments et les tendons), en partent pour propager les mouvements dans le corps.

Aristote a méconnu les fonctions cérébrales. Pour lui, le centre de l'intelligence, des sensations, des affections, est le cœur. Il affirmait que le cerveau n'a pas la moindre connexion avec les parties qui servent à sentir et qu'il est entièrement séparé de la moelle. Il ne faut pas dire qu'en cela Aristote ait partagé l'ignorance de ses contemporains : déjà avant Platon, Alcméon de Crotone localisait dans le cerveau les sensations, les perceptions et la vie de la pensée; le pythagoricien Philolaos et Démocrite avaient parlé du cerveau « gardien de l'intelligence ». Hippocrate avait dit que par le cerveau nous pensons ou nous délirons. On sent dans Aristote une opposition partiale et quelquefois absurde pour tout un courant de pensée et de connaissances.

Ce qui est plus grave que ses erreurs, c'est que sa philosophie pluraliste, dans sa tournure générale, a détourné l'attention de l'ensemble vivant sur lequel avait insisté Hippocrate. Pour juger la répercussion de la philosophie aristotélicienne en philosophie, il faut comparer Galien, inspiré d'Aristote, à Hippocrate : on voit précisément s'affaiblir la notion de synergie fonctionnelle tandis qu'apparaît une conception localisée de la maladie, moins attentive aux influences du milieu avec, comme corollaire, une thérapeutique de palliation, de coercition très différente de la thérapeutique de stimulation synergique proposée par le médecin de Cos, donc beaucoup moins valable, beaucoup plus dangereuse.

En astronomie, Aristote s'est trouvé repris par son déterminisme inconscient et il a commis quelques absurdités sur lesquelles les commentateurs ont l'habitude de glisser respectueusement mais qui semblent singulièrement révélatrices de son caractère.

Il a voulu placer la terre sphérique au centre de l'univers et l'entourer d'une série de sphères transparentes, disposées l'une à l'intérieure de l'autre, en oignon, accomplissant chacune une rotation propre et entraînant une planète spéciale. L'enveloppe la plus extérieure, le premier ciel, contenait des étoiles fixes et tournait en vingt-quatre heures. Ce système de sphères concentriques qui avait une certaine vogue à l'époque, avait été imaginé par Eudoxe, le contemporain d'Aristote qui fréquentait l'Académie. Ce dernier proposait même d'expliquer les variations de déclinaison de la lune et du soleil par un jeu de trois ou quatre sphères concentriques mais tournant sur des axes non parallèles.

En vérité, ce n'est pas au système purement eudoxien qu'Aristote se rangea; peut-être n'était-il pas en très bons termes avec ce platonicien. Il adopta une variante mise au point par Calippe, à qui il fallait cinq sphères pour rendre compte du mouvement de chacune des grandes planètes : Lune, Soleil, Mercure, Vénus, Mars. Ce Calippe devait être plus ami d'Aristote. Né à Cyzique en Mysie, il était venu à Athènes entre 306 et 330, accompagné de son compatriote Polémarque, dans le but d'étudier la théorie d'Eudoxe. Là, il s'était rapproché d'Aristote. C'est sans doute grâce à ce dernier et grâce à sa protection auprès d'Alexandre, qu'il obtint de faire adopter, à partir du 28 juin 330, en Macédoine et en Grèce, le cycle de soixante-seize ans qu'il avait découvert pour ramener périodiquement les mêmes positions relatives du soleil et de la lune, en remplacement du cycle de dix-neuf ans de Méton. A la faveur des conquêtes macédoniennes, le cycle calippique devait même aller remplacer le cycle solaire des chaldéens.

Aristote adopta donc le jeu plus étendu des sphères de Calippe, mais il se trouva, pour son compte, en face d'une difficulté : pour prévenir le frottement entre les sphères superposées, il dut admettre des sphères intermédiaires animées de mouvements inverses et complémentaires, n'hésitant pas à atteindre un nombre de quatre-vingt et quelques. Enfin, pour expliquer le mouvement des sphères, il imagina une sorte d'intelligence qui serait comme l'âme attachée à la matière et qui la ferait mouvoir de l'extérieur en quelque sorte, par finalité, en vertu d'une sorte d'appel ou d'amour (sorte de génie planétaire). « On accuse souvent Aristote d'avoir mal compris la théorie d'Eudoxe, dit W.-D. Ross, mais on ne saurait guère le blâmer d'avoir voulu donner une explication mécanique du mouvement des corps célestes. » Malheureusement, la solution véritable avait été trouvée depuis longtemps par les pythagoriciens. Philolaos, en particulier, avait affirmé que la terre produit, en tournant autour d'elle-même, la nuit et le jour. Aetius, de son côté, avait témoigné de cette découverte mais il allait plus loin et faisait de la terre une simple planète tournant autour d'un noyau central [1].

Philolaos n'était d'ailleurs pas seul à le savoir. Un autre pythagoricien, Hicétas (ou Nicetas) de Syracuse, l'avait proclamé également et Cicéron en est témoin, d'après Théophraste lui-même. Donc, il est certain qu'Aristote en avait connaissance et il

[1] F. Boquet. *Histoire de l'Astronomie.* Paris (Payot), 1935, p. 49.

l'avoue : « les pythagoriciens, écrit-il, dans son Traité *De Coelo*, affirment que la terre produit, en tournant autour d'elle-même, la nuit et le jour ». Enfin l'idée n'était pas perdue de son temps, puisque Aristarque, de Samos, quelque quarante ans plus tard, devait la reprendre d'une façon éclatante. Pourquoi n'eût-il pas l'intelligence de discerner la vérité ?

D'abord, il ne devait pas se sentir en sympathie avec le souvenir de Philolaos qui avait enseigné à Thèbes. Tout ce qui venait de Béotie était désagréable au Macédonien. Ensuite, tout ce qui était pythagoricien déplaisait aux autocrates parce que chaque pensée pythagoricienne était une condamnation de leurs méthodes, et Philolaos l'avait éprouvé lui-même en essuyant des persécutions à Métaponte : ce n'était pas un exemple à suivre. Evidemment, un système astronomique qui placerait au centre de l'univers la terre, au centre de la terre la Macédoine et au centre de la Macédoine Alexandre « comme un dieu parmi les hommes », avait plus de chance de plaire. Au demeurant, la théorie d'Eudoxe était à la mode. Il faut remarquer que, pour des mobiles conscients ou inconscients, Aristote suivit la tendance générale des esprits conservateurs à réduire le monde, à le centrer sur l'actuel, l'immédiat, à vouloir tenir le premier rang. Aujourd'hui encore, les astronomes bien pensants, comme sir James Jeans, font des efforts d'imagination pour établir que, parmi les milliards de soleils de l'univers, il n'y en a que très peu, peut-être un seul, le nôtre, pour être entouré de planètes, et encore que la terre est, de toutes les planètes de ce système, la seule où la vie soit possible, ce qui revient à faire de la terre le centre biologique de l'univers [1]. Il est à remarquer que les esprits conservateurs ont en général peu de goût pour les aspects de l'astronomie qui décentrent leurs conceptions des réalités connues, actuelles et immédiates. Voilà pourquoi l'erreur astronomique d'Aristote valait de nous arrêter comme un test : elle est, au premier chef, révélatrice de sa mentalité.

A ce point de vue, les erreurs sont souvent plus significatives que les vérités et un lapsus en dit souvent plus long que toute une œuvre. Pourquoi Aristote affirmait-il que la mer, au-delà des colonnes d'Hercule, est boueuse et immobile (*Meteor.* II. I. 14) ? Pourquoi voulait-il considérer l'Atlantide de Platon comme une

[1] Cf. J. Jeans. *L'Univers*. Trad. française, Paris (Payot), 1910 et sa critique par P. Labérenne. *L'Origine des Mondes*. Paris (E. S. I.), 1936.

fable ? N'était-ce pas pour réduire la part de l'inconnu, de l'incontrôlable, pour laisser, en définitive, plus d'importance aux conquêtes de son maître pendant que celui-ci rêvait d'atteindre les confins du monde et d'embrasser l'univers ?

Quand il passe à la morale, Aristote commence par chercher les bases de la discipline civile et militaire. « Le bien de l'Etat est plus grand et plus parfait que celui de l'individu », dit-il. Et pour que l'individu n'ait pas l'idée de critiquer le bien de l'Etat, il explique que le bien, c'est ce qui arrive ou va arriver. Toute action vise à quelque chose d'autre qu'elle-même et, de sa tendance à produire cette chose, elle tire sa valeur. « Tout art et toute recherche scientifique, toute action et tout choix délibéré, semblent viser au bien; aussi, le bien a-t-il été défini : ce à quoi tendent toutes choses. » Le terme de toute activité est nécessairement le but de cette activité. En d'autres termes, tout ce qui arrive est parfait. Tel est le ton général de son *Ethique* donné par la première phrase. On découvre à quel conformisme était destinée la théorie des causes finales et on voit trop — hélas — l'usage politique que les mauvais bergers pouvaient en faire. Aristote éprouve d'ailleurs le besoin de tourner en dérision l'idée du Bien en Soi, enseignée par Platon, notamment dans son *Ethique à Nicomaque* et son *Ethique à Eudème* [1].

Etant donné que ce qui est juste, c'est ce qui est conforme à la loi (*Eth.* v) il s'ensuit que l'autocrate qui édicte une loi a toujours raison. Cette notion, qu'Aristote enseignait à ses élèves, il devait éviter de la mettre en action le jour où les Athéniens allaient lui intenter un procès!... Pareil conformisme menait Aristote à des conclusions semblables à celles de Bernardin de St Pierre, dont on s'est tant moqué : les éléments des corps inorganiques servent de matière aux plantes (*De part. anim.* II. I); les plantes servent de nourriture aux animaux : « Nous pouvons conclure que c'est là leur fin. L'animal existe pour l'homme. Si la nature ne fait rien d'imparfait et d'inutile, elle a donc tout fait pour l'homme » (*Polit.* I. 8).

Il enseignait aussi que la finalité de la vie humaine, c'est l'*eudaïmonia*, cette espèce de bonheur actif doublé de plaisir. Et le bonheur, pour chacun, consistait à remplir sa fonction appropriée (c'est-à-dire à se tenir à sa place); c'était une activité conforme à la vertu. Quant aux vertus, dont la plus haute manifestation était

[1] Cf. A. GRANT. *Ethics of Aristotle*, I, p. 438, note 6.

naturellement le courage militaire (Alexandre guerroyait sans trêve), elle se définissait avant tout par le juste milieu. Et Aristote s'ingénia, dans des démonstrations d'ailleurs peu convaincantes, à situer chaque disposition louable entre un excès et un défaut également condamnables. Ce n'était pas en vain qu'on le disait mesuré à l'excès. Un bon courtisan doit être prudent.

C'est évidemment dans sa *Politique* qu'Aristote devait donner sa mesure. Il est clair qu'en favorisant son travail, les souverains macédoniens l'attendaient là. Sans doute était-ce la cause finale de son œuvre, l'idée-de-derrière-la-tête autour de laquelle il avait cristallisé un savoir encyclopédique et une intelligence remarquable. D'ailleurs, il avait donné à Miéza un échantillon de ses talents, en écrivant sur la *Monarchie* et les *Colonies*.

Au fait, les considérations politiques sont si loin de la pure philosophie que les déductions pratiques, enseignées par Aristote, n'apparaissent pas toujours dériver des idées générales avec une clarté aveuglante. Son commentateur W. D. Ross, porte sur lui un jugement terrible à ce propos : « Parfois, l'usage qu'il fait des principes généraux est quelque peu arbitraire, et nous sentons qu'ils ne sont mis en avant que pour soutenir des croyances qu'Aristote aurait soutenues en toute hypothèse. [1] » Et pour cause !

Au moment où Alexandre réalisait le plus vaste empire du monde, au détriment des Grecs, au moment où il rêvait, nous dit Plutarque, de « faire obéir tout ce qui est sur la terre à une seule parole dans un seul état, de réduire tous les hommes à un seul peuple... les englober tous dans une seule loi... », Aristote conseillait sournoisement la division aux Athéniens, en flattant leurs tendances particularistes. Il leur disait que la forme la plus élevée de la vie politique se réalisait dans la cité, et encore dans la cité réduite où tous les citoyens se connaissent [2]. Il disait même que tout assemblage plus vaste n'était qu'une horde sans intérêt, ou un amas de gens sans homogénéité. C'était détourner les Athéniens des ligues ou des confédérations qu'ils auraient pu opposer à la Macédoine. Certains commentateurs s'étonnent ici de son manque de jugement, ne pouvant croire à une aussi monstrueuse trahison : comme si Aristote n'avait pas vu la diplomatie et la corruption de Philippe dissoudre les alliances hellé-

[1] *Loc. cit.*, p. 328.
[2] *Politique*, VII, 4.

niques ou diviser les partis, comme s'il n'avait pas entendu Démosthène! On peut se demander si les Athéniens se laissaient berner aussi aveuglément. Pour de telles affirmations, d'ailleurs, Aristote ne proposait pas d'arguments. Quand il combattait l'idée de Platon selon laquelle l'idéal est la parfaite unité de l'Etat, certains pouvaient croire qu'il se livrait à une querelle d'école [1], sans apercevoir son travail destructeur, sans comprendre qu'il versait l'huile sur le feu, pour hâter la fin de la grandeur athénienne. Ici d'ailleurs, Aristote suivait sa tendance conservatrice à la limitation et à la division. Il combattait tout naturellement l'opinion des Cyniques, selon laquelle l'homme doit être citoyen du monde et non citoyen d'un pays, opinion avec laquelle certains Grecs cherchaient à se consoler de la défaite de Chéronée : cet internationalisme était sans doute un ferment de dissolution dont il fallait protéger l'empire d'Alexandre!

Il était aussi conforme à sa mentalité conservatrice de prôner la famille et son esprit, non seulement parce que c'était une occasion de plus de prendre position contre Platon, non seulement parce qu'il avait manqué lui-même de famille dans son enfance et qu'il en surestimait d'autant plus les bienfaits qu'il en avait été privé, mais surtout parce que la famille constitue l'élément social autoritaire. Toutes les idéologies conservatrices insistent sur cet élément, parce que l'essence de la famille, ce sont les corrections que le père distribue aux enfants selon son bon vouloir, sans lois ni garanties contre l'arbitraire : c'est un modèle qui leur est cher. Aristote cherchait un argument dans le fait que la famille est une communauté naturelle constituant un élément dans la plus grande communauté de l'Etat, mais il oubliait intentionnellement les autres communautés dont l'homme est membre : son église, sa profession, les sociétés libres auxquelles il appartient (et il y en avait justement beaucoup à Athènes) parce que la règle de ces groupements n'est ni le droit du plus fort, ni l'arbitraire d'un seul chef, parce qu'il est d'essence démocratique, en un mot. Aujourd'hui, nous pouvons trouver singulière la conception aristotélicienne de la famille, selon laquelle la femme est asservie à l'homme, comme le serviteur à son maître. Encore plus singulière, pour un partisan de la famille, apparaît la manière dont il recommande l'avortement « pour éviter la surcharge du trop grand nombre » (*Politique*, VII. 17).

[1] *Politique*, II.

Sur de pareilles bases, donner trop de valeur sociale à la famille c'est défendre l'esclavage. Aristote a le triste mérite d'avoir été le premier philosophe à faire de cette honte humaine une règle naturelle, précisément en assimilant l'esclavage à la famille. De même que l'instinct de reproduction unit l'homme et la femme, de même, dit-il, l'instinct de conservation unit le maître et l'esclave. Et pour montrer que la condition servile n'est pas une convention injuste, contraire à la nature, il admet que c'est un cas particulier de la domination normale des faibles par les forts et qu'il est de l'avantage des deux que l'un commande à l'autre. Au demeurant, une sorte de justice résulte de la coutume et, puisque l'esclavage est conforme à la coutume de guerre, il est juste. D'ailleurs, le maître étant le plus fort, le pouvoir implique nécessairement une certaine supériorité et la force aussi peut être considérée comme un fondement du droit. Aristote admet donc, avec son conformisme habituel, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, à condition que rien ne change et que soient esclaves ceux qui le méritent. « Tous les êtres, dit-il, dès le premier instant de leur naissance, sont, pour ainsi dire, marqués par la nature, les uns pour commander, les autres pour obéir. (*Politique*, 1. 5.) Les esclaves sont des individus prédestinés : ils sont incapables de vertu, de raison, même de bonheur (*Politique*, 1. 11. 13 et *Ethique*, XI. 6. 8). » (En écrivant ceci, Aristote pensait peut-être à son vieux maître Platon, qui avait connu l'esclavage.) Comme philosophe, il recommande seulement la modération dans l'autorité et une amicale bonté de la part des maîtres. Souvent de tels propos cachent des intentions malhonnêtes. Pendant ce temps, Alexandre faisait vendre les habitants des villes conquises. Tel maître, tel valet : Aristote était sans doute plus esclave que ceux qu'on vendait car il était, pour sa part, asservi jusqu'à l'âme. « Nulle part autant que dans sa *Politique*, dit Paul Allard, l'Etat antique n'apparaît avec ses privilégiés et ses opprimés, liés ensemble par la chaîne de fer de la logique. Peu importe si cette logique est tout artificielle et fait violence à la nature... La politique d'Aristote est fondée sur l'écrasement des faibles : la femme, l'enfant, l'esclave. Jamais l'honnêteté, la justice et le bon sens ne furent plus cruellement immolés à une conception chimérique et arbitraire » [1].

[1] P. Allard. *Etudes d'histoire et d'archéologie*. Paris (V. Lecoffic, 1899, p. 20-22.)

C'est par la nécessité de trouver des esclaves qu'Aristote justifiait la guerre. « La guerre, disait-il, est en quelque sorte un moyen naturel d'acquérir, parce qu'elle comprend cette chasse que l'on doit donner aux bêtes fauves et aux hommes qui, nés pour obéir, refusent de se soumettre. C'est une guerre que la nature elle-même a faite légitime » (*Politique*, 1. 3. 8). Il dit aussi que la guerre est une école de vertu. « Elle nous fait justes et tempérants » (*Politique*, VII. 16). De ceci, son élève Alexandre allait donner, en Asie, un singulier exemple. Par ailleurs, sans doute pour décourager les Athéniens dans leurs ambitions militaires et pour endormir leur vigilance pendant que ses souverains s'appliquaient à conquérir le monde, il prétendait qu'il est absurde pour un Etat de vouloir dominer ses voisins, mais il ajoutait : « à moins que la nature n'ait destiné les uns à dominer et qu'elle n'ait refusé cette aptitude aux autres » (*Politique*, VII. 2), ce qui était une façon de réserver le cas de la Macédoine. Il disait encore (*ibid.* VII. 15) que celui qui réussit à vaincre ses voisins devient dangereux parce qu'il ne tarde pas à dominer sa patrie s'il le peut; ceci n'était un danger que pour un Etat démocratique comme Athènes.

Aristote entretenait aussi les auditeurs du Lycée de questions économiques : il distinguait les divers moyens d'acquérir de l'argent. Là encore, les commentateurs s'étonnent de ses singulières conclusions : « Ce qui est surprenant, dit Ross, c'est qu'il considère tous les modes d'acquisition de la richesse par le commerce, comme non naturels, à l'exception du troc. » Ces affirmations ne sauraient plus nous surprendre, si nous songeons au rôle consciemment démoralisateur qu'il remplissait. Alors qu'Athènes avait presque tout perdu, la seule force qui lui restait était son commerce. Sa flotte marchande avait été incomparable, ses docks du Pirée et toutes les opérations financières qu'on y effectuait, pouvaient, dans un certaine mesure, rappeler certains aspects de notre vie moderne. C'est justement sur cette puissance qu'Aristote allait porter son venin et, encore une fois, en tablant sournoisement sur une certaine répugnance des Grecs cultivés pour ces opérations, sur leur tendance à considérer le commerce comme une occupation non libérale. Assurément, en les décourageant de s'y livrer ou en les consolant de voir tomber les affaires, il faisait grossièrement le jeu des Macédoniens qui, du temps de Philippe, avaient si âprement cherché des débouchés sur la mer et qui en avaient tant voulu aux vaisseaux athéniens.

D'ailleurs, au moment où Alexandre raflait tout l'or de la Perse et de l'Orient, Aristote ajoutait que le mode naturel d'acquisition consistait à amasser les ressources vitales et il en indiquait les modalités : élevage, chasse, piraterie, brigandage, pêche et agriculture. Tels étaient les modes naturels, donc irréprochables!

Avec ces dispositions d'esprit, nous ne devons pas nous attendre à voir Aristote adopter le communisme platonicien. Il trouve toutes sortes d'arguments contre le socialisme, contre toute tentative d'égaliser la propriété. « Personne n'a exprimé mieux que lui le sens commun de l'individualisme [1]. » Pour rester quand même philosophe, il conclut qu'« il vaut mieux exercer les natures les plus nobles à ne pas désirer plus, et empêcher les natures plus vulgaires d'obtenir davantage ». Ceci ne l'empêche pas d'admettre que la richesse soit un élément de supériorité incontestable entre les individus. Il déclare en effet que celui qui ne possède pas l'argent et les loisirs ne mérite pas d'être un citoyen (*Politique*, VII. 15). La fortune est pour lui la garantie de la valeur. Il affirme, par exemple, qu'il est difficile d'être vertueux quand on est sans naissance, sans famille, sans crédit, sans fortune et isolé (*Politique*, I. 9). Comme il avait connu ces privations dans son adolescence, que faut-il en conclure? En tout cas, il ne concevait la vertu comme possible qu'« avec assez de fortune pour la pratiquer » (*Politique*, VII. 1).

Aristote, enfin, s'occupait de politique proprement dite, toujours dans le même esprit naturellement. Sa distinction entre les formes possibles de gouvernement : monarchie, aristocratie, oligarchie, démocratie, conclut, nous l'avons vu, à l'excellence de la première. (Il aurait été surprenant qu'il conclût autrement.) Il note que les tyrans sont généralement sortis du peuple et les oppose ainsi aux rois. Pour lui, l'Etat n'est pas une alliance destinée à garantir chaque citoyen contre l'injustice (donc le chef d'Etat ne saurait pécher par injustice) ni en vue de la richesse, mais pour l'accomplissement de grandes choses (et que pouvait-il exister de plus grand que l'empire fabuleux que se taillait Alexandre?). Dès lors, le pouvoir ne devait aller ni aux hommes libres, ni aux gens bien nés, ni aux riches, mais aux « bons ». Aujourd'hui on dit aux « bien pensants ». Il est certain que, dans un classement pareil, Aristote serait arrivé en tête, mais il n'était pas mal arrivé déjà.

[1] Ross, *loc. cit.*, p. 341.

Dans toutes ses œuvres, Aristote avait travaillé à l'édification de ses auditeurs, pour l'intérêt, la commodité ou le prestige de son maître. Il avait bien compris que la philosophie pouvait devenir un instrument de domination et l'anecdote rapportée par Diogène Laërce en serait la preuve : comme quelqu'un lui demandait à quoi sert la philosophie, Aristote aurait répondu : « A faire volontairement ce que d'autres font par la crainte des lois. » Mais il devait accomplir, à l'usage d'Alexandre, une recherche beaucoup plus spéciale, un travail d'information, une véritable entreprise d'agent de renseignements. Il avait fait compiler un recueil des diverses constitutions grecques, soit un total de cent cinquante-huit, outil de premier ordre pour la diplomatie macédonienne, dont Philippe avait dû déjà sentir le besoin. Il est probable qu'il fût aidé, dans ce travail, par son ancien condisciple de l'Académie, Héraclide du Pont, qui était venu se ranger auprès de lui, au Lycée, au moment où Athènes vaincue n'offrait plus pour son pays le même intérêt que la Macédoine. D'autre part, Aristote avait étudié, avec toutes les sources possibles d'information, les diverses manières dont peuvent se produire les révolutions, les renversements de régime, avec le moyen pratique d'y parer. En particulier, le livre V de sa *Politique*, « par l'attention qu'il porte aux moyens de conserver les formes de gouvernement, même les plus corrompus, s'apparente au *Prince* de Machiavel [1] ». Il indiquait là, à l'usage des gouvernements, les premiers signes auxquels il faut remédier pour tenir — et il montre qu'il y a beaucoup réfléchi. Sans doute avait-il eu l'occasion, avant de revenir à Athènes, de conseiller Alexandre après l'assassinat de Philippe, sur les exécutions massives et préventives à accomplir ? Aristote déclare, dans sa *Politique* (V. 12) que « Platon n'a pas parlé d'une manière satisfaisante des révolutions (au livre VIII de sa *République*) parce qu'il avait admis qu'aucune institution n'est éternelle mais qu'elle change après une certaine période ».

Rien ne dépeint mieux l'esprit d'Aristote que les considérations qu'il développe dans sa *Politique* (V. 11) sous l'aspect hypocrite de simples constatations historiques.

« Les tyrannies, dit-il, se conservent de deux manières fort contraires. La première consiste : 1° à abaisser le plus possible les personnages éminents, à se défendre des plus habiles, à ne

[1] Ross, *loc. cit.*, p. 327.

permettre aux sujets ni banquets, ni sociétés, ni instruction... à leur défendre les écoles et toutes les assemblées d'amusement, à empêcher les habitants de se connaître entre eux, à avoir des patrouilles qui aillent de jour et de nuit par les rues et qui écoutent aux portes des maisons. Il faut avoir des explorateurs partout, savoir tout ce qu'on fait et tout ce qu'on dit, envoyer des espions ou des gens aux écoutes. 2° Il faut semer la discorde entre les amis, entre le peuple et les nobles, les riches et les autres. 3° Appauvrir les citoyens afin qu'abrutis par les travaux dont ils ont besoin pour vivre, ils n'aient pas le loisir de conspirer. 4° Ajouter le poids des impôts, comme à Syracuse, du temps de Denis le Tyran où, en cinq ans, on fut obligé de donner en contributions tout ce que valait le fond du patrimoine. 5° Faire la guerre afin d'occuper les sujets et les tenir sans cesse sous la dépendance d'un général. 6° Attribuer le gouvernement domestique aux femmes pour qu'elles révèlent les secrets de leurs maris; adoucir l'esclavage pour que les esclaves révèlent ceux de leurs maîtres. En somme, avilir les sujets, les tenirs en défiance réciproque, ne leur laisser aucun pouvoir.

» L'autre méthode consiste à faire tout le contraire... La tyrannie s'affermit en devenant plus royale... Que le tyran sauve les apparences en simulant adroitement les sentiments et les procédés d'un bon roi : 1° Qu'il ait l'air d'avoir à cœur le bien public; qu'il évite les dépenses qui blessent le peuple, comme la dilapidation des finances; qu'il s'abstienne de faire des largesses aux dépens des pauvres, telles que des pensions à ses maîtresses, aux ministres de ses plaisirs, à des étrangers sans mérite... Passant pour économe, il fera oublier sa tyrannie. 2° Qu'il ait l'abord facile et l'air grave... Qu'il n'injurie personne et qu'il veille à ce que ses domestiques ou ses femmes fassent de même. 3° Qu'il jouisse modérément des plaisirs sensuels; qu'il ait au moins l'air de ne pas les rechercher. 4° Qu'il corrige et embellisse le pays comme s'il en était le curateur et non le tyran. 5° Surtout, qu'il montre beaucoup de zèle pour la religion : on croit moins d'injustice de la part d'un prince qui passe pour religieux et l'on est d'autant moins tenté de conspirer contre lui qu'on lui présume l'assistance du ciel. 6° Qu'il honore les gens de bien ou de talent au point de leur persuader qu'ils ne pourraient être mieux traités par leurs concitoyens dans l'Etat de la plus grande liberté. Qu'il ne se réserve à lui-même que la distribution des honneurs et qu'il laisse

à ses officiers et aux juges le soin de punir [1]. 7° Il ne doit pas faire trop grand qui que ce soit ou qu'il en fasse plus d'un parce qu'ils se jalouseront mutuellement; s'il faut abaisser quelqu'un et lui enlever son crédit et son autorité, que ce ne soit pas tout d'un coup mais peu à peu. 8° Il doit s'abstenir de toute injure. 9° Si le prince se laisse aller à quelque faiblesse avec des jeunes personnes, que ce soit par amour, non par abus d'autorité et s'il blesse l'honneur de la personne, qu'il l'indemnise par plus d'honneur. 10° Il doit faire comprendre aux riches et aux pauvres que leur salut ne dépend que de l'Etat et de leur attention à ne se nuire réciproquement en quoi que ce soit; seulement, que le prince mette de son côté les plus puissants. En somme, qu'il soit modéré dans toutes ses actions, familier avec les nobles et gracieux avec le peuple... Qu'il règle tellement ses mœurs et ses manières que, s'il n'est pas bon, il le paraisse au moins à demi et, s'il est mauvais, qu'il ne le paraisse qu'à demi [2]. »

Aristote, on le voit, était un philosophe réaliste. Pour soutenir le régime qui avait exploité la Macédoine : prédominance du matériel sur le spirituel et de la force sur le droit, il avait créé, avec science et habileté, toute une philosophie. Dès lors, le tyran, l'usurpateur, le brigand, trouvait pour se justifier, la finalité et la réussite finale. Alors que toute la sagesse ancienne s'était dressée contre l'abus du droit, Aristote avait su l'excuser et en faire un système méthodique. Il avait trouvé un accord entre la mauvaise conscience et toutes les turpitudes humaines. Il était le premier à avoir tenté ce travail et il y avait remarquablement réussi; toute son intelligence avait été au service de cette mauvaise cause. Il est naturel que tout ce qu'il y a de trouble dans l'humanité lui ait rendu hommage et il a connu la plus grande célébrité qui ait jamais été donnée à un homme en dehors des fondateurs de religions.

Dans la mesure où la conscience morale représente la plus haute valeur humaine, Aristote accomplit la suprême trahison : il fut traître aux plus pures valeurs spirituelles.

[1] Machiavel reproduit exactement ces principes. (*Prince*, ch. 18, 19 et 21.)

[2] « *Non partirse del bene, potando*, dit Machiavel, *ma sapere entrare nel male, necessitando.* »

VIII

LA TRAHISON D'ALEXANDRE

Pendant qu'Aristote organisait ainsi, dans le cadre d'une vaste université et avec toute la richesse intellectuelle qui devait séduire les Athéniens, la propagande des idées qui servaient les desseins de la Macédoine à leur détriment, les événements politiques marchaient leur train. Alexandre, en Orient, allait de conquête en conquête : on savait qu'il avait traversé sans encombre la mer Egée et que son premier soin avait été d'aller sacrifier au monument d'Agamemnon tombé pendant la guerre de Troie. Les Athéniens pouvaient voir, dans ce geste symbolique, l'affirmation du conquérant qu'il réalisait les séculaires ambitions de l'Hellade et qu'il était bien solidaire de leur idéal. Mais Aristote ne pouvait manquer de remarquer combien Alexandre avait été impressionné par son enseignement et combien l'Iliade qu'il lui avait apprise le hantait toujours. A vrai dire, quand les Athéniens reçurent les trophées de guerre conquis par les Macédoniens sur les Perses, à la bataille du Granique, début victorieux de l'expédition, quelques-uns avaient pu en être touchés et les amis de la Macédoine avaient eu beau jeu pour les intéresser aux conquêtes d'Alexandre. On avait suivi avec étonnement les mouvements de sa magistrale stratégie, consistant à faire d'abord tomber la façade maritime de l'empire achéménide, en prenant successivement Ephèse, Magnésie, Tralla, l'Eclide, l'Ionie, Milet et enfin, Halicarnasse, où tous ses ennemis avaient cru pouvoir trouver un refuge. Puis on avait appris la grande défaite de Darius, au fond du golfe d'Issos, et sa fuite. Les nouvelles étaient propagées par les agents promacédoniens de manière à rendre Alexandre sympathique : on racontait comment il respectait, dans les régions occupées, les usages et les religions locales et on essayait de faire

croire que les contributions de guerre qu'il levait étaient volontairement consenties. On ajoutait du merveilleux à ces histoires. On racontait, par exemple, comment Alexandre, assiégeant Tyr, avait rêvé d'un satyre dansant devant un bouclier et comment Aristandre de Telmesse, le devin, lui avait interprété ce rêve par un jeu de mots : Satyros = sa Tyros = Tyr à toi. On n'insistait pas trop sans doute sur la cruauté avec laquelle il avait détruit cette ville vaincue, ainsi qu'il avait fait de Gaza, en vendant tous les habitants comme esclaves. On apprit ensuite son entrée en Egypte, presque sans bataille, et on s'attendrissait sur la bonne grâce avec laquelle il avait daigné mettre sur sa tête le pschent sacré des Egyptiens : on expliquait comment il avait poussé jusqu'à l'Oasis de Siouat pour se faire proclamer fils d'Ammon dans le temple même du dieu, jetant en passant les fondements de la ville nouvelle qui lui serait dédiée : Alexandrie. Aristote, lui, pouvait retrouver là cette tendance d'esprit un peu morbide chez Alexandre, à jouer des rôles, à incarner des personnages, à « introjecter » en lui-même des figures, et comprendre que ces agissements, derrière leur valeur politique, cachaient en réalité une notion assez fragile de personnalité. Il l'avait déjà vu, adolescent, partir entièrement dans des rêveries sur les héros de l'Iliade, et pouvait y pressentir une pointe de folie. Il pouvait retrouver, dans l'enthousiasme d'Alexandre à vouloir être fils d'Ammon, un écho de l'excentricité de sa mère Olympias, de son orgueil inquiétant, de son besoin exaspéré de puissance et de gloire, et surtout de son mysticisme intense, qui lui faisait rechercher dans les rites orphiques et dionysiaques, une participation divine à laquelle elle croyait trop aveuglément. D'ailleurs, Aristote savait qu'à la suite de cette déification la mère et le fils avaient échangé une correspondance exaltée. Plutarque nous raconte d'une manière fort plaisante sur quelle base Alexandre avait établi sa qualité divine : Etant arrivé au temple d'Ammon, le prêtre voulut le saluer en grec et l'appeler : Mon enfant (Ω παιδιον) mais se trompa, parce qu'il ne savait pas la langue et dit Ω παιδιος, ce qu'Alexandre décomposa en Ω παις Διος (Enfant de Jupiter), concluant que Jupiter l'avait reconnu comme son fils par la bouche du prêtre (*Vie d'Alexandre*, LI). Plutarque ajoute qu'« Alexandre était un peu fâcheux pas ses vanteries et tenait en cela trop du soudard vanteur, qu'il aimait à raconter ses vaillances car, outre que, de lui-même, il se laissait facilement aller à cette vanité de braverie, encore se souffrait-il mener par le nez — en manière

de parler — aux flatteurs, ce qui était souvent cause de ruine pour les gens de bien qui se trouvaient autour de lui ».

Quand Athènes apprit qu'Alexandre était fermement décidé à poursuivre Darius III jusque dans ses derniers retranchements, refusant systématiquement toutes les propositions de paix, traversant la Mésopotamie, franchissant l'Euphrate puis le Tigre, Aristote, averti plus que les autres de la psychologie du monarque, pouvait retrouver, dans cet acharnement à détruire le Grand Roi jusqu'à la mort, un reste de la fureur qui l'avait animé contre l'imago paternelle. Il ne devait pas être surpris d'apprendre qu'après la grande bataille de Gaugamelès, près des ruines de Ninive, Alexandre continuait à poursuivre le Grand Roi fuyard sur les pistes d'Ecbatane. Aristote savait bien qu'en déployant cet acharnement son élève réalisait les vieux projets politiques de Philippe, mais avec une frénésie que le père n'aurait sans doute pas apportée. Il pouvait se rappeler qu'Alexandre enfant regrettait les victoires paternelles, se plaignant à des amis que ce dernier « ne lui laisserait rien de beau ni de magnifique à faire » (Plutarque, *loc.* VII, VIII). Cette fureur guerrière se déployait à la fois contre le souvenir du père mort et contre le substitut paternel incarné par le Grand Roi.

A part cela, toute cette histoire prenait une allure d'épopée et les Grecs étaient émerveillés. Le préfet Antipatros à qui Alexandre avait confié en partant toute la direction de la Grèce et qui était le meilleur ami d'Aristote, pouvait maintenir l'ordre avec des effectifs dérisoires. Il n'eut à intervenir militairement qu'au Péloponèse, pour juguler un soulèvement du Spartiate Agis III. Partout ailleurs, son rôle était de surveiller ses agents, comme Demade, et d'entretenir les querelles politiques entre les partis. A ce moment, les positions étaient bien établies. Un grand nombre des aristocrates et des bourgeois s'étaient naturellement ralliés à l'autocratie macédonienne, comme à une protection de l'ordre établi. L'extrême gauche s'était aussi laissé gagner parce qu'elle avait plus de profit à la paix qu'à la guerre. Les patriotes infatigables : Démosthène, Lycurgue, Hespéride, se trouvaient en face d'adversaires aussi impudents que ce Demade, qui se vantait, en pleine assemblée, d'être vendu à l'ennemi. On pouvait bien laisser Lycurgue, l'incorruptible, dépenser des trésors d'énergie pour redresser les finances, réorganiser l'armée et la marine, revenir pieusement aux cultes traditionnels, entreprendre des travaux publics (à l'Odéon, au théâtre de Dionysios, au Stade),

il était certain qu'Athènes n'était plus moralement indépendante. Alexandre gardait les prisonniers athéniens du Granique en otage.

Aristote pouvait se sentir en sécurité. Pourtant il savait, par une expérience antérieure, que les choses étaient susceptibles de se gâter quelque jour. Comme il était devenu veuf de Pythias, il jugea bon d'épouser une Athénienne, une certaine hétaïre Herpillys. « C'était une union légale mais distincte, d'après les usages du mariage proprement dit » (Rol. Gosselin). « Elle lui procura un foyer tranquille et favorable à son immense labeur intellectuel », dit Th. Gompers. Il eut d'elle un fils qui fut appelé Nicomaque comme son grand-père. Cet enfant devait mourir jeune. C'est pour ce fils qu'Aristote écrivit la *Morale à Nicomaque.* De toute façon, Aristote croyait pouvoir s'installer à Athènes en père de famille. Il avait alors cinquante-quatre ans, environ. Pour juger de l'intimité de cette union, nous n'avons qu'une référence, c'est ce qu'Aristote écrivit dans sa *Politique* (VII, XVII) : « Quand on a dépassé de quatre ou cinq ans la cinquantaine, il faut renoncer à la propagation de l'espèce, même au commerce des femmes, si ce n'est pour cause de santé ou autre cause semblable. »

Cependant, lorsque Alexandre, ayant poursuivi rageusement le Grand Roi d'Ecbatane jusqu'aux portes caspiennes, jusqu'à ce qu'il fût vaincu et tué là par ses sujets révoltés, près de l'actuelle cité de Damghan (330), Aristote, qui recevait des nouvelles régulières, put trouver quelques motifs pour s'inquiéter de l'état mental du souverain. Non seulement Alexandre venait de faire incendier sauvagement le quartier royal de la ville de Parsa et permis de honteux carnages, non seulement il prétendait, contre la lassitude de son armée et la sagesse de ses vieux généraux qui lui étaient si dévoués, pousser ses conquêtes jusqu'aux limites du monde, non seulement il passait son temps en orgies et en ivresses, mais encore il montrait par moments un véritable délire de persécution. « Ce qui le faisait le plus sortir hors de soi-même, dit Plutarque (*l. c.* LXXIV), était d'entendre qu'on avait médit de lui et était adonc cruel sans vouloir pardonner en façon quelconque. » Il semblait que ce meurtre du grand ennemi avait ramené pour Alexandre les conflits anciens liés à l'assassinat de son père Philippe et déclenché une crise de culpabilité inconsciente, culpabilité dont Alexandre se défendait par les mécanismes paranoïaques, en projetant la faute sur d'autres personnes

et en s'identifiant avec la victime. La crise psychique que le parricide n'avait pas amenée chez Alexandre, justifié par la nécessité de défendre sa mère Olympias et de se protéger contre Philippe prêt à le renier après avoir levé son épée contre lui, le meurtre d'un ennemi vaincu, suppliant et sans défense, suffit à la produire.

Alors Alexandre s'en prit à Parménion et à son fils Philotas et se crut trahi par eux.

Ce Parménion avait été, pour Philippe, un collaborateur de la première heure. Il avait pris part à toutes les campagnes : il avait été mêlé à la diplomatie macédonienne et, très au courant des affaires du pays, il avait, en particulier, reçu la délégation athénienne de 346, avec Démosthène, Eschine et autres, que Philippe avait si bien bernée. Récemment, à la grande bataille de Gaugamélès, il s'était trouvé en très mauvaise posture, isolé, débordé, contre un ennemi vingt fois supérieur en nombre et il s'était défendu héroïquement jusqu'à ce qu'Alexandre vînt à son secours.

Alexandre ne pouvait pas le supporter, sans doute parce qu'il avait été un ami de son père, et que, malgré son loyalisme à la dynastie, il n'avait pas dû approuver le crime du fils. Il croyait peut-être que son âge et son expérience lui donnaient quelque droit à se faire entendre du jeune monarque, alors que celui-ci, orgueilleux et méfiant, ne voulait que des flatteries. Lorsque Darius, vaincu, avait fait des propositions de paix telles qu'il offrait la moitié de son empire, Parménion s'était permis de dire à la délibération : « J'accepterais si j'étais Alexandre » — ce qui lui avait valu cette réplique insolente : « Moi aussi, si j'étais Parménion », réponse dans laquelle on retrouve toujours la tendance d'esprit d'Alexandre à se mettre dans la personnalité d'un autre. Actuellement, alors que l'empire achéménide se trouvait tout entier aux mains de la Macédoine, après quatre ou cinq ans de combats ininterrompus, Parménion, le vétéran, avait dû se faire le porte-parole d'une armée moralement épuisée, pour amener Alexandre à regagner Pella. C'est sans doute à ce sujet que l'hostilité avait éclaté. Alexandre avait vingt-six ans : il n'avait connu que des triomphes. Tout son génie consistait, à l'inverse de son père calculateur et cauteleux, à vivre des rêves héroïques avec superbe et arrogance. Il rêvait maintenant de porter ses victoires dans l'Inde qu'on considérait alors comme la limite du monde. On lui avait appris qu'Héraclès et Dionysios,

ses ancêtres, avaient été jusque là et il ne voyait pas de raison pour n'en pas faire autant. Les périls d'une pareille équipée, les inconvénients à s'éloigner toujours plus de sa base, avec une armée qui, de plus en plus était composée de mercenaires récoltés en route et qui n'étaient plus sûrs, il ne voulait pas les voir. Il n'était pas seulement grisé par son rêve et sa jeunesse, mais il était pris, selon l'expression de Sénèque [1], d'une heureuse folie (heureuse, parce qu'il devait conserver jusqu'au bout la force des armes; folie, parce qu'un pareil empire devenait plus qu'instable) et son dérangement mental, sans doute aidé par l'admiration de ses flatteurs et pas ses incessantes ivresses, ne faisait que s'accentuer. Pour toutes ces raisons un heurt se produisait entre son ambition et le réalisme de Parménion, incarnation du veto paternel. Comme il s'était débarrassé du père qui avait voulu l'écarter du trône, il résolut, dans son cœur, de se débarrasser de ce nouvel obstacle.

Il commença par accuser son fils Philotas, qui servait dans l'armée comme capitaine, de n'avoir pas révélé une soi-disant conjuration qui se serait produite dans l'armée contre sa propre sécurité et il le fit exécuter comme complice. Puis, comme le cercle de ses soupçons paranoïaques avait toujours tendance à s'étendre et surtout, comme son hostilité inconsciente avait pour principal objet l'imago paternelle, il fit ensuite tuer Parménion à Ectabane, cette fois, sans l'ombre d'un prétexte. Il fit aussi tuer, par-dessus le marché, trois des enfants de Parménion (Plutarque, *l. c.* LXXXV).

Après chaque exploit de ce genre, Alexandre faisait une crise de culpabilité : il s'en prit à un certain Bessos, qui avait tué Darius pour essayer d'usurper la couronne, peut-être parce qu'il avait rétrospectivement souhaité accomplir l'acte lui-même, peut-être parce qu'il projetait sur ce personnage le crime de parricide qui l'habitait. Toujours est-il que la poursuite de celui-ci devint le prétexte à continuer la campagne. Il fallut envahir la Sogdiane pour le capturer et le faire périr dans des supplices. Détail bien caractéristique : Alexandre le fit mettre en cage, puis lui fit couper le nez et les oreilles avant de l'exécuter : de pareilles mutilations, équivalents symboliques de la castration selon les constatations de la psychopathologie clinique, s'associent souvent à l'hostilité contre le père. C'est sa propre culpabilité extériorisée qu'Alexandre essayait de punir.

[1] *De Benef*, VII, 3, 1.

Toutes ces nouvelles pouvaient causer quelque inquiétude aux serviteurs d'Alexandre, en particulier à Aristote. A ce moment, Athènes se passionnait pour des polémiques sordides, comme l'affaire de la Couronne, soulevée par Eschine contre Démosthène, ou comme la mise en accusation de Lycurgue par le promacédonien Ménésaichmos. La cité se débattait parmi les difficultés angoissantes de la hausse des prix. Finalement, l'impudent Demade prenait toute l'autorité. En vérité, plus la Macédoine triomphait, plus ses serviteurs trouvaient à s'inquiéter des dangereuses excentricités d'Alexandre. Celui-ci ne se lassait pas de son expédition, poussé par sa folie et son incomparable chance.

Ce furent encore, pendant deux ans, des guérillas sans trêve contre les populations nomades jalouses de leur indépendance et contre les Scythes qui étaient venus à leur secours, puis, la sécurité à peine rétablie, une nouvelle crise de folie. Se croyant outragé par un de ses fidèles intimes, Cleitos le Noir, Alexandre le transperça de sa lance en criant : « Va rejoindre Philippe, Parménion et Attale » [1] (ses victimes précédentes). Ce Cleitos était le frère de la nourrice Janiké, qui avait allaité Alexandre. Sans doute ce lien avec la nourrice (substitut ou dédoublement de l'*imago* maternelle) suffisait-il à provoquer l'impulsion au meurtre, en vertu du complexe œdipien. En outre, Cleitos avait sauvé la vie d'Alexandre au Granique, ce qui était une façon symbolique de lui donner le jour et d'être, en quelque sorte, un père. Apparemment, le meurtre de Cleitos s'était produit dans un accès de colère ou d'ivresse, mais il est probable que le plan en avait été progressivement arrêté dans l'esprit d'Alexandre, au moins inconsciemment. Plutarque raconte en effet que, trois jours avant le crime, Alexandre avait rêvé que Cleitos, vêtu d'une robe noire, était assis parmi les enfants de Parménion qu'il venait de faire assassiner (*l. c.* LXXXVI).

Sentant l'opposition grandir, Alexandre devint plus fou encore. Il avait été frappé de voir ses vassaux perses le saluer en se prosternant à terre, selon la mode de leur pays, et il lui prit fantaisie d'exiger le même salut de ses officiers grecs. Cette fois, il y eut une mutinerie dans l'armée et Alexandre chercha une nouvelle victime. Sa fureur tomba sur un neveu d'Aristote, que ce dernier lui avait chaudement recommandé et qui suivait l'expédition en qualité d'historiographe, Callisthène d'Olynthe.

[1] RADET. *Alexandre le Grand.* Paris (Artis. du Livre). 1931, p. 249.

Il avait, paraît-il, son franc-parler. Après avoir, pendant longtemps, bassement adulé son souverain, il s'opposa tout à coup à la prosternation. Il déclara que lui seul pouvait, en écrivant l'histoire, faire parvenir Alexandre à l'immortalité et, au symposion organisé pour régler la question, refusa de plier les genoux, ce qui irrita le monarque au plus haut point. A ce moment, un certain Hermolaüs, furieux d'avoir été fouetté par les ordres d'Alexandre, avait suscité une mutinerie parmi les pages royaux et Callisthène fut accusé d'avoir trempé dans la conspiration. Alors Alexandre le fit enfermer dans une cage de fer, abandonner à la vermine et, finalement, exposer aux lions qui l'achevèrent. Ces explosions paranoïaques d'Alexandre ne se limitaient jamais à une victime mais rebondissaient sur d'autres. Alors Alexandre écrivit à Antipatros : « Les serviteurs de Callisthène ont été lapidés par les Macédoniens mais je punirai moi-même le maître ci-après et ceux qui me l'ont envoyé et qui ont reçu et logé en leurs villes les meurtriers qui venaient de propos délibéré pour me tuer. » En quoi, dit Plutarque, Alexandre découvrait manifestement la mauvaise volonté qu'il avait contre Aristote (*l. c.* XCIV). « On dit encore, ajoute Diogène Laërce, qu'Alexandre, mécontent contre Aristote à cause de Callisthène, combla d'honneurs Anaximène, pour lui faire de la peine et envoya des présents à Xénocrate. » En choisissant, pour ses faveurs, l'ancien condisciple d'Aristote à l'Académie, l'ascète qui avait pris, après Speusippe, la direction de l'école platonicienne et qui, en cela, se trouvait l'adversaire d'Aristote, devenu traître aux idées du maître, Alexandre pensait offenser au maximum son ancien précepteur. Mais il y eut encore plus offensant pour lui, ce fut, paraît-il, le refus opposé par Xénocrate, qui ne voulut pas manger de ce pain-là. En vérité, pareille extension de la rancune, toute paranoïaque, était devenue familière à Alexandre : de même qu'il ne savait pas très bien les limites de sa personnalité, il ne reconnaissait pas davantage les limites des autres.

En même temps, pour renouveler à son compte l'histoire de la belle Hélène, qui lui était restée fidèle à l'esprit comme toute l'Iliade revisée par son maître, Alexandre épousa Roxane, fille d'un noble iranien, ce qui honora peut-être ses nouveaux sujets mais déplut d'autant aux anciens. Et il se mit en route pour les Indes, avec une armée à moitié révoltée contre lui.

Le coup fut rude pour Aristote. Il avait ponctuellement servi la politique et les desseins d'Alexandre; il avait accepté pour lui

une nouvelle mission à Athènes qui comportait certes les avantages du prestige intellectuel et des moyens de travail, mais aussi les inconvénients d'être tenu en suspicion par les citoyens clairvoyants et maintenant il se trouvait non seulement déçu et irrité du sort injuste réservé à son neveu protégé, mais encore d'une disgrâce qu'il n'avait aucunement méritée. Le seul qui pouvait le protéger après Alexandre était Antipatros, son meilleur ami.

Il est probable qu'ils avaient examiné ensemble la situation et que celle-ci paraissait inquiétante. Vue de l'Attique cette expédition romanesque d'Alexandre, qui durait maintenant depuis huit ans, paraissait tout à fait démente. Ce départ vers les Indes, les confins du monde connu, semblait une si folle entreprise qu'on se demandait si Alexandre en reviendrait jamais. On savait qu'il se montrait de plus en plus étrange, capricieux, redoutable et que l'armée, en demi-rébellion, était moins que sûre. Pour des esprits avertis, tout cela sentait la catastrophe prochaine. Sans doute Antipatros dressait-il des plans pour toute éventualité et Aristote de même.

Bientôt on apprit que l'armée d'Alexandre, ayant atteint le Gange, avait refusé catégoriquement d'aller plus loin et que le souverain, la rage au cœur, avait dû battre en retraite, puis qu'arrivé au delta de l'Indus, il avait été gravement blessé à la poitrine dans un petit engagement. Tout le monde comprit que son étoile avait pâli et que le charme de son invincibilité était rompu. De plus, le retour de l'armée, prise dans des régions désertiques ou dans des intempéries terribles, se montrait des plus difficiles. Le problème du retour se montrait presque aussi hasardeux qu'avait été l'expédition. Comme pour les Grecs de l'Iliade, après la destruction du royaume de Priam, la question était de bien rentrer chez soi. Mais le pire fut que, repassant à Suse, Alexandre donna des signes d'exaltation assez inquiétants. D'abord, il se lança dans la polygamie et, sans répudier Roxane, épousa aussi la fille d'Artaxerxès Ochus, Parisatys, en même temps que Stateira, la fille de Darius. Il y avait de quoi choquer les Hellènes. Nous pouvons discerner, dans ce besoin d'épouser les filles des rois, après avoir si cruellement poursuivi le pauvre Darius, imago paternelle, un beau transfert des désirs incestueux refoulés [1]. En même temps, et pour se sentir sans doute moins répréhensible, il voulut que ses officiers fissent de même.

[1] Certains historiens y voient le désir d'opérer une fusion des races.

En particulier, il maria son fidèle Héphaistion à la sœur de sa femme Stateira, Drypetis. Les généraux et dix mille soldats suivirent l'exemple royal. C'était déjà assez singulier. Mais en même temps que ces noces, Alexandre promulguait deux décrets absolument scandaleux. Le premier avait déjà été introduit par Demade, l'homme à tout faire de la Macédoine, « personnage équivoque, dit Derenne, qui s'était déjà prêté plusieurs fois à des compromissions plutôt viles entre Alexandre et Athènes », il ne s'agissait rien moins que de reconnaître à Alexandre la qualité de Dieu et de lui rendre un culte.

Si Aristote avait une notion suffisante de la pathologie mentale, il ne devait pas en être autrement surpris. Cette folie était l'aboutissement régulier de tout ce qui avait précédé. D'abord, de cette tendance innée à jouer des rôles qu'avait toujours montrée Alexandre (et quel autre rôle que celui d'un dieu aurait pu jouer un homme qui était sans conteste le plus puissant et le plus légendaire du monde connu, d'un homme qu'on disait descendre d'ancêtres divins et qui avait voulu prendre la qualité de fils d'Ammon dans un temple d'Egypte ?). Ensuite, pareille prétention n'était que la compensation affective de ce qu'Alexandre sentait comme une défaite, l'impossibilité d'aller jusqu'au bout de son rêve et de conquérir les limites du monde : pour ne pas s'avouer qu'il était un homme, avec ses faiblesses et ses impossibilités, il ne lui restait plus qu'à se croire Dieu. Enfin, on sait que les délires de persécution aboutissent généralement à des transformations de la personnalité et toujours dans le sens de la grandeur.

Les historiens qui admirent Alexandre (et ils sont nombreux) trouvent toutes sortes de subtilités pour montrer cette aberration comme une chose logique et naturelle. Robert Cohen, par exemple, pense qu'Alexandre voulait tout simplement montrer aux Grecs son dédain, mais il devait s'offrir le ridicule de faire élever, au point extrême de son expédition, des autels dédiés « à son père Ammon, à son frère Héraklès, à son frère Apollon ». D'autres historiens, comme Wilken, estiment que l'idée d'apothéose est une idée essentiellement hellénique et qu'il n'y avait pas meilleure façon de se faire comprendre des Grecs que d'exprimer une idée qui leur était si familière (pourtant leur réaction ne fut pas dans ce sens). Ne peut-on pas admettre, avec Sénèque, que ce grand homme a été fou ? Et même s'il a eu du génie, sa carrière n'était-elle pas une folie réussie ? Peut-on interpréter comme la réaction d'un esprit sain l'idée qu'eut Alexandre, au moment où ses soldats

refusèrent de passer le Gange, de faire forger des armes géantes, des mors et de mangeoires plus pesants et de les laisser sur place pour créer une légende sur sa gloire ? Et les projets qu'il formait de faire sculpter le Mont Athos, et « les inventions bien plus étranges et de plus excessive dépense », dont parle Plutarque ? (*l. c.* CV, CXVI).

Personne, à Athènes, ne prit la chose comme une manière de parler, ni comme un hellénisme, mais on cria au scandale et à la folie. Et Aristote put, dans ses souvenirs, retrouver la genèse de ce délire. N'avait-il pas grisé son élève en lui parlant du monarque qui devait être « comme un dieu parmi les hommes » ? Son éducation avait été profitable et Alexandre n'en avait rien oublié. Le précepteur put constater que « ce sont les premières impressions de la vie qui nous affectent le plus » (*Politique*, VII, XVIII). Il put aussi faire son *mea culpa.* Mais ceci, il était seul à le savoir, tandis qu'il devait être mêlé à cette affaire de déification d'une manière plus publique. En effet, le messager qui venait, cette année-là, apporter aux Olympies les ordres du souverain, n'était autre que Nicanor, le fils de Proxène son tuteur, qu'il avait adopté au beau temps de sa puissance, pour en faire son héritier et lui donner sa fille Pythias en mariage. Nicanor servait comme officier supérieur dans l'armée macédonienne. C'est lui qui, devant les représentants des Etats grecs (et Démosthène y était pour le compte d'Athènes), fit lire ce décret de déification.

Il fit lire aussi le second décret envoyé de Suse. Celui-là ordonnait de laisser rentrer dans les Etats tous ceux qui en avaient été bannis, menaçant d'une punition immédiate et sévère les cités qui s'y opposeraient. On ne sait à quel mobile répondait ce dernier décret dans l'esprit d'Alexandre : sans doute la foule de ces errants, dans l'Hellade, était-elle devenue une plaie sociale, mais ce qui avait guidé Alexandre, c'était plutôt la volonté de faire rentrer tous ces espions et policiers qui, pour des prétextes divers, avaient été chassés des régions où ils avaient mission d'opérer. « A cette proclamation, dit Th. Gompers, les protégés de la Macédoine, qui se trouvaient en très grand nombre, poussèrent des cris de joie... l'indignation et la colère éclatèrent, en revanche, parmi leurs adversaires et surtout parmi les Athéniens. » Le même auteur ajoute : « L'amitié paternelle du Stagirite pour le fils de son tuteur, Nicanor, était bien connue... Les flots de haine qui s'étaient alors amassés devaient se déverser sur Aristote. »

La Grèce avait l'impression de sombrer dans la folie et dans la honte. Chacun pensait que la situation était trop tendue pour durer et on attendait la catastrophe. Bien caractéristique de cet état d'esprit est l'affaire Harpale, qui se produisit à ce moment même (324). Harpale était un ami d'enfance d'Alexandre. Inapte à la guerre, il avait été pourvu du poste de trésorier pour toute l'Asie Mineure et devait résider à Babylone. Il avait déjà commis quelques indélicatesses que le roi lui avait facilement pardonnées. Ceux qui tiennent les rênes du pouvoir savent bien que, souvent, des fautes de ce genre deviennent un moyen de tenir mieux leurs sujets en mains. Il est certain que celui qui se sent coupable et qui est sous le coup d'un pardon, a toujours moins envie de se révolter. Pourtant, cet Harpale, de son côté, avait jugé l'expédition aux Indes comme une folle équipée et avait misé sur l'espoir qu'Alexandre n'en reviendrait jamais. Aussi avait-il puisé largement dans les caisses et avait-il pris la fuite, avec trente navires et six mille mercenaires. C'est avec cette escorte, et porteur de cinq mille talents, qu'il se présenta à Athènes. Il y avait jadis obtenu droit de cité pour des services rendus à l'occasion d'une disette. Démosthène ayant fait prévoir des difficultés diplomatiques, on lui interdit l'entrée de l'Attique, mais il revint quelques mois plus tard, seul, sans escorte, avec seulement sept cents talents et, cette fois, il fut reçu.

Immédiatement, le gouvernement macédonien, et surtout Olympias, qui régnait alors en Epire, demandèrent l'extradition mais, chose surprenante, Démosthène, toujours si prudent dans les affaires qui pouvaient mettre sa patrie en difficulté avec les Macédoniens, intervint pour faire repousser par l'assemblée cette demande. Harpale fut seulement invité à déposer son argent dans le Temple de l'Acropole et emprisonné pour donner une satisfaction partielle à la Macédoine. Démosthène était chargé de sa surveillance. Or Harpale s'évada. Tout naturellement, le rôle de Démosthène parut des plus suspects. Peut-être avait-il simplement misé, lui aussi, sur le proche désastre d'Alexandre et avait-il voulu, comme il le soutint ensuite, mettre de côté l'argent macédonien pour compléter les armements d'Athènes. Toujours est-il que le parti pro-macédonien, auquel s'était joint son ex-ami le patriote Hypéride, l'accusa de s'être laissé soudoyer. En janvier 323, l'Aréopage déclara quelques personnes coupables d'avoir reçu de l'argent d'Harpale, dont Demade et Démosthène. Le premier, qui était riche, paya l'amende; le second, qui n'avait

pas les cinquante talents réclamés, fut emprisonné. Il s'évada, lui aussi, et s'installa à Egine, puis à Trézène. Athènes se sentit privée de son défenseur le plus dévoué, balancée entre les partis extrémistes des ultra-patriotes d'un côté, prêts à toutes les folies, et les pro-macédoniens de l'autre, prêts à toutes les soumissions. Autrement dit, les forces antagonistes se tendaient comme pour une conflagration.

Les petits macédoniens et pro-macédoniens pouvaient concevoir quelque inquiétude. Des gens sans conscience et sans vergogne, comme Demade, pouvaient jouer tous les rôles et s'accommoder de toutes les situations, mais des hommes de dignité, comme Antipatros, ou des intellectuels en vue, comme Aristote, se trouvèrent dans un cruel embarras quand il s'agit de prendre catégoriquement parti pour ou contre la déification de leur souverain. Aristote avait son zèle refroidi par l'affaire de Callisthène et sa disgrâce. Il pouvait regretter de s'être donné comme programme un lien permanent entre le précepteur et l'élève : « Il ne suffit pas, avait-il écrit (*Politique*, x, x) de donner des soins à l'enfance et à la jeunesse. Il faut suivre ses élèves dans l'âge plus avancé et ne les abandonner dans aucune partie de la vie. » Mais il devait se sentir encore plus menacé quand, à son tour, Antipatros, qui était resté son seul protecteur, connut la défaveur. Le prétexte fut une expédition malheureuse de son lieutenant Zopyrion en Scythie, mais une raison plus valable, psychologiquement, était qu'« Antipatros avait été l'homme de Philippe, le très cher ami de Parménion » [1]. Il était aussi l'ami d'Aristote. De plus, Alexandre était travaillé par les intrigues de sa mère Olympias qui en voulait beaucoup à Antipatros et cherchait à lui nuire par tous les moyens. Sans doute était-elle jalouse de l'amitié d'Alexandre pour cet homme et de la fidélité de celui-ci à son jeune souverain, comme elle était jalouse d'Héphaistion, le tendre ami de son fils. Elle venait d'intriguer en Epire et de prendre la royauté de ce pays, son frère (et gendre) Alexandre le Molosse ayant péri on ne sait comment, et sa fille Cléopâtre ayant été renvoyée par son ordre à Pella : Alexandre le Grand avait longtemps résisté aux jalousies de sa mère et soutenu ses amis, disant qu'Olympias « lui faisait payer cher un terme de neuf mois » mais, la folie le gagnant, il avait fini par englober Antipatros dans son délire de persécution. C'est en vain qu'Antipatros avait envoyé son fils Cassandre plaider sa cause auprès du souverain. Cassandre avait été non

[1] Glotz, Roussel et Cohen. *Histoire grecque*. 1938. T. IV.

seulement mal reçu mais maltraité et Antipatros se vit relever de ses fonctions par Cratère, chargé comme un général quelconque, de mener des recrues en Asie. La situation devenait des plus critiques pour lui, comme pour Aristote. Il pouvait s'attendre à subir le sort de Parménion. « Alexandre, dit Plutarque, entra en grande tristesse et grande appréhension d'être destitué de l'aide des dieux et aussi en grande défiance de ses amis entre lesquels il redoutait Antipatros et ses enfants plus que nuls autres... Un jour que ses familiers accusaient Antipatros, Néarque voulut répondre, mais Alexandre le rabroua disant : « Voilà des arguties et subtilités d'Aristote pour prouver le pour et le contre, mais cela ne m'empêchera pas de vous châtier » (XCIV). Cette défiance envers l'ancien précepteur fut présumée être le signe de quelque aliénation de volonté » (XII).

« Alexandre donc, depuis qu'une fois il se fut laissé aller à cette défiance de l'aide des dieux, en devint si troublé de sens et si épouvanté en son entendement qu'il ne lui arrivait plus chose extraordinaire, pour petite qu'elle fût, qu'il n'en fit cas comme d'un signe et présage céleste de manière que son logis était toujours plein de prêtres et de devins qui sacrifiaient ou qui le purifiaient ou qui vaquaient aux divinations : tant a de pouvoir et d'efficace d'un côté la mécréance et l'impiété de contemner les dieux quand elle se met dans le cœur des hommes, et de l'autre côté aussi la superstition, coulant toujours ni plus ni moins que l'eau contre bas, dans les âmes abaissées et ravalées par crainte, comme elle remplit Alexandre de folie depuis qu'une fois la frayeur l'eut saisi » (*l. c.* CXIX - CXX).

Alexandre avait cessé de croire à son invincibilité depuis qu'il avait rebroussé chemin et avait été blessé. Aux Gymno-Sophistes, il avait demandé par quel moyen un homme peut se faire aimer (il se sentait haï), comment un homme peut se faire dieu (il doutait quelque peu de sa divinité), si la vie est plus forte que la mort et jusqu'à quel âge un homme doit vivre (il se sentait menacé). Pour tromper son inquiétude, il organisait des concours de beuverie, d'invraisemblables bacchanales, des fêtes monstres à Ectabane. Il projetait de rentrer par les colonnes d'Hercule, en faisant le tour de l'Afrique. En même temps, il discernait des présages de mort dans le fait que le plus beau des lions élevés à Babylone avait été tué d'un coup de pied d'âne ou dans le fait qu'un fou avait revêtu ses vêtements et son bandeau royal pendant qu'il se faisait masser.

L'armée macédonienne ne voulait plus obéir. A Opis, où elle était parvenue, les vétérans, épuisés, s'étaient ouvertement rebellés et Alexandre avait dû céder. En même temps, il avait vu mourir à Ectabane le seul ami en qui il avait gardé confiance, sans doute parce qu'il était l'objet d'élection pour sa passion homosexuelle, Héphaistion. A ce deuil, Alexandre avait réagi d'une singulière façon en érigeant un oracle de Jupiter Ammon pour sacrer Héphaistion demi-dieu. « Puis, dit Plutarque, il partit en guerre, comme à une chasse à l'homme et massacra les Casséiens, jusqu'aux petits enfants, ce qui fut appelé « le Sacrifice funéraire de Héphaistion » (CXVI). Lorsqu'il arriva à Babylone, Alexandre mourut; c'était le 13 juin 323. Il n'avait que trente-deux ans. Le retour lui avait été fatal.

Les causes de cette mort restent assez mystérieuses : on a dit qu'il avait succombé à un *delirium tremens* d'origine alcoolique ou bien à une malaria, mais d'autres ont pensé qu'il avait été discrètement empoisonné, parce qu'il n'y avait pas pour ses sujets d'autres moyens de se débarrasser d'un fou aussi dangereux. Antipatros passe pour avoir collaboré à cette libération. « D'autres prétendirent que l'instigateur du crime était Antipatros, le vice-roi disgrâcié, qu'Aristote avait fourni le poison pour venger Callisthène, que Cassandre l'avait apporté et que son frère Iolaos l'avait versé » [1]. Voici ce que dit Plutarque : « Si n'y eut sur l'heure suspicion aucune qu'il eût été empoisonné : mais on dit que six ans après il s'en découvrit quelque indice, à raison de quoi sa mère Olympias fit mourir beaucoup de gens et jeta au vent les cendres d'Iolas (fils d'Antipatros) auparavant décédé, parce qu'on disait que c'était lui qui avait baillé à boire le poison. Ceux qui tiennent que ce fut Aristote qui conseilla à Antipatros de ce faire, par le moyen duquel fut porté le poison, disent qu'un (certain) Agnothémis le raconta après l'avoir aussi ouï dire au roi Antigone : et fut le poison, à ce qu'ils disent, une eau froide comme glace qui distille d'une roche étant au territoire de la ville de Nonacris... Les autres maintiennent que tout ce que l'on conte de cet empoisonnement est faux et allèguent pour le prouver un argument qui n'est pas petit, c'est que les principaux capitaines, incontinent qu'il eut rendu l'esprit, entrèrent en grande dissension à raison de laquelle le corps demeura, par plusieurs jours, tout nu,

[1] *Histoire ancienne*, t. IV par GLOTZ, COHEN, ROUSSEL. 1938, p. 182, d'après Berve.

sans être enseveli, en pays chaud et étouffé : et néanmoins jamais n'apparut signe aucun sur le corps qui donna suspicion ni conjecture de poison, mais se maintint toujours net et frais et entier ». (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, CXXIII. Trad. Amyot.)

Antipatros avait eu le temps de faire, sur la succession de la couronne macédonienne, des plans qui devaient lui être avantageux. Deux ans plus tard, il prenait la régence de l'empire macédonien, avec l'espoir de le transmettre ensuite à son fils Cassandre.

Certes, on ne pourra jamais prouver historiquement qu'Antipatros a trempé dans une histoire criminelle, mais les dispositions affectives nous importent, en psychologie, plus que les actes. Atteint d'une disgrâce marquée, il devait être un des premiers à trouver un soulagement urgent dans la mort d'Alexandre, en même temps que les plus grands espoirs personnels.

Aristote était à ce moment le plus grand ami d'Antipatros. Il devait le prouver en l'instituant, par testament, quelques mois plus tard, l'exécuteur de ses dernières volontés. La disgrâce l'avait bien obligé à changer de maître une fois de plus, mais le destin, une fois de plus, le mettait en compagnie de ceux qui trouvaient avantage à la mort de l'ancien maître. On dirait que, lorsqu'un homme, dès le début de sa vie, accepte une certaine situation, celle-ci tend à se représenter indéfiniment. Aristote ne pouvait qu'applaudir à la mort d'Alexandre, comme il avait applaudi à celle de Philippe et à celle de Platon, comme il avait consenti au destin d'Hermias. Cette trahison-là était tissée dans la trame même de sa vie psychologique : il ne pouvait plus y échapper.

Cependant, les échos du « dieu parmi les hommes » devaient maintenant s'amplifier et gâcher la fin de sa vie. Il y a toujours une expiation pour un tel destin.

IX

TERMINAISON ET FINALITÉ

La mort d'Alexandre causa de graves remous à Athènes. Les patriotes reprirent courage tandis que les pro-macédoniens se sentirent désemparés. Les créatures d'Alexandre refoulèrent d'abord la mauvaise nouvelle. Demade refusait d'y croire : « Si Alexandre était mort, disait-il, l'univers entier serait rempli de l'odeur de son cadavre ». Enfin, il fallut accepter les faits. A l'appel d'Hypéride, et malgré les efforts de Demade et de Phocion, Athènes prit les armes. On comprit alors que l'argent d'Harpale avait du bon, car il servit. De nouveau on connut l'enthousiasme et la hâte. Le stratège Léosthénès partit au Cap Ténare recruter des mercenaires. Les Etoliens qui ne pouvaient absolument pas admettre le retour des bannis, donnèrent leur alliance; la Phocide, la Locride, des cités de Thessalie, adhérèrent à la nouvelle ligue. On partit en guerre, Antipatros organisa la défense. Le ciel était très sombre pour les Macédoniens.

A Pella, la succession dynastique était difficile à régler. Alexandre n'avait pour fils qu'un bâtard, faible d'esprit, Arrhidée, mais sa veuve Roxane était enceinte. Pour tout concilier, on admit que les deux héritiers se partageraient l'empire et que Perdiccas prendrait la régence tandis qu'Antipatros continuerait à veiller sur les affaires d'Occident, mais on sentait que l'arrangement ne devait pas durer.

A Athènes se développait un intense mouvement xénophobe et Aristote était particulièrement visé, autant que les politiciens Phocion et Demade. A Demade on intenta un procès pour illégalité. Il est probable qu'il paya l'amende pour rester à Athènes; l'argent ne manquait jamais aux amis de la Macédoine. Plus tard, il devait négocier une paix avec Antipatros.

Contre Aristote, c'est d'abord l'école d'Isocrate qui manifesta son hostilité. Ce n'est pas en vain que leur chef avait reconnu sa faute et s'était repenti de ses amitiés macédoniennes. L'excès du mal avait amorcé une union sacrée à Athènes. Un disciple de cette école, Céphisodoros, précisa des griefs. Timon parla de la légèreté et de la sottise d'Aristote, mais surtout les ennemis de ce dernier lui intentèrent un procès religieux pour impiété. C'était, il faut d'abord le remarquer, un genre d'accusation qui, selon les lois en usage, permettait de porter des peines bien plus sévères. En particulier, ceux qui avaient été bannis pour de tels motifs, ne devaient même pas profiter, selon les ordres d'Alexandre, du droit de retour.

Les accusateurs furent, pour le côté religieux, Eurimédon, archiprêtre du culte de Démèter, puis les membres du parti populaire et patriote, tel Demochorès, neveu de Démosthène, et parmi les représentants de l'école d'Isocrate, Démophile (l'Ami du Peuple), fils de l'historien Ephore. Ce dernier devait, quatre ans plus tard, se faire également l'accusateur du pro-macédonien Phocion.

Le motif d'accusation ne manquait pas d'esprit et devait tout naturellement faire sourire ceux qui possédaient le moins du monde un peu de sel attique. Il est vraiment dommage que les historiens et biographes d'Aristote en aient manqué au point de n'y rien comprendre.

La déification d'Alexandre avait irrité tout le monde. Non seulement il est à présumer qu'Aristote n'avait pu prendre franchement parti à ce sujet, lié comme il l'était au souverain macédonien, mais encore on se rappelait qu'il en avait été le précepteur et tout le monde connaissait ses idées sur le monarque « qui est comme un dieu parmi les hommes ». C'est de cela qu'on voulait lui demander raison. Comme il était malgré tout dangereux d'aborder un pareil sujet, en dépit du vent de libération qui commençait à souffler, on accusa Aristote d'avoir déifié l'ancien eunuque Hermias, ce qui ne manquait pas de comique. On savait alors quelles relations homosexuelles avaient uni ces deux hommes. « On veut qu'Hermias ait été son mignon », dit Diogène Laërce. Il y avait aussi de la cruauté dans ce comique pour ceux qui pouvaient deviner la manière dont Aristote avait été amené à trahir l'eunuque puis à s'en repentir. On disait encore que le même Aristote avait voulu rendre un culte divin à sa première femme, la « nièce » de cet Hermias, et le pythagori-

cien Lycon racontait qu'après sa mort, il lui avait offert des sacrifices analogues à ceux que les Athéniens offraient à Démèter. Diogène Laërce, de son côté, rapporte que lorsqu'il put enfin posséder cette femme, il en conçut une telle joie, qu'il éprouva le besoin de lui faire des sacrifices divins, ce qui portait atteinte à la dignité des cérémonies d'Eleusis. Cette évocation allégorique des difficultés physiologiques qu'Aristote l'homosexuel avait pu éprouver dans son commerce intime avec une femme, est des plus savoureuses et bien athénienne. Aristippe reprend l'histoire au premier livre de ses « *Plaisirs des Anciens*. On conserve encore l'épigramme que Théocrite de Chios avait composé à ce sujet : « De l'eunuque Hermias, esclave d'Eubule, Aristote à l'esprit vide a élevé un tombeau vide, comme il était *entripaillé*, il a choisi pour demeure, au lieu de l'Académie, l'embouchure du Bourbier (par allusion au Borboros, rivière passant près de Pella). »

Démophile voulait, dans le procès, établir qu'Aristote avait fait élever à Delphes une statue d'Hermias portant cette inscription :

« Le Roi des Perses porteurs d'arcs, violant d'une façon impie la justice sacrée des lieux bienheureux, a fait périr cet homme, non par sa lance en un combat meurtrier, mais en abusant de la confiance qu'inspirait un homme plein de ruse » [1].

Les accusateurs faisaient surtout état d'une espèce d'ode qu'Aristote aurait composée en l'honneur d'Hermias et qu'il prétendait considérer comme un péan, c'est-à-dire comme un chant religieux exclusivement consacré aux dieux, spécialement à Apollon et à Arthémis. D'après Athénée, on reprochait à Aristote de faire chanter ce soi-disant péan en l'honneur de son ami défunt tous les jours au moment des repas.

Wilamovitz suppose qu'Aristote fit exécuter cet hymne par un chœur et qu'il prononça un discours à la mémoire d'Hermias. Cette cérémonie, à laquelle les accents solennels de l'hymne donnaient un caractère religieux, aurait tenu lieu des rites funéraires dont Hermias avait été privé [2]. Vraiment les historiens se donnent beaucoup de mal pour des choses bien simples.

L'hymne en question nous est rapporté par Diogène Laërce. Le voici :

[1] Cf. Eug. Derenne. *Loc. cit.*

[2] *Idem.*

Vertu si difficile à acquérir,
La plus belle proie que l'homme puisse convoiter,
Tu es belle, ô jeune fille (vertu)
Et c'est un sort envié dans la Grèce que de mourir pour Toi
Et souffrir sans relâche les plus grands maux.

. . . .

C'est encore par amour pour Ta beauté
Qu'un citoyen d'Atarnée a perdu la vie.
Aussi est-il digne d'être chanté pour ses travaux.
Les Muses, filles de Mnémosyne,
Lui donnèrent l'immortalité
En célébrant son respect pour Zeus protecteur
Et sa façon d'honorer l'amitié virile.

Il est évident que « cette amitié virile » est significative et d'assez mauvais goût. Certains ont préféré traduire « vertu virile », ce qui est assez singulier concernant un eunuque.

« Il fallait, dit Derenne, toute la mauvaise foi des ennemis d'Aristote pour y voir ne fût-ce qu'un semblant d'allusion à la prétendue déification d'Hermias. » Il faut vraiment manquer de fantaisie et d'humour, pensons-nous, pour ne pas comprendre de quelle déification on entendait parler sans pouvoir la désigner. Ce que les Athéniens voulaient, c'était voir disparaître sans possibilité de retour un homme qui avait passé sa vie à les espionner et à leur nuire. A Athènes, c'était l'usage, les procès en impiété servaient de prétextes publics pour des accusations de trahison qu'on tenait à garder secrètes. C'est ainsi qu'on avait accusé Alcibiade d'avoir mutilé les Hermès des places publiques et d'avoir parodié les mystères d'Eleusis, alors qu'il s'agissait pour lui d'une retraite à Sparte et d'une trahison d'Athènes. De nos jours encore, on invente encore de faux prétextes à des procès concernant la politique secrète, mais ce sont généralement des histoires d'amour ou d'argent. A Athènes, les procès en impiété avaient l'avantage de pouvoir entraîner une peine capitale.

Pendant que le procès se préparait à Athènes, Antipatros était battu par les troupes de Léosthènes et devait s'enfermer à Lamia. Démosthène, banni pour cette histoire financière d'Harpale, rentrait en triomphe maintenant que, grâce à lui, on avait pu disposer de ces fonds pour la guerre et l'Etat prenait à sa charge l'amende qui l'avait frappé. Athènes espérait sa revanche sur la

Macédoine. De nouvelles adhésions venaient en nombre à sa ligue militaire et Antipatros se voyait déjà contraint de négocier.

Aussi Aristote préféra ne pas courir le risque d'un procès aussi dangereux qu'une accusation religieuse. Il s'enfuit à Chalcis, le pays de sa mère. Il ne voulait pas, disait-il, permettre aux Athéniens, après Socrate, un nouveau crime de lèse-philosophie [1]. Ce mot le peint tout entier.

Là, Aristote put faire avec amertume le bilan de son existence. Toute sa vie avait été consacrée au service des souverains macédoniens et il avait collaboré, avec toute son intelligence, à l'essor incroyable de son pays, si tant est qu'il se sentait vraiment macédonien, mais l'immense empire édifié par Alexandre se montrait fragile et on pouvait pressentir qu'il allait bientôt être détruit précisément parce qu'il s'était formé trop vite et sans homogénéité. Maintenant, il se trouvait en disgrâce, menant une vie de banni. La leçon était rude. N'avait-il pas écrit : « La plupart des hommes défèrent bien plus à la nécessité qu'à la raison, aux châtiments qu'à l'honnêteté. » (*Politique*, X, 10).

Son œuvre intellectuelle, Aristote pouvait, moins que n'importe qui, en mesurer la valeur réelle, encore moins la destinée. Il se savait, sur ce terrain, beaucoup d'ennemis, dont l'école d'Isocrate, actuellement triomphante. D'ailleurs, ceux que nous connaissons comme les plus grands hommes dans le domaine de l'intelligence n'ont jamais pu avoir, de leur vivant, la moindre idée sur l'avenir de leur œuvre : ils furent en général combattus et contestés. Aristote voyait seulement son école du Lycée, dirigée par Théophraste, avec un avenir mal assuré, alors que lui-même était exécré.

Il avait été l'éducateur d'un conquérant prestigieux mais fou, et qui, dans sa folie, avait reflété d'une façon caricaturale les enseignements reçus, notamment avec sa déification. Encore ce conquérant aurait-il pu faire une œuvre historique considérable, mais que valaient, au fond, toutes ses conquêtes ? A part la défaite de Darius qui avait une grande portée politique, toute sa folle équipée vers le bout du monde, à travers déserts et rochers, pouvait vraiment apparaître comme le rêve d'un aliéné entretenu par le prestige d'une chance insensée. Alexandre avait détruit le monde ancien : désormais rien ne subsistait plus de l'organisation des cités qui avaient fait la grandeur de l'Hellade et qu'Aristote

[1] Ps. Ammonius : *Aristotelis vita.*

avait prônées. L'unité hellénique qu'il semblait avoir réalisée, n'était qu'une commune servitude destinée à se détruire dès que les cadres qui la contenaient par force allaient craquer. La voie était ouverte à l'anarchie. Quant à l'union de l'Orient et de l'Occident, elle n'était aussi qu'une fragile construction déjà en voie de morcellement. Certains historiens ont beaucoup admiré l'œuvre d'Alexandre comme une hellénisation du monde antique. En vérité, l'unité politique devait être éphémère; l'unité religieuse n'existait pas, puisque chaque peuple conservait ses cultes locaux; l'unité linguistique ne valait que pour les cadres administratifs; quant à l'unité artistique qui devait amener l'art grec jusque dans l'Inde, il est probable que des échanges commerciaux et pacifiques l'auraient réalisée mieux que les batailles et les massacres [1]. Au fond, l'œuvre d'Alexandre, au lendemain de sa mort, pouvait paraître à Aristote, comme elle parut à Sénèque, une folie réalisée, mais ce n'était vraiment qu'une folie, c'est-à-dire une apparence fugitive et sans lendemain, de la matière à légende. « Après lui, dit R. Cohen, rien ne fut comme avant. » C'est exact, mais ce fut le triomphe des appétits matériels, de la brutalité, de la félonie, de la délation.

Si Aristote avait regardé sa vie selon sa propre doctrine, sous l'angle de la finalité, il aurait pu avoir une impression d'échec total, puisque tout ce qu'il avait obtenu ou favorisé paraissait compromis, menacé de ruine. Lui-même se trouvait misérable, errant, en hostilité avec les pays où il avait vécu.

Lorsqu'un homme âgé (Aristote avait soixante-deux ans), se voit tout à coup arraché à la situation qu'il s'est faite, c'est-à-dire à l'œuvre de sa vie, et quand il sent la fragilité, la vanité de tout ce qu'il a accompli, il perd en général ses forces vitales et se laisse périr. Aristote fit une maladie qu'on a pensé être un cancer

[1] Nous pouvons nous demander aujourd'hui ce qui serait advenu si Alexandre, héritier du merveilleux patrimoine politique laissé par Philippe avait, une fois la Perse asservie, tourné sa puissance vers l'Occident, en particulier vers Rome qui, alors, grâce à la guerre samnite, allait prendre un essor définitif et à laquelle il avait, paraît-il, songé du fond de l'Asie? Sans doute le génie hellénique n'aurait-il pas été balayé complètement par la latinité; sans doute n'aurions-nous pas connu le christianisme, réaction à la puissance et aux orgies des Césars; peut-être n'aurions-nous pas connu les grandes invasions asiatiques, venues en réponse tardive à l'expédition d'Alexandre? De toutes façons, notre destinée européenne aurait été toute différente.

de l'estomac. De telles affections se produisent souvent chez des individus qui souffrent psychiquement d'une impression d'abandon, d'insatisfaction et de sevrage. Diogène Laërce nous raconte qu'Aristote prenait des bains d'huile chaude; il ajoute même qu'il revendait l'huile après usage. Pour calmer ses douleurs gastriques, il se mettait sur l'estomac une sorte de vessie remplie d'huile tiède. Certains ont dit qu'il s'était suicidé par le poison; sans doute s'est-il simplement laissé mourir.

Il pensa à rédiger son testament. Là, il exprima le désir que son fils adoptif, l'enfant de son propre tuteur, Nicanor, épousât sa fille Pythias et devînt ainsi, pour Pythias et pour le frère de celle-ci, Nicomaque, « comme un père et un frère », lui faisant confiance entière : « il aura soin de tout et ce qu'il décidera sera bien ».

Puis Aristote demande, lorsqu'on lui aurait élevé un tombeau, que les cendres de sa première femme Pythias y soient transférées comme elle-même en avait décidé. Cependant, il n'oublia pas sa seconde femme : « Que Nicanor et les tuteurs soient aussi pleins d'attention pour Herpillys qui me fut très dévouée, écrivit-il. Elle peut habiter Chalcis ou, si elle préfère, Stagire. Elle reste tout à fait libre de se remarier, à condition qu'on lui trouve un bon mari. »

« On affranchira Tycon, le jour du mariage de ma fille et, avec lui, Philon et Olympias et son mignon.

« Nicanor prendra soin encore de reconduire convenablement chez ses parents mon mignon Myrmex, avec tous les dons que j'ai reçus de lui. »

Puis la maladie fit de tels progrès que, lorsque la Macédoine se ressaisit, lorsqu'elle battit la flotte d'Athènes à Abydos et son armée à Crannon, Aristote était tout à fait moribond, sinon enterré. Il mourut en effet, entre juillet et octobre 322. C'était d'ailleurs la fin d'une époque. Athènes était vaincue pour toujours; les beaux jours de la civilisation hellénique avaient pris fin avec son régime démocratique. Démosthènes, le vieil adversaire et contemporain d'Aristote, devait se suicider peu après, traqué par la police macédonienne. Il ne devait pas contempler davantage la ruine de sa patrie, de ses efforts et de son œuvre. Hypéride allait être tué et Demade passer en jugement. L'heure de la liquidation avait sonné pour tout un temps.

La période terminée était celle d'un certain libéralisme idéaliste. Désormais, le monde allait connaître l'impérialisme réaliste grâce à l'impudence de Philippe, à l'égoïsme d'Alexandre, à la

complaisance d'Aristote. L'ère de l'argent, de l'achat des consciences et de l'intérêt purement matériel, « l'ère des Poissons » était ouverte. Aristophane l'avait dénoncée en riant; la Macédoine en avait fait un principe d'Etat. L'ascétisme des Epaminondas, des Cyniques paraissait tout à fait d'un autre âge. La liberté de la pensée et de la science venait d'être trahie.

Aristote pouvait être considéré comme le prophète de cette ère malheureuse et il aurait été certainement surpris s'il avait pu, en mourant, entrevoir quelle singulière fortune allait avoir son œuvre.

Son disciple Théophraste recueillit ses écrits et les transmit à Nélée. Ce Nélée qui avait fréquenté le Lycée était fils de Corsicos de Skepsis qu'Aristote avait quitté à Atarnée. Corsicos avait donc conservé son amitié à Aristote après la fin malheureuse d'Hermias, puisqu'il lui avait confié son fils. Il ne faudrait pas en déduire qu'il considérait Aristote comme innocent mais peut-être qu'il avait pris parti contre Hermias. D'ailleurs si Platon avait écrit une lettre pour prêcher l'union entre eux, c'est probablement parce que cette union était en danger d'être rompue; s'il avait proposé son arbitrage, c'est sans doute qu'il prévoyait des différends. Quoi qu'il en soit, Nélée jugea bon de cacher les écrits d'Aristote. Pourquoi? Peut-être le souvenir du Stagirite, trop associé à celui de la Macédoine, trop sali par les révélations du procès, était-il devenu odieux à tous les Grecs, tant la terminaison de sa carrière avait été scandaleuse.

Aristote, nous dit Abel Rey, ne fut prophète ni en son pays ni en son temps [1]. La partie la plus typique de son œuvre, sa Logique, devait être vivement combattue par les théoriciens des écoles postérieures : les Soïciens allaient s'efforcer, en revisant le syllogisme, de remplacer la notion d'essence par la notion de relation et de loi; ils devaient ramener l'universel à un point de vue exceptionnel qui n'aurait plus de place dans la science, secouant le verbalisme d'Aristote et faisant place aux faits. Les Epicuriens allaient adopter une tournure expérimentale et antirationaliste. Les Probabilistes de la Nouvelle Académie et les Sceptiques allaient combattre le Dogmatisme.

Les œuvres d'Aristote ne revirent le jour que deux siècles plus tard, exhumées par le philosophe Apellicon de Théos, mais elles ne furent publiées que par ordre de Sylla, après avoir été re-

[1] Abel Rey. *Loc. cit.*, page 526.

vues et corrigées par Andronicus de Rhodes. Ainsi le sanguinaire dictateur romain avait su discerner dans le système d'Aristote une pensée correspondant à son despotisme et à sa férocité.

C'est ainsi que, comme son souverain Alexandre, Aristote devait entrer à son tour dans la légende, mais avec retardement et, pour ainsi dire, par l'escalier de service ou par l'antichambre des tyrans, pourtant avec une telle fortune que, pendant des siècles et des siècles son nom devait personnifier tout le savoir et toute l'intelligence des hommes.

Lorsque l'immense héritage d'Alexandre creva telle une bulle trop gonflée, la place devint nette pour une nouvelle puissance. Alors Rome entreprit une réalisation plus méthoqique du programme impérialiste, donnant une formule définitive à cette prévalence du matériel sur le spirituel, de la force sur le droit qui résume toute sa civilisation. Après l'Empire Romain, l'Eglise Romaine continua ses méthodes.

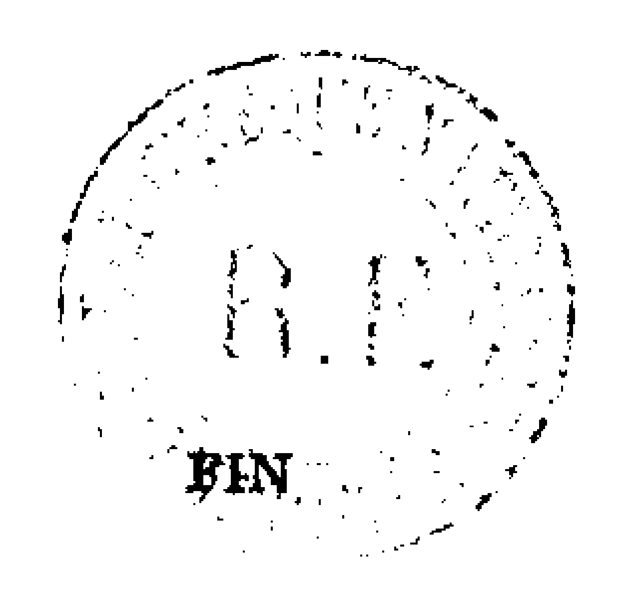
En même temps, la philosophie monistique fut éclipsée. Les idées d'évolution, d'harmonie et de conciliation des contraires irritaient et insultaient militaires et financiers. Aussi Jules César vint-il en personne incendier la bibliothèque d'Alexandrie où les derniers platoniciens étaient venus abriter leur pensée et leur science. En même temps que le monisme, ce fut la philosophie tout entière qui disparut. « Les Romains, dit encore Victor Cousin, considérèrent toujours la philosophie comme un moyen pour atteindre diverses fins politiques et personnelles. » Aristote avait donné l'exemple.

Les Pères de l'Eglise, comme Arnobe et Lactance, déclarèrent la philosophie « superflue, stérile, décevante, opposée au christianisme, éloignant l'homme de Dieu, bref une invention du démon et une source d'hérésie ». Et toute la religion qu'ils élaborèrent sur le thème de Dieu et du Diable luttant éternellement, du ciel et de l'enfer sans fin, devait refléter en une réplique grossière le dualisme aristotélicien. Puis, lorsque après des siècles de nuit intellectuelle, au XII[e] siècle, on voulut recommencer à penser, l'Eglise ne put proposer que l'étude d'Aristote comme conforme à l'esprit de domination, de cupidité, de débauche et de férocité qui l'animait alors. Aristote fut considéré à l'égal des saints. Sur le portail royal de la cathédrale de Chartres, il se trouve représenter la philosophie. Il est assez surprenant qu'un païen, assez éloigné du christianisme pour avoir pensé que Dieu ignore les hommes, ne se connaît pas lui-même, agit selon son essence et sans liberté,

que les âmes individuelles sont mortelles en ce sens qu'elles finissent par s'abîmer en Dieu, qu'il n'existe ni peines ni récompenses éternelles, ait pu voir ses œuvres élevées à la dignité d'un texte révélé et que quelques-uns aient voulu en faire un bienheureux. Sans doute fut-il redevable de cette vogue à son orientation politique.

Ceci dura jusqu'à la Renaissance. On s'aperçut alors que le monisme évolutioniste de la Grande Tradition avait été conservé par les Alchimistes, les Kabbalistes, les disciples d'Hermès l'Egyptien. Paracelse est au sommet de ce mouvement, comme l'antithèse d'Aristote. Les sociétés secrètes telles que la Rose-Croix firent passer à l'action sociale ces principes d'adaptation et les savants des XVIIIme et XIXme siècles devaient les introduire dans la science sous les aspects du transformisme. Aujourd'hui, il n'y a plus de place pour une représentation du monde qui voudrait se maintenir enfermée dans des catégories immuables et irréductibles, même si ces catégories étaient aussi vastes que l'espace et le temps, car la Relativité les a plus ou moins fondues. Le monisme et l'évolutionisme s'imposent; la matière elle-même montre sa continuité avec l'immatériel.

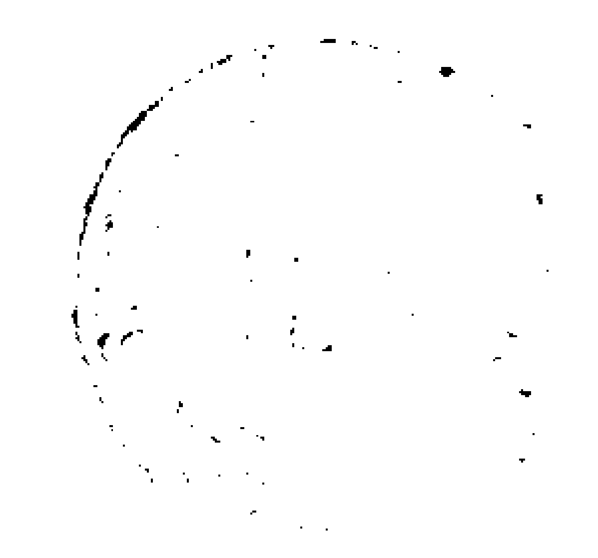
Par ailleurs la lutte se joue à nouveau entre la philosophie et les appétits grossiers mais, cette fois, le mouvement pourrait finir par s'orienter dans un sens contraire à l'impulsion d'Aristote, si du moins la science et l'intelligence doivent briser les conceptions statiques et pluralistes et précéder les mouvements sociaux. Aussi peut-on espérer que l'ère à venir, « ère du Verseau », marquera l'épanouissement de la liberté par la philosophie. La trahison d'Aristote n'aura que trop duré.



FIN

IMPRIMÉ EN SUISSE

TABLE DES MATIÈRES



Achevé d'imprimer le vingt octobre mil neuf cent quarante-trois sur les presses spéciales des « Editions du Mont-Blanc S. A. », à Genève. La composition a été faite en caractères Baskerville, corps 10, et tirée sur papier vergé blanc « Featherweight ». Il a été tiré de cet ouvrage deux mille exemplaires numérotés en chiffres arabes de 1 à 2000.

Exemplaire N° 268

La Revue

ACTION ET PENSÉE

est depuis 1924 l'organe de l'Institut international de PSYCHAGOGIE* affilié à la Fédération des organisations internationales siégeant à Genève;

comporte depuis 1937 une rubrique de PHILOSOPHIE HINDOUE MODERNE, créée par M. Jean Herbert, qui l'a dirigée pendant deux ans;

a ouvert en 1939 une rubrique consacrée à cette PSYCHOLOGIE SOCIALE, que rénovent les travaux du Prof. C.-G. Jung sur l'*inconscient collectif;* rubrique organisée avec la collaboration du Prof. B. Vyscheslavzeff et grâce à l'appui du Fonds de Psychologie de l'Ecole polytechnique fédérale (Zurich) ;

patronne depuis 1942 une *Collection de volumes* psychologiques, philosophiques et littéraires, publiés sous la direction de MM. Charles Baudouin et Jean Desplanque, par les soins des *Editions du Mont-Blanc*, à Genève (voir page 3 de la couverture).

Rédaction :

Institut international de Psychagogie, 3, Taconnerie, Genève, téléph. 8.11.47.

Administration :

Mlle M. FALCY, 3, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.

Correspondants :

M. P. SALZI, 28, rue Lafontaine, Paris XVI.
Mlle M. REVERCHON, Notre-Dame-de-Briançon, Savoie.

---

* La PSYCHAGOGIE (de *psyché*, âme et *ago*, je conduis) est la science des méthodes qui tendent à une meilleure conduite de la vie, à la maîtrise de soi, à la correction du caractère, à la solution des conflits, méthodes qui ont du même coup une grande portée thérapeutique notamment dans les troubles nerveux. L'Institut se propose l'étude et les applications de cette science, telle qu'elle a été définie dans ses principes par les ouvrages de base de M. Charles Baudouin, « Mobilisation de l'Energie » et « Découverte de la Personne ».

L'Enfance méconnue

Solutions pédagogiques

par le Dr René ALLENDY

Il est simpliste de considérer la pédagogie comme un dressage dont le but est d'entraîner les enfants aux usages des adultes; c'est pourtant le point de vue de la plupart des éducateurs.

La responsabilité des adultes n'a pas seulement trait aux faits matériels, mais surtout aux contacts psychologiques dont les conséquences sont définitives dans l'évolution du caractère de l'enfant.

Le Dr René Allendy aborde ces problèmes avec sa pénétration coutumière. En une série de tableaux captivants, il nous fait saisir pourquoi tant d'enfants sont timides, boudeurs, paresseux, vicieux, gauchers, etc. Son ouvrage apporte d'utiles clartés au moment où elles sont plus que jamais opportunes.

L'Amour heureux

par Paul DENAL et Georges DUBAL

Pour être heureux, l'amour de l'homme et de la femme doit, au stade d'évolution où nous sommes, se développer parallèlement sur le plan psychique et sur le plan physique. Il doit atteindre un certain degré de maturité pour que, les désirs parentaux intervenant en temps opportun, la famille puisse se créer au sein d'un foyer harmonieux.

Celui-ci, bien plus que les conditions matérielles, est — la psychologie moderne nous le montre — propre à assurer le bonheur futur des enfants.

Mais d'où vient que notre amour n'est pas suffisamment heureux, qu'il ne l'est que par périodes, ou qu'il ne l'est plus du tout? Qui donc l'étouffe... nous-mêmes ou les autres? Qu'y a-t-il de caché derrière l'absence d'un épanouissement qui pourrait être magnifiquemet normal?

La compétence des auteurs a fourni à ces questions passionnantes les plus lumineuses des réponses.

La Force en nous

par Charles BAUDOUIN

A l'époque scientifique où nous vivons, le « connais-toi toi-même » s'est chargé d'un sens nouveau. On a découvert que nous avions un « inconscient », c'est-à-dire qu'une partie de notre esprit, normalement, ne tombe pas sous notre sens intime. Cela rajeunit la maxime de Socrate et lui confère une ampleur imprévue. Cela nous induit à des explorations à travers ce monde intérieur inconnu. Il a ses pionniers; il a ses forêts tropicales et ses glaces polaires, ses bêtes sauvages, ses monstres étranges, ses splendeurs prestigieuses. La psychanalyse en sait quelque chose. Mais nous ne sommes qu'au début de ces explorations. Nous ignorons encore les forces et les dangers intérieurs; et nous manions l'homme comme un petit enfant ferait d'une caisse d'explosifs. On voit le résultat.

La Paix des Nerfs

par Paul PLOTTKE

M. Plottke dirigea à Paris, dans les années précédant la guerre, la vaillante petite revue Courage.

Disciple d'Alfred Adler, — le grand émule viennois de Freud, — il a excellé à développer, dans un sens moral, pédagogique et pratique, certaines conclusions essentielles de la psychologie du maître. Cheminements dissimulés et retors de la « volonté de puissance » ancrée profondément au cœur de l'homme, « sentiment d'infériorité » s'éveillant à chaque défaite de la vie, « compensations » variées et compliquées que chacun cherche d'instinct pour parer à ce qu'il croit être son défaut de la cuirasse : ces mécanismes n'ont pas de secret pour lui, et il tire de leur connaissance exacte, et pour ainsi dire clinique, les conséquences qui s'imposent. Qui s'imposent en tout temps, mais plus que jamais en des temps difficiles et bouleversés, où des chocs sans nombre exaspèrent les réflexes et réactions de l'être.

Libération de l'homme

par Ad. FERRIÈRE

S'il est vrai que le drame actuel est la manifestation d'un mal qui atteint aussi bien le corps social que l'âme contemporaine, c'est ce double problème que, dans *Libération de l'homme*, traite M. Ad. Ferrière, avec son autorité de sociologue, psychologue et éducateur de renom et d'auteur traduit en treize langues. Les sous-titres marquent l'orientation de l'ouvrage : « Rappels d'énergétique spirituelle — De la matière à l'esprit — De la personne à Dieu », tandis que la religion forme la base de la construction. Non pas telle religion particulière: celle-ci, en respectant les confessions diverses, s'inspire directement du Christ des Evangiles. C'est un livre qui fait réfléchir. Mieux encore : on sort de sa lecture comme d'un bain de jouvence, animé d'un courage nouveau, car la vision de l'avenir qu'il présente est tout à la fois animée d'un sain optimisme et fondée sur des données scientifiques pertinentes.

Le Symbolisme des Contes de Fées

par LEÏA

Qui sont les fées? Quel est le sens caché des contes? Jusqu'ici, nous avons lu ces contes sans les comprendre, car nous n'envisagions que leur aspect superficiel. En ont-ils donc un autre? Certes ! Et l'auteur est parvenu à le déchiffrer après en avoir découvert les clés dans le Kalévala, épopée nationale de Finlande et la Bhagavad-Gîta, le vieux livre sacré des Hindous.

Les palais de cristal, les quenouilles, les petits oiseaux et même les dragons, tout ce qui apparaît dans l'entourage des Belles et de leurs Princes charmants sont de mystérieux idéogrammes mille fois plus riches en expression que tous les langages.

De l'auteur, nous ne dirons rien. Bien qu'il ne soit inconnu de personne dans le monde des lettres, il n'a pas signé son œuvre de son véritable nom, parce qu'il ne la considère point comme sa propriété. Elle est le reflet des mythes qui, depuis le commencement des âges, ont éclairé, de l'intérieur, le psychisme humain.

Psychanalyse de Victor Hugo

par Ch. BAUDOUIN

Ce remarquable ouvrage jette de passionnantes lumières sur une personnalité et une œuvre que l'on croyait connaître. Il est dû à un maître à qui l'Institut international de coopération philosophique a confié la rédaction du volume de son Encyclopédie consacré à la Psychanalyse.

L'Etude de M. Ch. Baudouin est le fruit de longues années de recherches. L'auteur s'est rendu à Jersey et à Guernesey pour y suivre les traces de l'exilé. Il a eu à sa disposition la bibliothèque du poète à Hauteville-House. Il a participé à l'organisation de la décade de Hugo à Pontigny.

Le chef-d'œuvre d'un savant doublé d'un artiste!

L'Amour interdit

par le Dr A. STOCKER

L'auteur, ancien privat-docent à l'Université de Iassy, spécialisé depuis longtemps dans l'étude de la psychologie normale et pathologique, a choisi dans la littérature trois exemples types, « trois anges sur la route de Sodome ». Ce sous-titre indique suffisamment quelle perversion a fait l'objet de ses recherches. Quant aux trois anges, ils ne sont autres que: André Gide, Marcel Jouhandeau, Oscar Wilde!

Le règne de l'esprit étriqué, de la raison raisonnante qui veut ignorer superbement « les raisons du cœur » et refuse l'amitié émotive du corps se nomme « angélisme ». Celui-ci provoque la réaction du corps, victime d'un péché contre la chair.

L'auteur, n'abandonnant pas le terrain religieux, a rendu ce sujet accessible et passionnant.